

Emmanuel Ménard

La dernière  
victime

Prix Cognac du roman policier 1992

## PROLOGUE

Mary « Polly » Nichols leva vers la lune des yeux embués par l'alcool. C'était le vendredi 31 août 1888, à Whitechapel, une nuit où les premières rigueurs de l'automne naissant commençaient à se faire sentir. On ne tarderait pas à retrouver aux petits matins les premiers clochards morts de froid, les joues d'un bleu de givre et les lèvres craquelées.

Les cheveux et la peau délavés, un regard de victime, Mary Nichols avait 42 ans, mais comme presque toutes les prostituées de Whitechapel, elle en paraissait dix à quinze de plus.

Elle chancela et s'appuya contre un mur.

Si au moins elle avait pu trouver un client cette nuit-là ! Mais non, rien. Elle n'avait pas un sou en poche, et ce soir, on lui avait de nouveau refusé l'accès à l'un des asiles de nuit de Spitalfields. Elle allait devoir passer une nouvelle nuit dehors... Pourquoi n'avait-elle pas accepté l'invitation de son amie Emily Holland ? Par fierté ? Sûrement pas. La fierté n'était depuis longtemps qu'un mot dépourvu de sens pour Polly Nichols. Non, elle avait refusé parce qu'elle était ivre et que, dans son ébriété, elle avait pensé pouvoir trouver un client. Mais à présent, elle était seule ; seule dans les ruelles suintantes de l'East End.

Elle se remit à avancer en traînant des pieds et arriva à Buck's Row. Il y régnait, comme à l'accoutumée, l'écœurante odeur de l'abattoir tout proche. À cet instant, des pas résonnèrent. Elle s'immobilisa.

Sous un porche, protégé de la lumière par un tas de cageots, un gros rat gris observait la prostituée, voyeur avide dont les moustaches s'agitaient en rythme. Les pas, cependant, s'approchaient, répercutés par les pavés mal ajustés des rues et les façades mal entretenues des maisons. Il était 3 h 10 du matin.

Mary se retourna ; derrière elle, une silhouette se profilait au bout de Buck's Row, projetant des ombres démesurées sur les murs. Peut-être un client... Tout valait mieux qu'une nouvelle nuit dehors, une de plus ! Malgré le brouillard qui noyait tout dans l'indistinct, elle s'efforça de détailler le passant : de taille moyenne, entièrement vêtu de noir, portant une longue cape, il semblait riche. Sans doute un lord qui venait s'acoquiner dans les bas quartiers. Emily avait raconté à Mary que c'était chose courante. À la main, l'homme portait une de ces sacoches qu'affectionnaient les médecins.

Sous le regard attentif du rat gris, les deux silhouettes se rapprochèrent, leurs ombres se mêlèrent sur les murs.

— Bonsoir, mylord... Vous... vous voudriez pas passer un p'tit moment avec moi ?...

Elle s'écroula presque sur l'inconnu, dans une bouffée de relents avinés. Sans répondre, il tira de sa poche quelques pièces qui luisirent dans l'obscurité.

— Oh... mylord... balbutia la prostituée devant cette manne inespérée.

Ses efforts pour être engageante n'aboutissaient qu'à la rendre repoussante. Le rat qui observait toujours la scène retroussa ses babines comme s'il souriait. L'homme suivit une Mary titubante vers les ténèbres d'une porte cochère. Elle eût rampé

jusqu'en enfer avec le Diable en personne cette nuit-là.

Comme ils échappaient à la clarté de la lune, l'homme plaqua sa main gantée sur la bouche de Mary, qui remua faiblement. La violence de certains clients était coutumière, elle n'était que la moindre des humiliations auxquelles les femmes de l'East End apprenaient à se soumettre en arpentant leur premier trottoir. Un trait argenté jaillit dans la main de son agresseur ; Mary sentit à peine sa gorge s'ouvrir sous la lame du bistouri, elle n'eut pas même le temps de se demander ce qui se passait, quelle était cette humidité qui poissait soudainement sur sa gorge.

L'homme laissa choir le corps et vérifia d'un coup d'œil que personne ne l'avait vu. Il s'agenouilla près du cadavre. Il releva les jupons élimés, enfonça d'un coup sec la lame dans l'abdomen encore frémissant. Les chairs se déchirèrent jusqu'au diaphragme ; il devina sous ses doigts les entrailles palpitantes. De quatre incisions brusques, il lacéra le flanc offert ; il allait poursuivre sa besogne quand des pas se firent entendre. Aussitôt, l'assassin recouvrit l'amas sanglant en rabattant les jupons. Remettant le bistouri à la hâte dans sa sacoche, il s'éclipsa.

Depuis son abri de pénombre, le rat émit un couinement approbateur, et disparut dans l'ombre. Le lendemain matin, l'unique témoin du premier meurtre de Jack l'Éventreur terminerait prématurément ses jours entre les griffes d'un chat de gouttière.



## 1.

*Samedi 1er septembre 1888*

Ouvrant d'un coup d'épaule la porte de la cuisine, Susan Cassidy pénétra d'un pas conquérant dans son fief pour y préparer un petit-déjeuner. C'était une Irlandaise de 27 ans, trapue, aux yeux clairs et vifs, qui ne reniait en rien ses origines, ni son caractère ; depuis qu'un livreur trop entreprenant avait passé une semaine à l'hôpital, Susan était connue et redoutée des apprentis Casanova de Londres.

Elle avait quitté Rosslare Harbour à l'âge de 22 ans, avec une lettre de recommandation auprès d'un vague cousin, une vertu farouchement défendue et trop d'espoirs pour n'être pas promise à des déceptions. La première d'entre elles concerna la place de domestique qu'elle trouva auprès de son cousin ; outre que leur parenté ne lui semblait pas justifier son salaire de misère, Susan avait rapidement dû se défendre des assiduités de son employeur. La situation s'était dégradée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que Susan se décidât à claquer la porte et à chercher une autre place. Elle avait alors été engagée chez le docteur Douglas Hallward.

Douglas était un de ces Janus qui séduisent, déconcertent ou agacent inmanquablement leur entourage. Assurément l'un des meilleurs médecins de Londres, praticien attentif, sérieux, austère même, quand il travail-

lait, il se transformait, passée la porte de son cabinet, en un incorrigible rêveur, plus innocent que l'enfant au berceau et désarmant de candeur.

Ce matin-là, il descendit du premier étage, la robe de chambre et les cheveux en bataille.

— Bonjour, Susan.

— Bonjour, Docteur. Bien dormi ?

— Très bien. Du sommeil du juste. Vous avez préparé des toasts ?

— Naturellement, et du bacon. Et je vous apporte votre thé tout de suite.

Une fois la théière sur la table, Susan s'attaqua à l'époussetage du salon.

— Savez-vous à quelle heure Mrs Hallward est rentrée cette nuit ? demanda Douglas entre deux gorgées.

— Il devait être 11 heures, répondit la cuisinière.

D'abord pris de court, le médecin fronça les sourcils, réprobateur :

— Tss tss, fit-il. Elle ne devrait pas se promener si tard. La nuit, les rues de Londres ne sont pas sûres.

— Rassurez-vous Docteur, un monsieur l'accompagnait, glissa sournoisement Susan.

Si Susan avait conçu pour son employeur une tendresse toute maternelle – que ne justifiait aucunement leur faible différence d'âge –, il n'en allait pas de même de Mrs Shelley Hallward : elle s'était vite lassée aussi bien du praticien trop professionnel que du mari trop enfantin. Issue d'un milieu pauvre, elle avait épousé un jeune médecin à l'avenir prometteur, moins poussée par l'amour que par une mère qui avait consenti à mourir seulement après avoir trouvé pour chacune de ses quatre filles d'avantageux partis. Et si mariage d'argent avait jamais été réussi, ç'avait bien été celui de Shelley.

De son côté, Douglas voyait en elle son premier amour, et il n'en fallait pas davantage à cet idéaliste impénitent pour qu'elle lui devînt plus précieuse que tout. Il fermait donc les yeux sur les nombreuses absences inexplicables de sa femme, et sur ces fréquents inconnus mentionnés par Susan, mais dont elle-même n'évoquait jamais

l'existence, qui la raccompagnaient à n'importe quelle heure de la nuit. Il feignait également d'ignorer le mépris un peu distant qu'elle lui marquait désormais, et quand Shelley avait insisté pour qu'ils fissent chambre à part, il n'avait pas bronché. Quant à interpréter de quelque façon que ce fût ces indices qui n'eussent trompé personne d'autre, il s'y refusait catégoriquement.

Un silence tomba sur la cuisine. Susan changea de sujet :

— Ce monsieur Wilde est de nouveau passé hier dans la soirée, au sujet de son ami, Lord Douglas, qui est grippé.

— Fort bien, j'irai dans la matinée. Autre chose ?

— Rien, non. C'est bien aujourd'hui qu'arrive votre collègue de South Norwood... le docteur... euh... Doyle ?

Douglas blêmit et se redressa d'un bond :

— Bon sang, Arthur, je l'avais complètement oublié ! Quelle heure est-il ?

— Eh bien... presque 8 heures...

Un rapide calcul permit à Douglas de conclure qu'il avait environ vingt minutes pour englober son petit-déjeuner, se laver, s'habiller et rejoindre Waterloo Station pour y accueillir le docteur Arthur Doyle. Sans espoir. Il résolut donc de sacrifier les étapes qui pouvaient l'être et se précipita vers les escaliers.

— Gardez le breakfast au chaud, Susan, et si des clients arrivent, faites-les patienter, je reviens au plus vite !

Et déjà ne se tenait plus, au milieu du salon, en lieu et place de Douglas, qu'un vide occupé seulement du fumet salé du bacon.

\*

Douglas arriva à temps pour accueillir son ancien condisciple et son épouse. Arthur Conan Doyle était un homme aux allures bonhommes, aux joues pleines et colorées ponctuées d'une épaisse moustache. Il exerçait à South Norwood, près de Portsmouth, où il vivait avec sa femme, Louise, aussi blonde que son mari était brun.



— Oui, expliqua le docteur Doyle dans la voiture qui les ramenait de la Waterloo Station, cette offre de Sir Alec est vraiment inespérée. Il faut dire que mon cabinet de South Norwood périclité quelque peu. Sans doute l'air marin écarte-t-il la maladie... Toujours est-il que, peu de temps après mon installation là-bas, j'envoie ma feuille d'impôts à mon percepteur, et voilà qu'il me la renvoie en m'écrivant : « Cette déclaration n'est pas satisfaisante ! » Et bien savez-vous ce que j'ai fait ?

Hallward secoua la tête.

— Je lui ai à mon tour écrit et je lui ai répondu : « Je suis bien d'accord. »

Un éclat de rire secoua l'ample anatomie de Doyle.

— Tout cela pour vous dire, Douglas, que quand ce Sir Alec Waynethorpe m'a écrit pour que je vienne m'occuper de lui, ç'a été pour moi une formidable aubaine.

— Pour moi aussi, rétorqua Douglas. Cela nous permet enfin de nous revoir. Il y avait bien deux ans, non ?

— Bien davantage : je venais juste d'épouser Louise. C'était en octobre 1985. Presque trois ans !

— Mais, demanda Douglas, comment ce Sir Alec a-t-il entendu parler de vous ? Londres et Portsmouth ne sont pas si proches !

— C'est grâce à ma plume. Vous vous rappelez ce roman que j'ai écrit, il y a deux ans ?

— *Une étude en Rouge* ?

— Précisément. Eh bien, ce Waynethorpe semble être un des rares à l'avoir lu. Et qui plus est, aimé. Il avait très envie de me rencontrer, et, me sachant médecin, il a vu là une bonne occasion. Du moins est-ce ce qu'il m'a écrit.

La voiture s'arrêta. Le cocher lança :

— Vous voilà arrivés, messieurs dames.

Douglas descendit et offrit son bras à Louise. Doyle les rejoignit, concluant la conversation :

— En tout cas, grâce soient rendues à Sir Alec, puisqu'il m'offre le plaisir de votre compagnie pour quelques jours. J'ai beaucoup de gens passionnants à vous présenter.

## 2.

*Dimanche 2 septembre 1888*

Le docteur Wynne Baxter, coroner de son état, n'avait guère apprécié la façon dont on l'avait tiré de son lit ce matin-là. À peine était-il rentré, épuisé, d'un voyage en Scandinavie que le chef de la police métropolitaine, le général Charles Warren avait dépêché chez lui deux policiers pour le convoquer à la morgue de Spitalfields, afin d'y examiner un cadavre : celui d'une prostituée retrouvée égorgée dans Buck's Row, une certaine Mary Nichols.

Qu'il y eût un lien entre le peu de ménagements dont Baxter faisait l'objet, et les articles où, dans différents journaux, il ne manquait jamais de critiquer l'incompétence de la police londonienne et le général Warren lui-même, cela ne faisait aucun doute et aggravait encore l'aigreur du coroner.

En grommelant, Wynne Baxter enfila un pantalon blanc à carreaux, boutonna son gilet, et tira de la penderie une cravate cramoisie et une redingote. D'après ce qu'on lui avait dit, un chirurgien avait déjà autopsié le cadavre, transporté à la morgue de Spitalfields. Morgue était du reste un terme bien pompeux : en effet, l'East London, malgré ses deux millions d'habitants, ne possédait aucune véritable morgue. Les cadavres étaient généralement

entreposés dans un hangar de Old Montague Street, et les réunions de jurés se tenaient dans des pubs encombrés d'ivrognes. Néanmoins, il arrivait qu'un coroner plus chanceux que les autres pût utiliser le Working Lad's Institute de Whitechapel Road, et Baxter eut ce matin-là une heureuse surprise puisque le Working Lad's Institute de Whitechapel avait été mis à sa disposition pour l'audition des témoins de l'affaire Nichols. Déjà, avant l'arrivée des témoins, la salle d'audience était comble et enfumée.

Baxter prit place et fit signe à l'huissier de ramener le silence dans l'assemblée avant d'ouvrir l'audition des témoins par la formule d'usage : « Oyez, oyez, prud'hommes de ce quartier sommés de paraître ici en ce jour afin de déterminer au nom de Notre Gracieuse Souveraine quand, comment et de quelle manière Mary Ann Nichols a trouvé la mort. Répondez à l'appel de vos noms. »

Après un sommaire examen du cadavre, on appela le premier témoin, le portefaix qui avait découvert le corps. Il fut suivi d'un policier qui raconta comment, en trouvant le cadavre d'une femme baignant dans le sang, il avait d'abord pensé que celle-ci s'était suicidée ; l'absence d'arme l'avait rapidement détrompé. Comme le témoin précédent, il n'avait rien vu ni entendu. L'assassin avait procédé et disparu en silence. Emily Holland fut ensuite appelée à déposer. D'une voix à peine audible, elle se présenta au tribunal comme une amie de la victime. Baxter dut lui ordonner de hausser le ton.

— Quand avez-vous vu Mary Nichols pour la dernière fois ? demanda le coroner.

— À environ 2 heures du matin, Votre Honneur, chevrotta Emily Holland.

— Paraissait-elle inquiète ?

— Oh non, Votre Honneur. Elle était normale... enfin, comme d'habitude...

— C'est-à-dire ?

— ...

— Voulez-vous dire que Mlle Nichols était ivre ?

Emily Holland hocha la tête avec gêne.

— Et vous avez identifié le corps à la morgue, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Je lis ici qu'alors, vous avez pleuré. Pourquoi cela ?

— Oh, Votre Honneur, répondit-elle dans un sursaut d'énergie, il y avait de quoi faire pleurer n'importe qui !

Les témoignages du père et du mari de Mary Nichols n'apportèrent pas davantage d'informations. Pressentant déjà qu'il n'apprendrait rien de probant ce matin-là, Baxter fit appeler le témoin suivant. Il s'agissait d'un employé de la morgue de Spitalfields. À défaut de faire progresser les réflexions du coroner, un bref interrogatoire lui permit de déterminer qu'une nouvelle fois, la préparation et l'examen du cadavre, préalablement à l'autopsie, avaient été menés en dépit du bon sens, et au détriment des indices que le corps aurait pu révéler. Baxter se contenta d'un soupir navré face à une telle incurie : la mort de Mary Nichols risquait fort de venir alourdir le compte des innombrables crimes non résolus de l'East End.

Le dernier témoin était le docteur Ralph Llewellynn. Long et maigre, le chirurgien qui avait procédé à l'autopsie de Mary Nichols fit son entrée et fut invité à présenter ses conclusions.

— Il est vraisemblable, déclara Llewellynn d'un ton cérémonieux, que Mary Nichols a été assaillie par derrière et égorgée.

Le coroner Baxter leva un sourcil. L'assistance tendit l'oreille au mot « égorgée ».

— À mon sens, poursuivit Ralph Llewellynn, l'assassin a bâillonné sa victime avec sa main et ensuite seulement, il a utilisé son couteau. À ce propos, il convient de noter que l'assassin est très vraisemblablement gaucher. En effet, Mary Nichols a été bâillonnée de la main droite, et les coups ont été portés de droite à gauche.

« Enfin quelque chose d'intéressant ! » songea Baxter.

— Parlez-nous, poursuivit-il, de l'arme utilisée.

Le témoin eut un geste évasif.

— Sur ce point, il est difficile d'être formel. Néanmoins, on peut dire qu'il s'agissait sans doute d'un instrument pointu au dos épais. Par exemple un couteau à bouchon. Ou un tranchet de cordonnier.

Une rumeur s'éleva aussitôt de la salle. Chacun avançait sa version, et ce fut bientôt un indescriptible tumulte. Le marteau de Baxter se révéla insuffisant à calmer les esprits, et il fallut que le coroner criât pour obtenir le silence.

Une fois Llewellynn congédié, il appartint à Baxter de conclure l'audition, ce dont il s'acquitta par quelques remarques acerbes quant aux conditions dans lesquelles se déroulait l'instruction et à la négligence policière dont était victime l'East End. C'était là pain béni pour l'assistance qui approuva bruyamment, se mit à taper du pied, à clamer sa colère assez fort pour qu'elle résonnât jusqu'aux voûtes de la Chambre des lords, tant et si bien que l'audition des témoins pour l'affaire Nichols s'acheva en véritable pétaudière.

### 3.

*Mercredi 5 septembre 1888*

Il faisait déjà nuit sur Londres, lorsque vers 19 h 30, Shelley quitta sa chambre. Douglas et son ami, ce docteur Doyle, étaient déjà partis pour le *Brewster Club*, madame Doyle se reposait dans sa chambre, et, seule, Susan faisait la vaisselle.

Shelley Hallward était sans grâce. Ses lèvres trop minces, ses yeux en amandes et ses traits altiers, s'ils pouvaient d'abord séduire, lui composaient un visage qui éveillait la méfiance.

— Vous sortez, Madame ? lança Susan depuis la cuisine avec une agaçante fausse candeur.

— Oui, répondit-elle sèchement.

— Et si Monsieur m'interroge, à quelle heure dois-je dire que vous pensez rentrer ?

Shelley serra les dents : elle ne supportait pas cette manie qu'avait Susan de l'espionner aussi ouvertement, sans pourtant jamais franchir les limites qui eussent pu la faire renvoyer pour insolence.

— Si *Monsieur* vous interroge, vous répondrez que vous avez jugé déplacé de me poser une telle question.

— Oui, Madame.

La cuisinière sourit largement. Un sourire qui signifiait - ou plutôt, qui claironnait - : « Je sais non seulement ce que vous allez faire mais aussi avec qui vous allez le

faire... » Bien décidée à ne pas entrer dans le jeu de son interlocutrice, Shelley lâcha d'un ton qui coupait court à la conversation :

— À l'avenir, je vous dispense de surveiller mes allées et venues.

— Certainement, Madame.

Susan ne s'était pas départie de son sourire, et Shelley quitta la pièce d'un pas nerveux, avec le sentiment de sortir vaincue de la discussion.

\*

Une voiture déposa Doyle et Douglas devant un grand bâtiment de la City, à l'architecture austère. Près de la porte, une plaque annonçait « *Brewster Club*, fondé en 1679 ». Un maître d'hôtel accueillit les nouveaux venus.

— Lord Ashley est-il arrivé ? s'enquit Douglas dès qu'il fut débarrassé de son manteau.

— Pas encore, Docteur.

— Parfait. Venez, Arthur, passons au salon.

Ils entrèrent dans le salon du *Brewster Club*. À l'exception de Lord Ashley, tous les habitués étaient là, sirotant un brandy ou feuilletant le journal au milieu d'un brouillard de fumée de cigares.

— Bonsoir Messieurs, dit Douglas à la cantonade. Je vous présente mon ami, le docteur Arthur Doyle. Il va passer quelques jours à Londres, où il soigne Sir Alec Waynethorpe. Je l'ai donc invité à se joindre à nous pour ce soir.

Le nom de Waynethorpe avait instantanément capté l'attention de l'assistance. Sir Alec était connu de tout Londres et si ce médecin avait été appelé auprès de lui, il ne pouvait être que quelqu'un d'important.

— Je vais vous présenter ces messieurs, dit Douglas après quelques banalités d'usage. Venez.

Ils s'approchèrent d'abord d'un maigre vieillard, qui, le *Times* à la main, discutait avec un quadragénaire barbu.

— L'amiral Mac Lean, et voici Roger Horton, le propriétaire du *Brewster*, les présenta Douglas.

— Amiral en retraite Eliot Mac Lean, glapit le vieillard en se déployant de tout son long.

— Ravi de vous rencontrer, dit le médecin.

— Je connais très bien Waynethorpe, tonitrua l'amiral. Qu'a-t-il donc, ce vieux brigand ?

— Secret professionnel, répliqua Douglas sans laisser à son collègue le temps de parler.

L'amiral partit d'un grand rire.

— Ah ah ah ! La spécialité de Douglas, c'est de se retrancher derrière le secret professionnel. Mais je compte bien, docteur Doyle, que vous me disiez tôt ou tard si ce cher Waynethorpe a enfin attrapé la syphilis qu'il mérite depuis si longtemps !

Roger Horton éclata de rire et échangea avec Mac Lean un clin d'œil, rappel sans doute de quelque souvenir commun, sous le regard navré de Douglas.

— Ce Mac Lean a vraiment des manières déplorables, marmonna-t-il en s'éloignant. S'il n'était pas si ami avec Roger Horton, il ne passerait plus la porte du Club. Notez bien que c'est un Écossais. Ça explique ses manières déplorables.

— Savez-vous que je suis né à Edimbourg ? demanda Doyle.

Douglas se tut, un peu gêné, puis il répondit :

— Disons que vous êtes l'exception qui confirme la règle.

— Oui, disons cela, dit Doyle avec indulgence.

Chaque fois que les deux médecins se rencontraient et qu'il était question de l'Écosse (ce qui arrivait toujours à un moment ou un autre de la conversation), Douglas, oubliant les origines de son ami, commettait la même gaffe. Et chaque fois, il s'excusait en faisant de Doyle l'exception qui confirmait la règle. Arthur qui, par ailleurs, n'était guère pointilleux sur le sujet, adorait voir l'embarras se peindre sur le visage de Douglas, d'autant plus qu'il savait qu'immanquablement, la même scène se reproduirait à la première occasion.

Pressé de changer de sujet, Douglas désigna un personnage empâté qui sommeillait au fond d'un fauteuil de cuir.



— Le général Charles Warren, le chef de la police métropolitaine, souffla Douglas à l'oreille de son ami.

Doyle hocha la tête d'un air grave. Ne le connaissant que de réputation, il nourrissait pourtant les sentiments les plus méfiants au sujet de Sir Charles.

Celui-ci, nommé en 1886 par la reine Victoria à la tête de la police londonienne, s'était illustré au cours du rigoureux hiver 1887. Durant cette période, des foules de chômeurs défilaient régulièrement dans les quartiers riches de Londres, pour y rappeler leur dénuement et demander de l'aide en brandissant devant les luxueuses églises du West End des pancartes où des passages de l'Évangile appelaient à la solidarité.

À plusieurs reprises, Warren avait fait charger les manifestants par ses hommes, et ces mesures répressives avaient culminé le dimanche 13 novembre 1887, appelé à devenir dans la mémoire populaire « le dimanche sanglant ». Près de vingt mille chômeurs avaient marché sur Trafalgar Square. Face à eux, près de quatre mille officiers de police avaient, sur l'ordre de Warren, réprimé en quelques minutes la manifestation. Les affrontements s'étaient soldés par près de deux cents chômeurs grièvement blessés, dont deux avaient succombé des suites de leurs blessures. La mort de deux des innombrables traînemisère de Londres n'était qu'une péripétie parmi d'autres pour une opinion publique indifférente au bas peuple, mais il n'en avait pas fallu davantage pour que Sir Charles fût élevé à la pairie, tandis que le *Times* consacrait huit colonnes à sa glorieuse victoire contre « la peste socialiste ».

Douglas, lui, ne se réclamait nullement du socialisme, ni d'aucune autre obédience politique. En fait, les questions trop matérielles, à commencer par la politique, lui échappaient totalement. Mais il avait été scandalisé par ce qu'il appelait, selon l'humeur, un « crime collectif » ou un « massacre en masse ». Scandalisé, il l'avait été également en voyant l'accueil chaleureux que ses contemporains avaient réservé à « l'exploit » de ces policiers en armes contre les vingt mille chômeurs à

moitié morts de faim de Trafalgar Square. Il en gardait encore une tenace rancune à Warren.

Les deux médecins eurent encore le temps de saluer un député sexagénaire, que Douglas présenta comme Lord Lawrence Powell, avant qu'enfin Lord Edward Ashley fit son entrée dans le salon du *Brewster Club*.

Nul n'eût pu deviner en le voyant que cet homme svelte, aux cheveux clairs ondulés, à peine plus clairs sur les tempes, au visage poupin et à la désinvolture soigneusement étudiée, venait de fêter son cinquante-neuvième anniversaire. Après un rapide salut vers Horton et l'amiral Mac Lean, Ashley se dirigea vers Douglas et Doyle. Ce dernier nota que le nouveau venu évitait soigneusement de saluer Sir Charles. Comme il l'apprendrait par la suite, si Lord Ashley était loin d'être un idéaliste comme Douglas, il était néanmoins des détracteurs acharnés du chef de la police, pour d'autres raisons.

— Alors, Douglas, fit Lord Ashley d'une voix chaleureuse, on m'apprend que vous nous avez amené un de vos amis ?

— Parfaitement, Edward. Voici le docteur Arthur Conan Doyle. Arthur, je vous présente Edward Ashley. Il siège à la Chambre des lords et il est mon meilleur ami.

— Pour laquelle de ces distinctions dois-je vous féliciter ? demanda Doyle.

— La seconde est de loin la plus lourde à assumer, répondit le nouveau venu avec bonne humeur.

Les trois hommes allèrent s'installer à l'écart.

— Docteur Doyle, déclara Ashley, mes amis m'appellent Edward. Et je serais extrêmement flatté de pouvoir vous considérer comme un de mes amis. Il ne s'agit pas là d'une simple formule de politesse : je suis sincère. D'abord vous êtes un ami de Douglas, ce qui ne peut que plaider en votre faveur. Et surtout, je serais fier d'être l'ami d'un de nos plus brillants auteurs.

— Auriez-vous lu *Une Étude en Rouge*, Lord Ashley ?

— Abandonnons le « Lord Ashley », je vous en prie. Et quant à votre question, j'ai en effet lu *Une Étude en Rouge*.

— Vous êtes bien le seul, fit Doyle sans amertume.

— Oui, j'ai appris que votre roman n'avait pas eu tout le succès qu'il méritait. Mais n'y voyez que l'aveuglement d'une société à laquelle la littérature est tout à fait étrangère. Pour ma part, je puis vous affirmer qu'un talent comme le vôtre ne saurait rester longtemps méconnu. Croyez-moi, persévérez. Tôt ou tard, on vous reconnaîtra à votre juste valeur.

Douglas intervint :

— Méfiez-vous, Arthur, si Edward vous fait ce vibrant éloge, c'est qu'il a probablement quelque service à vous demander !

— Et vous, Douglas, si au lieu de pousser vos contemporains vers la tombe à coups de remèdes et d'erreurs de diagnostic, rétorqua Ashley, vous aviez lu le roman de votre ami, vous comprendriez mon enthousiasme. Avec Holmes et Watson, vous avez créé de véritables « types », docteur Doyle. Croyez-moi, ils vous survivront !

— Puissiez-vous dire vrai, Edward. Ceci étant dit, je dois avouer m'être inspiré, pour Holmes, d'une création d'un poète américain, un certain Edgar Allan Poe. Puisque vous avez tant aimé *Une Étude en rouge*, lisez donc les enquêtes du chevalier Dupin, il est en quelque sorte l'ancêtre de mon Sherlock Holmes.

Peu passionné par ces considérations littéraires, Douglas fit signe au maître d'hôtel pour qu'on vînt les servir.

— Et avez-vous d'autres ouvrages en préparation, Arthur ? poursuivait Ashley qui avait déjà abandonné le trop protocolaire « docteur Doyle ».

— Oui, je travaille actuellement sur un ouvrage historique, *Micah Clarke*. Il devrait être terminé d'ici un mois ou deux. Mais il n'y sera question ni de Holmes ni de Watson dans ce roman. En fait, il s'agit de...

Doyle fut interrompu par un juron jaillissant du fauteuil de l'amiral Mac Lean, qui fit aussitôt converger l'attention vers le vieux militaire. Horton s'empara du *Times* que lui tendait Mac Lean, et Lord Powell se leva et s'approcha à son tour. Doyle remarqua alors que le lord boitait légèrement et qu'il s'aidait pour marcher d'une

canne soigneusement ouvragée, dont le pommeau doré figurait une tête de chien.

— Eh bien, Eliot, qu'y a-t-il ?

L'amiral brandit le *Times*, et désigna un article.

— Regardez ça, une catin a été assassinée dans White-chapel, glapit-il comme surexcité par la nouvelle.

— La belle affaire ! Un meurtre dans les bas quartiers n'a rien d'exceptionnel, fit remarquer Ashley.

— Oui, mais celui-ci est extraordinaire, répondit Horton qui avait rapidement lu l'article. La fille a été égorgée et éventrée. Une vraie boucherie : ils expliquent que l'assassin y est allé à coups de couteau et lui a littéralement déballé toute la tripaille sur le pavé...

— Roger, intervint Powell, épargnez-nous donc de tels détails.

— Allons donc, c'est là tout l'intérêt, jubila l'amiral. Vous étiez au courant de cette affaire, Sir Charles, satané cachottier !

Le chef de la police montra une certaine réticence à répondre, mais déjà aiguillonnés, tous se tournaient vers lui.

— A-t-on arrêté l'assassin ? s'enquit Ashley.

— Mmm, non, pas encore. Mais ça ne saurait tarder, éluda Warren. Un marin ou un soldat ivre, probablement.

Doublement heurté par cette hypothèse, l'amiral s'empourpra.

— Voilà une supposition bien imprudente, Sir Charles. Pourquoi un marin ou un soldat ? Non, c'est grotesque. De toute façon, l'auteur d'un tel crime ne peut être un Britannique.

Roger Horton approuva vigoureusement.

— Il a raison. Un pareil massacre, c'est signé : c'est l'œuvre d'un Asiatique, ou je ne m'y connais pas. Ces gens sont capables des pires horreurs. Prenez les Indiens. À l'époque où j'étais aux colonies...

Douglas, qui avait déjà eu droit à maintes reprises au récit des aventures coloniales de Horton, cessa d'écouter. Il glissa à l'oreille de Doyle :

— S'il commence à parler des Indes, nous allons aussi avoir droit aux souvenirs de Mac Lean et du général Warren. Nous ferions aussi bien de partir.

— Douglas a raison, intervint Ashley à mi-voix, les récits de ces messieurs sont ennuyeux à mourir. Je vous propose de terminer la soirée chez moi. Nous pourrions poursuivre notre discussion au calme.

D'un commun accord, les trois hommes se levèrent et quittèrent le salon. Horton, Warren et Mac Lean, trop occupés avec leurs souvenirs, ne remarquèrent pas leur départ. Quant à Powell, il s'était absorbé dans la lecture du *Times* subtilisé à l'amiral. Rapidement, meurtre de Whitechapel oublié, la conversation roula sur l'Inde, ses sauvages autochtones et l'exaltante mission de civilisation qu'y avait entreprise l'Empire Britannique.

#### 4.

*Jeudi 6 septembre 1888*

Isaac Bernstein, malgré les apparences, n'était pas n'importe qui. Ce petit homme chétif et à l'élocution hésitante exerçait en effet la profession d'encadreur pour le compte de Sa Gracieuse Majesté Victoria I<sup>ère</sup>, de Lord Salisbury, Premier ministre de la reine et plusieurs autres hauts dignitaires proches de Sa Majesté. Il ne se passait pas une semaine sans que la souveraine, son Premier ministre ou quelque membre de son gouvernement fit appel à Isaac Bernstein. Cette position faisait de l'encadreur un homme important, qui en savait plus que bien d'autres sur les dessous des hautes sphères politiques anglaises. On racontait même dans les couloirs de la Chambre des lords, avec un sourire égrillard et en baissant la voix, que la reine n'avait pas recours à Bernstein que pour ses talents d'encadreur... Légende de couloir parfaitement erronée, mais qui n'en faisait pas moins la joie des députés les plus dignes.

Ce matin-là, Isaac Bernstein était derrière le comptoir de sa boutique de Baker Street quand Lord Ashley y fit son entrée. À sa vue, une grimace déforma le visage de l'encadreur, mais Ashley fit mine de n'en rien remarquer. Il prit place devant le comptoir et tira de sa poche un étui à cigarettes argenté.

— Bonjour, M. Bernstein, dit-il en plantant une cigarette entre ses lèvres.

Le bonhomme s'assura de leur solitude et se rua vers la porte du magasin, la ferma et y accrocha le panneau *Closed*.

— Que faites-vous ici ? dit-il d'une voix qui dérapait vers les aigus.

— Je viens vous donner le bonjour, M. Bernstein. Comment vont les affaires ?

— Que voulez-vous ? Que faites-vous ici ? répéta l'autre en roulant des yeux paniqués.

— Mrs Bernstein est là ? demanda innocemment Ashley. Comment se porte-t-elle ?

Son interlocuteur pâlit et lui intima le silence d'un geste bref.

— Elle est là-haut, murmura-t-il. Parlez moins fort.

— Ah bon, souffla Ashley en singeant les précautions de l'encadreur. Alors je serai bref, pour ne pas vous importuner trop longtemps : je suis là pour vous demander des renseignements.

— Des renseignements ? s'offusqua le bonhomme.

— Allons, M. Bernstein, ce n'est pas la première fois que j'ai recours à vos services.

— Mais justement ! Il y a un mois, déjà...

— Il y a un mois, vous m'avez appris que notre digne *Home Secretary* n'était pas si digne que ça. Certes, c'était très intéressant, mais ce mois-ci, c'est au sujet de William Ewart Gladstone que j'ai besoin d'informations.

— Gladstone ? Mais pourquoi ?...

— Parce qu'il est selon toute vraisemblance notre futur Premier ministre.

— Notre futur... Mais d'où tenez-vous cela ?

— Allons, M. Bernstein, c'est moi qui pose les questions, rétorqua Ashley en soufflant un nuage de fumée au visage de son vis-à-vis. D'ailleurs voici une liste d'éléments sur lesquels je souhaiterais que vous vous informiez pour moi. Pourriez-vous m'obtenir ces petits renseignements pour... disons la semaine prochaine ?

— Comment pouvez-vous ?... Non, jamais ! Je ne suis pas un espion, Ashley !

Le lord soupira avec lassitude. C'était à croire que Bernstein était un amnésique chronique : à chaque fois, il fallait lui mettre les points sur les « i ».

— Mon ami, voyons, qui vous parle d'espionnage ? Il ne s'agit que de me rendre un petit service amical, rien de plus. Après tout, moi-même ne vous prouvé-je pas mon amitié par le silence que j'ai toujours observé à votre sujet ? Que dirait votre épouse si elle entendait parler de cette jeune dame de vertu... hum... contestable — rappelez-moi son nom —, à qui vous rendiez si fréquemment visite ? Sans parler de Sa Majesté qui défend si opiniâtrement la morale, il est fort peu probable qu'elle tolérerait un tel... débordement. Et vous conviendrez avec moi que la clientèle de Sa Majesté n'est pas chose négligeable.

Comme à chaque fois, le petit homme parut se recroqueviller et rapetisser un peu plus.

— Vous devriez avoir honte, murmura-t-il, c'est du chantage.

— Fi, quel vilain mot, M. Bernstein. Il n'est pas question de chantage. Tout au plus d'un échange de bons procédés entre vous et moi. Ne voyez donc pas le mal partout !

— Mais, Lord Ashley, je vous ai déjà dit que c'était cette fille qui m'avait...

— Épargnez-moi ces détails sordides, par pitié. Et puis d'ailleurs, M. Bernstein, croyez-vous que Mrs Bernstein et notre gracieuse souveraine s'embarrasseraient de tels distinguos ?

Ashley s'approcha de l'encadreur.

— Puisque les mots semblent vous faire si peur, cher ami, dites-vous qu'il ne s'agit pas d'être un espion, mais seulement de me tenir informé des petits potins.

Bernstein parut sur le point de parler, mais il se tut.

— Alors rappelez-vous, mon ami. Lundi prochain, je passerai vous voir. Je suis sûr que vous aurez alors mille choses passionnantes à me raconter.



— Et... si Gladstone ne devient pas Premier ministre ? tenta encore Bernstein. Ces renseignements ne vous serviront à rien...

— Il sera Premier ministre avant longtemps, croyez-m'en. Contentez-vous d'ouvrir les yeux et les oreilles. Pour ce qui est de la bouche, c'est superflu.

Écrasant sa cigarette sur le comptoir, Lord Ashley quitta le magasin d'un pas nonchalant. Avoir dans sa poche un Premier ministre de Sa Majesté était un atout de choix pour un politicien avisé. Avec son passé politique bien rempli, Gladstone avait toutes les chances d'accéder aux plus hautes fonctions, pourvu qu'on l'y aidât discrètement et efficacement.

Or la discrétion et l'efficacité étaient une seconde nature chez Lord Ashley.

\*

— Vraiment, vous nous quittez déjà dimanche ?

Doyle hochâ la tête et coinça sa pipe entre ses dents.

— Hélas. Sir Alec n'aura besoin de moi que d'ici une semaine ou deux. Il n'a rien de grave et nécessite seulement des soins attentifs et réguliers. De plus, je ne peux délaissier tout à fait mes rares malades de South Norwood...

— Ainsi donc, nous pouvons espérer vous revoir d'ici quinze jours, observa Douglas, rasséréiné.

— Oui. Et ce ne sera pas la dernière fois. Je devrai revenir régulièrement à Londres rendre visite à Sir Alec. J'ai d'ailleurs bien l'intention de le garder en vie le plus longtemps possible : ce qu'il me paye pour passer une heure à son chevet, je mettrais trois mois à le gagner à South Norwood.

— En ce cas, Arthur, Louise, j'entends bien profiter de votre présence à tous deux jusqu'à dimanche. Samedi soir, Edward nous convie chez lui. Je crois bien qu'il espère présenter Arthur à plusieurs de ses amis, et vous apprendre un nouveau jeu, le bridge...

— Désolée de contrarier vos projets, Douglas, mais demain soir, c'est impossible, intervint Louise. Souvenez-

vous, précisa-t-elle à l'adresse de son mari, samedi, nous devons dîner avec Laura.

— En effet, j'avais oublié, admit Doyle qu'enveloppaient les volutes de fumée de sa pipe. Il s'agit d'une amie de Louise, une demoiselle Laura Brales, ajouta-t-il à l'adresse de Douglas. Elles se sont connues il y a deux ans, à Southampton. Laura s'est installée à Londres cet été et nous avons arrêté cette date pour lui rendre visite.

Doyle eut un sourire amusé devant la mine renfrognée de Douglas, qui lui donna l'air d'un grand gamin boudeur ; ses traits ne tardèrent pourtant pas à s'éclairer :

— Mais j'y pense, pourquoi ne pas vous rendre à l'invitation d'Edward avec votre amie ? Je dois ajouter, précisa-t-il devant l'hésitation des Doyle, qu'Edward ne supporte pas que l'on décline ses invitations et qu'il est d'un naturel rancunier !

— C'est un argument de poids, observa Doyle. Il ne s'agirait pas que je perde mon seul lecteur londonien. Qu'en dites-vous, Louise ?

— Ma foi... je ne sais pas. Ne serait-il pas un peu cavalier d'imposer ainsi une troisième personne à Lord Ashley ?

Douglas balaya d'un geste cet argument, et conclut gaiement :

— Bon, alors c'est convenu.

\*

Émergeant de fort méchante humeur d'une séance particulièrement houleuse à la Chambre des lords, Ashley regagna son domicile de Regent's Park, vers 17 heures Aussitôt, son majordome accourut pour le débarrasser de son manteau et de son haut-de-forme.

— Bonjour, sir.

— Bonjour, c'est vite dit. Virginia est là ?

— Mlle Ashley est au premier étage, avec son précepteur.

— Bien.

Lord Ashley se dirigeait vers le salon, mais James déclara :

— Oh, à propos, sir, vous avez de la visite.

— Vraiment ?

— Oui. Votre frère est arrivé il y a environ une demi-heure, et il vous attend dans la bibliothèque.

Ashley nota avec un certain amusement que le large visage amical de James s'était assombri. Il lança ironiquement :

— Ce cher Truman ! Apparemment, vous l'appréciez toujours autant.

Se drapant dans sa dignité, James rétorqua :

— Oui, sir. Tant que monsieur Truman persistera à m'appeler Jim au lieu de James, il n'y aura pas entre lui et moi de relation cordiale possible.

Voilà sans doute pourquoi Ashley appréciait son major-dome : Truman eût pu avoir tué père et mère, ce qui, plus que tout, lui attirerait l'animosité de James resterait son manque de savoir-vivre.

— Parfait. J'y vais. Si on me demande, je n'y suis pour personne.

Lord Ashley gagna la bibliothèque. Son frère était nonchalamment installé, les pieds sur un fauteuil, et, à côté de lui, une bouteille de scotch à moitié vide.

Truman Ashley, militaire de carrière, était grand et athlétique, épargné encore par le léger embonpoint qui guettait Edward. Les cheveux en bataille, il ne ressemblait guère au lord dont il était le cadet de neuf ans.

Avec une joie sincère, les frères Ashley s'étreignirent.

— Truman, quelle bonne surprise. Tu ne devais pas repasser par Londres avant trois mois au moins.

— Le *fog* me manquait, que veux-tu. Je suis venu passer une petite semaine ici.

En s'asseyant, Lord Ashley lança :

— Je t'aurais volontiers offert à boire, mais apparemment, c'est inutile.

Il désigna la bouteille de scotch qui, s'il avait bonne mémoire, était à peine entamée la dernière fois qu'il l'avait vue. Truman partit d'un grand rire :

— En effet. C'est toujours chez toi qu'on boit le meilleur scotch de Londres.

— Alors, depuis quand es-tu ici ?

— Depuis vendredi après-midi.

— Et tu n'es pas venu me voir plus tôt ! Je te reconnais bien là. Il m'arrive de me demander si tu viendrais parfois jusque chez moi s'il n'y avait pas mon scotch.

— Ne te pose pas la question, Eddie, la réponse est non.

— Tu n'as pas changé.

— Et alors ? Reconnais, Eddie, que ta conscience apprécie qu'il y ait pire que toi dans la famille. Car je suppose que tu es toujours adepte du chantage à tes heures perdues.

— Perdues, le terme est contestable. Mais pour répondre à ta question, oui. Sauf que je commence à me comporter comme un professionnel en la matière. Le dilettantisme, ça finit rapidement par ne plus suffire. Veux-tu que je te dise ? J'ai la moitié de la Chambre des lords à ma botte.

— C'est étonnant. Qu'une moitié t'échappe encore, je veux dire.

Les deux frères burent religieusement une gorgée de scotch.

— Et combien de temps comptes-tu rester parmi nous, cette fois ? s'enquit Ashley.

— Oh, je ne fais que passer. Je reprends le train après-demain : je compte aller passer le mois de septembre en Écosse, chez une brave femme de ma connaissance, dont le mari a trépassé il y a peu. La pauvre chère personne se sent seule et je vais m'employer à la consoler.

Habitué aux euphémismes de son frère, Ashley sourit d'un air entendu.

— Est-ce bien moral, Truman ? demanda-t-il sans conviction.

— Il s'agit d'aider son prochain, non ? Ou plutôt ici, sa prochaine. C'est ce que j'aurais fait de plus moral depuis... Oh, depuis...

— Depuis la dernière veuve éplorée que tu as consolée, il y a six mois, à Winchester.

— Ah, cette chère Tess... fit Truman avec le peu de mélancolie dont il était capable. En fait, quand j'y pense, je trouve que j'aurai eu une vie plus morale que beaucoup de mes contemporains.

— Tu es un exemple pour nous tous, déclara solennellement Lord Ashley.

## 5.

*Samedi 8 septembre 1888*

Le jour ne s'était pas encore levé quand John Davies, manutentionnaire aux Halles, quitta son appartement du 29, Hanbury Street. Il traversait la cour d'un pas traînant quand son œil fut attiré par deux pieds, émergeant d'entre les marches de pierre et la clôture de la maison voisine. Il s'approcha et dut se couvrir la bouche pour ne pas crier : sur le sol gisait le cadavre d'une femme, la tête presque détachée du tronc ; le visage était tourné vers la droite, portant des traces de meurtrissures, une langue gonflée pointait entre les dents de la malheureuse.

Davies eut encore le temps de noter qu'aux pieds du corps avaient été soigneusement disposées deux bagues de cuivre et des pièces de monnaie puis il se courba en avant pour vomir. Quand il se fut remis, le manutentionnaire se rua au poste de police de Commercial Street.

À huit heures du matin, la cour du 29 Hanbury Street était prise d'assaut : policiers, médecins légistes, et surtout, badauds et curieux en tout genre. Sur l'ordre du chirurgien divisionnaire, le cadavre fut transporté à la morgue de Old Montague Street. Cependant, parmi les chapeaux melon et les bonnets de nuit à fronces qui avaient envahi la cour, des rumeurs commençaient à

circuler. On avait identifié le corps : il s'agissait d'Annie Chapman, dite Dark Annie (Annie la Brune).

Âgée de 47 ans, Annie Chapman résidait au 35, Dorset Street. Pour les gens qui la côtoyaient, et notamment pour son logeur, Timothy Donovan, elle était une personne « convenable ». En effet, elle payait régulièrement sa chambre, et d'autre part, elle était la veuve d'un vétérinaire, Fred Chapman, qui, à l'entendre, était un illustre médecin, de même que leur maison de Windsor revêtait, à l'entendre, des allures de palace. Il n'en fallait pas davantage pour que, toute prostituée qu'elle fût, Annie la Brune se fût forgé un solide statut de respectabilité.

Quand, en 1886, son ex-mari était mort et avait donc cessé de lui verser sa pension hebdomadaire de dix shillings, il lui était devenu plus difficile d'assumer sa réputation. Mais elle y était parvenue, allant parfois jusqu'à se priver de manger pour acheter telle robe ou tel chapeau qui impressionnerait le voisinage.

Depuis quelques jours – environ une semaine – tous ceux qui avaient rencontré Dark Annie avaient été surpris : terriblement amaigrie, l'expression hagarde, elle semblait terrorisée. Sa meilleure amie, Amelia Farmer, n'avait pas été longue à comprendre qu'elle s'était remise à boire du rhum, comme quelque temps plus tôt, à l'époque de la mort de Fred Chapman.

Ce qu'Amelia Farmer ignorait, en revanche, c'était la raison de cette terreur qui avait défiguré Annie et l'avait poussée, nonobstant son obsession de sa réputation, à recommencer à boire.

\*

Deux ans plus tôt, un nouveau jeu venu de Constantinople était arrivé à Londres : le bridge. Boudé par certains, il avait fait la conquête d'un Lord Ashley que les échecs avaient fini par lasser, et qui s'était juré de faire partager sa passion toute neuve à chacune de ses connaissances.

Autour de Lord Ashley, ce soir-là, une demi-douzaine de convives l'écoutaient donc exposer les subtilités du jeu. Seul à ne guère prêter attention à la conférence improvisée, Douglas rêvassait près de la cheminée.

On n'attendait donc plus que les époux Doyle et leur amie, Laura Brales. On les attendait d'autant plus fiévreusement que Lord Ashley avait dressé de l'auteur d'*Une Étude en rouge* un panégyrique digne des plus éminents chroniqueurs littéraires ; de plus, Miss Brales avait été annoncée comme une artiste peintre, un métier inhabituel voire choquant pour une femme, ce qui ne faisait qu'attiser la curiosité de tous. Aussi, lorsque le carillon de l'entrée se fit entendre, tous les regards convergèrent vers la porte par où James introduisit les nouveaux venus. Ceux-ci, légèrement gênés du peu de discrétion de leur arrivée, restèrent un moment interdits sur le seuil du salon. Ashley et Douglas allèrent à leur rencontre.

La réaction de Douglas en voyant Laura fut immédiate. Celle-ci, avec ses cheveux noirs, ses larges yeux verts, et son sourire trop candide pour n'être pas un peu affecté, ressemblait de façon étonnante à Shelley Hallward, dix ans plus tôt. Sa robe sombre mettait de surcroît en valeur la blancheur de son teint. Le trouble de Douglas n'échappa pas à Ashley ; le médecin se ressaisit tant bien que mal et personne d'autre ne sembla avoir rien noté, sauf peut-être Laura elle-même dont le regard planté dans celui de Douglas se teinta d'un léger amusement.

Une fois les présentations faites, Doyle fut tout de suite accaparé par Lord Ashley, ravi de transformer sa maison en salon littéraire. Louise suivit, comme indissociable de l'ombre de son grand homme de mari. Çà et là, quelques petits groupes se formèrent et le murmure indistinct des conversations s'éleva de nouveau.

Restée seule face à un Douglas empêtré dans une gaucherie inhabituelle, Laura lui suggéra de s'asseoir. Le médecin obtempéra et prit place avec Laura, tandis que James circulait, un plateau de cocktails à la main.

— Ainsi, commença Laura après un bref silence, vous êtes un ami d'Arthur ?



— Euh... oui, oui. Nous nous sommes connus à Edimbourg.

Douglas n'en dit pas plus et se replongea dans l'examen de son interlocutrice avec une ostentation dont il n'était pas même conscient. Laura n'en parut nullement froissée, et rompit de nouveau le silence d'un toussotement discret.

— Et vous êtes médecin ?

— Euh... oui, oui, c'est cela. Vous... hem... vous vous plaisez à Londres ?

— Oh, je ne suis là que depuis un mois et demi, et je n'y connais encore que peu de monde. Mais la ville est agréable.

Laura baissa les yeux en minaudant, indiquant clairement que c'était à Douglas de faire les frais de la discussion. Lui qui n'avait jamais été un beau parleur se sentait particulièrement incapable, ce soir-là, de mener une brillante conversation de salon. Il se rabattit sur la première question qui lui vint à l'esprit :

— Et pourquoi avez-vous quitté Southampton ?

— La curiosité. J'y ai toujours vécu et je voulais connaître autre chose. Sans compter que mes tableaux ne se vendaient guère là-bas. Comme Londres est réputée pour apprécier les arts en général et la peinture en particulier, j'ai décidé de venir tenter ma chance.

— Oui, en effet, Arthur m'a dit que vous étiez peintre. C'est... hum... original pour une femme...

— Je vous remercie pour « original ». J'ai souvent eu droit à des termes plus virulents. Surtout à Southampton.

— Vous aimez la peinture ?

— Oui, beaucoup, répondit sans réfléchir Douglas qui n'avait jamais de toute sa vie prêté attention à un tableau.

À deux tables, de là, Lord Ashley, tout en évoquant *Une Étude en rouge* avec son auteur, ne quittait pas Laura et Douglas des yeux. Peut-être le jeune médecin se déciderait-il enfin à rendre la monnaie de son infidélité à sa femme... Et peut-être même la répudierait-il une bonne fois pour toutes. Après tout, cette Miss Brales semblait charmante, et bien mieux faite pour Douglas que Shelley.

Mais de telles pensées étaient sans doute prématurées, à en juger par la confusion et la maladresse de Douglas.

— En ce cas, vous pourriez venir visiter mon atelier, proposa Laura. Je suis toujours friande des critiques d'amateurs de peinture. Peut-être pourrez-vous trouver un tableau qui vous plaira.

— Avec plaisir, balbutia Douglas. Je...

Interrompant le médecin, Elizabeth Ashley et Louise s'approchèrent, pour se joindre à eux.

— Eh bien, Douglas, n'avez-vous pas honte de garder ainsi Miss Brales pour vous seul ? badina Lady Ashley. Mrs Doyle me disait à l'instant que vous faisiez de la peinture, c'est très intéressant. J'ai justement quelques murs beaucoup trop nus chez moi.

Les femmes prirent possession de la conversation, ne laissant à Douglas que le bénéfice d'y assister en observateur silencieux. Il ne demandait du reste pas mieux, encore tout à son trouble. La seule idée d'être séduit par une autre femme que la sienne l'emplissait de remords, et c'est pourtant ce qui venait de se passer avec cette Miss Brales.

\*

Ce soir du samedi 8, le *Black Horse*, une taverne de Whitechapel, ressemblait à une marmite sur le point d'exploser. Dans la fumée du tabac, dans les cris et les rires — d'ailleurs plus rares qu'à l'accoutumée —, tout le monde parlait du cadavre de Dark Annie.

Patrick Peel, connu à Spitalfields comme le souteneur de nombreuses prostituées, fit son entrée vers 21 heures, son visage bovin rougi par l'excitation.

— La police a trouvé quelque chose, vociféra-t-il.

Comme par miracle, le silence se fit instantanément dans la salle enfumée, et tous les regards se tournèrent vers Peel. Celui-ci, satisfait de l'effet obtenu, prit son temps pour se diriger vers une table et s'y asseoir lourdement. Il but un peu de la bière de son voisin avant de reprendre la parole :

— Ils ont trouvé un morceau de papier près du cadavre.  
Un indice.

— Comment tu sais ça, toi ?

— J'ai des amis bien placés, laissa tomber le souteneur avec suffisance.

Une plantureuse créature au visage barbouillé de maquillage bon marché se laissa tomber sur les genoux de Peel, le gratifia d'une longue traînée de rouge à lèvres sur la joue et demanda :

— Et alors, cet « indice » ?

— Un morceau d'enveloppe, avec du sang.

On eût entendu voler une mouche, fait sans précédent au *Black Horse*.

— Et avec un tampon du Sussex, précisa Peel d'un air important.

— Et quoi d'autre ? demanda son voisin.

Avant que Peel eût pu répondre, une voix éraillée se fit entendre depuis le fond de la salle.

— Une enveloppe datée du 20 août.

Toute l'attention se porta sur l'auteur de cette phrase. C'était une fille effroyablement décharnée, visiblement à moitié ivre.

— Comment tu sais ça, toi ?

— Parce que ton indice, il est un peu vieillot, Peel. Ton enveloppe, elle n'était pas à l'assassin : j'ai vu Annie à la pension Donovan, la semaine dernière, et elle avait un bout d'enveloppe datée du 20 août avec le tampon du Sussex pour ranger les pilules qu'on lui avait données au dispensaire.

Il y eut un silence, bientôt suivi, malgré l'angoisse qui étreignait tout le monde, d'un immense éclat de rire. Peel grimaça ; vexé, il se leva, faisant tomber sans ménagement la femme qui s'était installée sur ses genoux, et quitta le *Black Horse* après un regard hargneux pour celle qui venait d'anéantir son prestige tout neuf.

Il y eut encore quelques rires, puis le silence retomba. La voix de la fille squelettique se fit à nouveau entendre :

— De toute façon, on ne l'arrêtera jamais, celui qui a fait ça. C'est un démon... un fantôme...

« Fantôme », « démon », ces mots glacèrent l'assistance, surtout lancés par cette femme si maigre qu'elle semblait elle-même un cadavre revenu d'entre les morts. Personne ne semblait désireux de reprendre la parole après le silence qu'avait causé cette déclaration, jusqu'à ce quelqu'un rétorquât :

— Un démon, pff, tu parles. C'est un homme comme tout le monde. Peut-être que vous le croisez tous les jours. Il est peut-être même ici, avec nous...

Loin de dissiper l'anxiété, cette déclaration accentua l'émoi : qu'est-ce qui était le pire ? un revenant jailli des enfers ou un meurtrier que l'on côtoyait sans méfiance ? Des regards inquiets s'échangèrent à la dérobée. L'homme poursuivit :

— D'ailleurs je sais qui est l'assassin.

Il laissa sa déclaration faire son effet, puis reprit :

— J'étais au Working Lad's Institute dimanche dernier. Et le docteur a dit que l'assassin avait utilisé un tranchet de cordonnier. Et près de Buck's Row, qu'est-ce qu'il y a ?

Le mot fut silencieusement ébauché, circula à voix basse, mais personne n'osa répondre clairement. L'homme s'en chargea donc :

— Il y a un abattoir, près de Buck's Row. Vous comprenez, maintenant ? Votre assassin est sûrement un toucheur de bœufs. Un cordonnier, à la limite. Et ça explique aussi qu'il a pu se protéger du sang de ses victimes, avec son tablier de cuir.

Un nouvel émoi s'empara de tous. Les filles frissonnèrent, quelques rares hommes haussèrent les épaules d'un air bravache peu convainquant, mais tous les yeux semblaient fixer devant eux, comme s'il était là au milieu du *Black Horse*, un meurtrier vêtu d'un tablier de cuir ensanglanté, un long poignard à la main.

« Tablier-de-Cuir... », murmura avec effroi la voix râpeuse de la fille squelettique, brutalement dégrisée. Le nom fut repris autour d'elle, répété, bientôt scandé par toute la salle, comme une incantation. Ce fut ce soir-là que naquit la légende de Tablier-de-Cuir, l'assassin de Whitechapel.

## 6.

*Lundi 10 septembre 1888*

Le général Warren, chef de la police métropolitaine, debout devant une large glace en pied, était fort occupé à brosser son épaisse moustache quand on lui annonça l'arrivée du superintendant Barton. Agacé d'être dérangé pendant cette délicate activité, Sir Charles reçut l'importun en grommelant.

Pour le superintendant attaché à Whitechapel, l'entrevue n'était pas non plus une partie de plaisir : respectant avec ferveur l'uniforme qu'il portait, ayant foi en la mission dont il l'investissait, il était de ceux qui jugeaient sévèrement Sir Charles et le tenaient pour incompetent. Se présenter devant lui était donc pour lui une rude épreuve, auquel il ne se résignait que contraint et forcé.

— De quoi s'agit-il, Barton ?

— On a encore trouvé un cadavre à Whitechapel. Une autre prostituée égorgée et mutilée.

— Comment ça, encore ? Les crimes de l'East End ne se comptent plus, vous le savez bien. C'est de n'avoir pas de nouveau meurtre sur les bras, tous les jours que Dieu fait, qui serait étonnant. Une ribaude de moins à Whitechapel, tout le monde s'en moque, à commencer par moi.

— C'est que, sir, les habitants de l'East End ont encore en tête le meurtre de l'autre semaine, cette Mary Nichols. Plusieurs journaux font déjà le rapprochement, parlent d'une série de meurtres qui commencerait...

Sir Charles fronça les sourcils, songeur. Il savait le peuple prompt à s'agiter, surtout lorsqu'il se sentait en danger.

— Oui, je vois, dit-il finalement. Il s'agit donc du même assassin ?

— On l'ignore encore, sir. Le corps n'a été trouvé que dimanche et nous n'avons pas encore les résultats des examens.

— Soyons sérieux, déclara-t-il après un temps. Il ne s'agit que de deux meurtres, ça n'a rien d'exceptionnel. Et rien ne prouve qu'ils soient liés. C'est une affaire sans grande importance.

— Elle pourrait en prendre plus que prévu, sir. Les habitants de Whitechapel semblent très inquiets avec ce second crime. Et s'il s'avère que le meurtrier est le même, la population pourrait s'exciter dangereusement. Dans la situation actuelle, nous n'avons vraiment pas besoin de pareils problèmes dans les bas quartiers.

Sir Charles pesa les paroles du superintendant avec gravité, et conclut en marmonnant :

— Si au moins on me laissait m'occuper de Whitechapel comme je l'entends, ces damnés traîne-savates ne songeraient plus à s'inquiéter d'un assassin. Ils se terreraient définitivement au fond de leur bouge et laisseraient enfin la paix aux honnêtes gens.

Barton toussota pour tirer son supérieur de sa rêverie.

— Eh bien soit, conclut Warren. Admettons qu'il y a effectivement un risque de panique et que cette affaire sans importance pourrait bien prendre des proportions exagérées. C'est donc décidé : je la prends moi-même en main.

★

— ...Et surtout, Monsieur, évitez de sortir en ce moment, répéta Douglas Hallward d'une voix posée en

raccompagnant le vieil homme hors de son cabinet de consultation.

Le patient prit congé, et le jeune médecin gagna la salle d'attente, où il eut la surprise de découvrir, seul, Lord Ashley.

— Edward ? Que faites-vous là ? Seriez-vous malade ?

— Malade ? Je n'ai pas été malade depuis l'âge de 17 ans, quand j'ai eu cette mauvaise grippe. Et vous savez bien que si c'était le cas, je ne viendrais surtout pas consulter. Je détesterais être achevé par mon meilleur ami. En réalité, je suis tout simplement venu discuter avec vous.

Ils passèrent dans le cabinet et s'installèrent de part et d'autre du bureau.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— Voilà : Elizabeth a pu avoir des places pour demain soir. La représentation de *Dr Jekyll et M. Hyde*, avec Richard Mansfield. Que diriez-vous de nous accompagner ?

— *Dr Jekyll et M. Hyde* ? C'est cette pièce qui fait courir tout Londres au théâtre depuis août ?

— Précisément. Et croyez-moi, il n'est guère aisé de se procurer des places. Alors, viendrez-vous ?

— Avec plaisir. Il y a longtemps que je n'ai pas vu votre épouse...

— Douglas, êtes-vous donc incorrigible ? Combien de fois vous ai-je dit de ne pas répéter continuellement qu'Elizabeth est ma femme ? Je vous connais assez bien pour ne pas m'en formaliser, mais vous savez combien cela la vexé.

— Pardon, Edward. Mais convenez que votre... hum... votre situation conjugale n'est pas des plus courantes. Enfin je veux dire... habiter chacun de son côté, c'est quelque peu... euh...

— Certes, trança Lord Ashley. Et à ce propos, je suppose que, votre épouse à vous, cette *chère* Shelley ne sera pas disponible demain soir...

— Je l'ignore, mais...

— Allons donc, je suis sûr que quelque aventure l'accaparera. Et avec peine mais avec courage, nous nous passerons de sa présence. De toute façon, je suis bien certain qu'elle n'entend rien au théâtre.

— Edward...

— Ne m'en veuillez pas, Douglas. Et je gage qu'elle serait la première à m'approuver. Donc, nous ne comptons pas sur elle lundi. Seulement voilà : Elizabeth l'ignorait et elle a réservé quatre places. Que faire de la quatrième ?

— Virginia ?...

— Non, non, cette pièce ne lui conviendrait pas. Vous savez comme elle est impressionnable.

Lord Ashley alluma un cigare et, soufflant un nuage de fumée au plafond, il se demanda si le médecin finirait par comprendre où il voulait en venir. Mais apparemment, c'était douteux. Autant donc ne pas faire davantage de détours.

— J'y pense soudain, Douglas. Pourquoi ne pas inviter cette Miss Brales ?

Douglas rougit légèrement et fit :

— Qui donc ?

Ashley songea en son for intérieur que, si son ami était un très talentueux médecin, il eût fait un piètre acteur.

— Vous savez bien, l'amie du docteur Doyle. Cette charmante jeune personne que nous avons rencontrée samedi dernier.

— Ah oui... C'est une bonne idée, Edward. Mais vous savez où elle habite ?

— Non, mais vous, vous le savez. Rappelez-vous : elle vous a confié son adresse pour que vous veniez visiter son atelier.

— En effet... je... hum... je l'avais oublié...

Décidément, songea Lord Ashley, jouer la comédie n'était pas la vocation de Douglas.

— Alors je compte sur vous, Douglas, pour la prévenir. Demain, à 21 heures, au *Lyceum*.

— Parfait, je tâcherai de ne pas oublier de l'inviter. Je vous raccompagne ?



Ashley mit son haut-de-forme et s'apprêta à sortir. Sur le pas de la porte, son esprit badin fut le plus fort et il ne put s'empêcher de demander avec candeur :

— Dites-moi, Douglas, cela ne vous ennuie pas, que nous invitons cette Miss Brales ?

— Non, non, répondit trop vite le médecin. Elle est très sympathique et... non, non, ça ne me dérange pas du tout.

— Tant mieux. Alors à demain.

— C'est ça. Et merci d'avoir pensé à n... à moi pour ces places.

D'un signe de main, Lord Ashley signifia que ce n'était rien, et il disparut dans la foule. Douglas patienta quelques instants, puis, abandonnant son ample blouse blanche, il lança à Susan :

— Susan, si des clients arrivent, je suis de retour dans une heure.

— Oui, Docteur.

Douglas se rua dehors et vérifiant qu'il avait bien l'adresse de Laura sur lui – bien qu'il la connût par cœur – il héla une voiture.

\*

Jamais encore Mulberry Street n'avait connu une telle agitation. Au bout de quelques jours seulement, Tablier-de-Cuir, l'assassin de Whitechapel avait été arrêté. La foule bruissait de soulagement à l'idée que le meurtrier ne frapperait plus, mais on pouvait y discerner aussi comme une vague déception face à cette affaire effrayante et passionnante qui, déjà, tournait court. On guettait fiévreusement l'entrée du numéro 22 quand, enfin, les policiers en émergèrent, précédant un homme d'une trentaine d'années, au teint mat et aux grosses moustaches noires. Derrière eux vociféraient une vieille femme et une autre qui, avec trente ans de moins, lui ressemblait à s'y méprendre.

— JOHN ! criait la plus jeune. JOHN !

— Laissez-le, il n'a rien fait ! soupirait sa mère en secouant la tête, exaspérée et incrédule, comme si tout ceci n'était qu'une mauvaise plaisanterie qui avait trop duré.

Mais inflexibles, les policiers entraînaient l'homme jusqu'à leur voiture, l'y firent embarquer, et disparurent. La foule, elle, vomissait des torrents d'insultes à l'adresse de la voiture, puis, quand elle ne fut plus visible, à l'adresse des deux femmes qui, terrifiées, rentrèrent en hâte chez elles.

D'abord murmurés, puis répétés et enfin criés par la foule naquirent les vers de mirliton qui feraient recette toute la journée durant :

*Ils ont capturé Tablier-de-Cuir ; s'il est coupable, vous serez d'accord,  
pour qu'il ait le sort d'un meurtrier et soit pendu à un arbre.*

Malgré les cris de haine, quelques personnes dans la foule restaient sceptiques. Auprès de ceux qui le connaissaient un peu, Pizer s'était toujours signalé comme un être pusillanime, effrayé par la vue du sang. Il y avait pour ceux-là quelque difficulté à imaginer qu'il fût également l'assassin sadique et audacieux qui, par deux fois déjà, avait sévi à Whitechapel.

\*

Ce matin-là, une personne au moins ne partageait pas l'allégresse de Whitechapel.

Pelotonnée au fond d'un lit improvisé, dans une des pensions miteuses de Spitalfields, une femme tremblait dans l'attente de la mort. Elle s'appelait Elizabeth Stride, mieux connue sous le surnom de Long Liz Stride. Arrivée de Suède à l'âge de 20 ans, elle gardait encore, un quart de siècle plus tard, la trace de son accent maternel.

Grande mythomane devant l'Éternel, Liz Stride possédait une multitude de passés différents. Tantôt, c'étaient les neuf enfants qu'elle avait eus d'un charpentier nommé John Stride, tantôt, c'était la mort tragique de toute sa famille dans un naufrage dantesque en 1878, ou encore la carrière d'actrice qu'elle avait connue, adolescente, à Stockholm. Rien sans doute de tout cela n'était vrai, mais Liz Stride s'accrochait à chacune de ses histoires, quitte à

se contredire à l'occasion ; et si personne n'était dupe, elle trouvait toujours un public compatissant susceptible de prêter l'oreille à ses affabulations, soit qu'on la trouvât pittoresque, soit qu'on sût que ces histoires lui étaient aussi nécessaires que le pain et l'eau.

Depuis trois ans, Liz Stride vivait par intermittence avec un docker irlandais du nom de Michael Kidney, qui la laissait souvent seule pendant deux ou trois semaines ; pendant ces périodes-là, elle couchait dans des pensions de Spitalfields. C'était précisément le cas depuis cinq jours puisque Kidney était « en déplacement ». En déplacement ! Alors que Liz avait plus que jamais besoin de lui.

Le premier meurtre, ce pouvait être un hasard. Maigre espoir, mais auquel elle s'était cramponnée, bien que Polly Nichols eût été égorgée. Mais depuis le second, celui de Dark Annie, tuée de la même façon, il n'était plus possible de douter : le châtement était en marche.

En tremblant, Elizabeth Stride remonta la couverture élimée sur ses épaules. Si seulement elle pouvait quitter ce monde de misère et de peur... Si seulement Michael était là... Si seulement Polly et Annie n'avaient pas été égorgées... Si seulement tout avait été différent, autrefois...

## 7.

Mardi 11 septembre 1888 — Aide-moi, Horatio, veux-tu, fit Shelley à l'adresse d'un homme d'une trentaine d'années, aux yeux noirs perçants, qui, nullement pressé de se rhabiller, fumait d'un air absent, allongé sur son lit.

Horatio Bradley, militaire descendant d'une douzaine de militaires, et sans doute futur ancêtre de militaires, était un bel homme de 36 ans ; il avait été prénommé Horatio comme tous les fils aînés dans sa famille depuis qu'un Bradley s'était trouvé près de l'amiral Nelson quand celui-ci avait rendu le dernier soupir. Shelley Hallward l'avait rencontré au mois de mai 1888, et avait tout de suite été séduite par son arrogance brutale ; leur liaison, longue de quatre mois, détenait un record de longévité dans les souvenirs de la jeune femme.

D'autant plus que si de son côté, Horatio, qui passait le plus clair de son temps à fuir ses créanciers, n'était pas indifférent à la fortune de Shelley, celle-ci avait éprouvé, comme chaque fois qu'elle rencontrait un homme séduisant, la faiblesse de la chair. Et depuis, elle ne pouvait plus se passer de ses rencontres régulières avec Horatio. À la vérité, n'eût été l'aspect financier de son mariage, elle eût sans hésitation quitté Douglas pour suivre Horatio n'importe où. Viril et musculeux, à l'opposé de Douglas, il correspondait à l'archétype du vrai homme, tel qu'il avait peuplé les nuits adolescentes d'une Shelley qui s'ouvrait juste à la sensualité.

Avec le recul, Shelley était bien certaine que si, une quinzaine d'années plus tôt, elle avait connu Horatio, l'insistance de sa mère eût été vaine, et qu'elle eût épousé le militaire plutôt que le médecin.

À présent, son amant la poussait à quitter le domicile conjugal et à partir avec lui en Irlande. Mais, après avoir connu la pauvreté, Shelley s'était accoutumée au luxe et n'était pas du tout décidée à abandonner le confort de sa présente existence. Tel était le point de départ des heurts qui se multipliaient, depuis quelques semaines, dans la chambre encore chaude de leurs ébats.

— Es-tu donc si pressée ? grogna Horatio. Je croyais que ton mari n'était pas chez lui, ce soir.

Shelley soupira, agacée.

— Chéri, tu sais bien que ça n'a rien à voir avec mon mari. Je t'ai déjà dit que je n'avais aucun compte à lui rendre. Simplement, je ne veux pas m'attarder.

Face au regard narquois et interrogateur, elle se sentit obligée de se justifier ; ce qu'elle fit d'une voix mal assurée, confuse d'être encore et toujours assujettie à la bigoterie que lui avait inculquée sa mère.

— Cette chambre... cette chambre sent le péché.

Le rire d'Horatio se fit entendre.

— Le péché ! Mais qu'est-ce que le péché ? Le péché n'existe pas, voyons. Rien n'est péché, sinon faire ce qu'on ne veut pas faire.

Shelley frémit. Quand Horatio commençait à tenir de tels raisonnements, il lui faisait peur. Ne croyait-il donc à rien ?

— Par exemple, poursuivait le militaire, tu ne pêches pas quand tu viens me rejoindre ici. En revanche tu pêches quand tu vas retrouver ton mari, cette chiffè molle qui te dégoûte. Tu pêches contre toi, et c'est bien plus grave que de pêcher contre Dieu.

— Horatio ! Ne blasphème pas ainsi !

Shelley se signa, ce qui fit enfler le rire d'Horatio. Lui qui avait toujours considéré les intellectuels comme d'inutiles brasseurs de vent, il se découvrait pour le plaisir de choquer sa maîtresse des talents de théologien. Et

quand bien même sa philosophie se limitait à aligner les idées toutes faites les plus irréligieuses, la rougeur qui montait aux joues de Shelley et sa voix altérée par la peur du châtement divin l'excitaient bien davantage que toutes les minauderies aguicheuses de la jeune femme.

— Allons, ma chérie, poursuivit-il goguenard. Quand tu vas partager la vie de cet homme que tu n'aimes plus — l'as-tu jamais aimé, d'ailleurs ? —, n'est-ce pas un péché ?

— Ça suffit. Je ne veux plus parler de ça avec toi.

— Parce que j'ai raison. La vérité te fait peur.

Habillée bien qu'Horatio ne l'y eût pas aidée, Shelley allait sortir, mais d'un bond, le militaire s'interposa entre elle et la porte.

— Qu'est-ce qui te prend ? interrogea-t-elle craintivement.

— Puisque nous avons commencé à parler, continuons.

— Je veux rentrer, Horatio.

— Et moi, je veux que tu restes.

Il empoigna le bras de Shelley et, le serrant, il la força à s'asseoir.

— Tu me fais mal, geignit-elle faiblement.

— Assieds-toi, grogna-t-il avec emportement.

C'était cette permanente brutalité qui effrayait quelque peu Shelley, mais l'attirait aussi terriblement. Douglas était attentionné, prévenant, passif, mais jamais brutal ; même au plus fort de la colère, il ne lui eût jamais empoigné le bras avec une telle vigueur, de crainte de la blesser. Ce qui, plus que tout, différenciait Douglas et Horatio, c'était cette violence quasi animale.

Il la força sans ménagement à s'asseoir et prit place à côté d'elle.

— Il est temps, dit-il, que nous parlions sérieusement. J'en ai assez de ne te voir qu'à la sauvette, comme si nous nous cachions.

— Horatio, tu sais bien que... enfin, je suis mariée...

— Oh, je ne le sais que trop. Rassure-toi, je ne risque pas de l'oublier. Mais sois sincère : aimes-tu encore ton mari ?

— ...

— Eh bien ?

— Non, je ne l'aime pas, tu le sais bien...

— Alors quitte-le.

Horatio avait parlé d'un ton sans réplique.

— Mon chéri, que ?...

— Quitte-le. Si tu ne l'aimes plus et que tu m'aimes, moi, quitte-le !

— Nous en avons déjà parlé souvent, voyons.

— Je sais. Mais nous en parlerons encore et encore, jusqu'à ce que tu comprennes que j'ai raison.

— Mais réfléchis donc un peu, s'emporta Shelley. Comment vivrons-nous, si je quitte Douglas ? D'amour et d'eau fraîche ?

C'était le point faible de son raisonnement, du moins jusqu'à ce que Shelley se décide à envisager de ne pas quitter son mari sans emporter en souvenir de lui assez d'argent pour les entretenir tous deux dans leur fuite. Une nouvelle fois, il attendit cette réponse, qui une fois de plus ne vint pas. Dépité, il la gifla à deux reprises. Alors même que la douleur cuisait ses joues, Shelley sentait son ventre envahi d'une agréable chaleur.

— Mon amour, tu m'as fait mal, geignit-elle en se collant à lui.

Comprenant où elle voulait en venir, Horatio s'écarta d'elle.

— Non, rentre donc chez ton mari. Tu risques d'être en retard, cracha-t-il.

— Horatio, ne m'en veux pas de...

— Laisse-moi, te dis-je. Rentre donc au bercail, tu en meurs d'envie.

— Je te demande pardon, implora-t-elle.

— À quoi bon, puisque dès demain, tu seras de nouveau toute à lui ? Tu prétends ne plus l'aimer et tu refuses de le quitter ! Alors je t'en prie, cesse de te jouer de moi !

— Je ne l'aime pas. Je te promets que dès que je pourrai, je...

— Ne promets rien, Shelley. Dans une heure, tu auras oublié ton serment.

— Non, mon amour. Je t'en prie, j'ai envie de toi.

— Jure-moi que tu partiras avec moi.

— ...

— Jure-le moi !

Mise hors d'elle par le désir qui lui ravageait le ventre, Shelley eût consenti à promettre n'importe quoi. Sans même réfléchir, elle répondit :

— Je le jure. Tout ce que tu veux.

Et elle se laissa aller, enfin, dans ses bras.

\*

John Pizer regarda la lune par la fenêtre. Il était 22 heures. Il se remémorait son entretien avec la police, ce miracle qui l'avait sauvé de la prison à vie, ou même du lynchage.

Quand, à la mort de Polly Nichols, les habitants de Whitechapel avaient commencé à avoir peur, Pizer avait compris qu'une nouvelle fois, les juifs seraient désignés comme bouc émissaire. On ne fuit pas les pogromes polonais, on ne se réfugie pas en catastrophe pour l'Angleterre sans le moindre bagage, poursuivi par la furie antisémite, sans en tirer de durables enseignements de survie.

C'est pourquoi, prenant une nouvelle fois ses maux imaginaires comme prétexte, Pizer n'avait pas mis le nez dehors depuis cinq jours quand la police était venue l'appréhender. Plusieurs personnes pouvaient témoigner de ce qu'il était resté chez lui pendant toute la semaine précédant son arrestation, et notamment le samedi 8 au soir, ce qui l'innocentait formellement du meurtre d'Annie Chapman. Tablier-de-Cuir ne pouvait donc être John Pizer.

Bien qu'un peu déconfits, les policiers avaient dû admettre l'innocence du prévenu après audition de plusieurs témoins. Ils avaient offert de le relâcher sur-le-champ, mais le cordonnier avait exigé de n'être remis en liberté que le lendemain, après qu'eût été annoncé en bonne et due forme que les soupçons pesant sur lui s'étaient avérés sans fondements. L'excitation de la foule,



le matin, l'avait convaincu qu'il n'aurait échappé à la loi que pour être lynché par une centaine de fous furieux.

— Du thé ? proposa un des policemen qui montaient la garde dans le commissariat.

— Oui, merci, fit Pizer d'une voix à peine audible.

Le policier partit faire chauffer de l'eau. Bien qu'il trouvât ce cordonnier injustement accusé plutôt sympathique, il ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il ne fût pas coupable. Tout eût été si simple : un juif de plus commettant un meurtre, on l'arrêtait, on le pendait, et tout était réglé au mieux pour tous. À présent, tout allait redevenir bien plus compliqué.

Quand il se formula à lui-même cette pensée, le policeman n'imaginait pas à quel point elle allait s'avérer prophétique.

\*

La fin du premier acte de *Dr Jekyll et M. Hyde* fut ponctuée par les acclamations du public.

Dans l'une des loges qui surplombaient la scène, Lord Ashley applaudissait à tout rompre, sans la moindre pitié pour les oreilles de son voisin. Mais celui-ci, qui n'était autre que Douglas, n'en avait cure : il n'avait guère suivi la pièce, trop absorbé à couvrir Miss Laura Brales d'un regard énamouré dont il eût rougi s'il en avait eu conscience. Miss Brales, en revanche, n'avait rien perdu ni des malheurs du docteur Jekyll ni de l'intérêt dont elle était l'objet de la part du docteur Hallward. Elle n'était pas venue à Londres pour y trouver l'amour, mais les imprévus ne l'avaient jamais effrayée.

À gauche de Lord Ashley se trouvait une femme d'âge mûr, au port élégant : Elizabeth, son épouse. Edward Ashley s'était marié à la hâte, trente ans plus tôt. Un coup de tête, de part et d'autre. Aidés en cela par le poids de la tradition et les ambitions politiques du jeune lord, les deux époux avaient consciencieusement joué la comédie du couple idéal, tant aux yeux du monde qu'aux leurs propres. Après quinze ans de vie commune, alors que le désir avait cédé le pas à une estime réciproque, ils avaient

eu l'heureuse surprise de se découvrir dans les mêmes dispositions d'esprit et s'étaient accordés pour dire que continuer à vivre ensemble dans ces conditions eût été stupide. Ils ne s'aimaient plus mais étaient encore bons amis ; autant donc préserver cette chance. Comme de plus, chacun avait encore devant lui de longues années, ils décidèrent de se séparer. Ils n'envisagèrent même pas de séparation officielle, Elizabeth sachant que cela eût nui gravement à la carrière de son mari et à l'équilibre de leur fille ; abandonnant leur maison à son épouse, Edward avait donc déménagé, n'emportant avec lui que son majordome et sa fille Virginie dont Elizabeth, qui ne cultivait guère l'amour maternel, lui avait sans hésitation abandonné la garde.

Lord et Lady Ashley avaient donc su rester d'excellents amis ; ils s'invitaient et se rencontraient fréquemment, comme ce soir-là, et, assez souvent, Elizabeth quêtait l'opinion de son mari quant au choix de ses amants. Trois soupirants avaient déjà été éconduits parce que déplaisant à Lord Ashley, à l'avis duquel son épouse se fiait en toute chose.

Élevé dans le respect de la plus pure morale victorienne, et en particulier dans le culte inconditionnel du mariage, Douglas avait toujours considéré avec une certaine méfiance les rapports conjugaux des Ashley. Que Lord Ashley lui répâtât continuellement, d'un ton lourd de sous-entendus, qu'il avait avec sa femme des relations beaucoup plus saines que celles de couples restés soudés sans amour n'y changeait rien.

— Viendrez-vous désaltérer avec nous ? proposa Ashley en se penchant vers Douglas et sa voisine.

— Non merci, répondit Laura. Nous allons rester ici et parler peinture.

— Parfait. Alors à tout de suite.

Lord Ashley se leva et, tendant son bras à Elizabeth, il sortit de la loge.

— Cela ne vous dérange pas, de rester avec moi ? s'enquit la jeune femme.

— Oh non, non. Non, non. Non, répondit Douglas.

Il semblait prêt à enchaîner les dénégations pendant toute la durée de l'entracte, mais Laura mit fin à la litanie en se tournant vers lui. Soudain écarlate, il déglutit avec difficulté : dans la pénombre, les yeux de la jeune artiste avaient des reflets changeants, ses lèvres nacrées brillaient discrètement.

— Non, non, ça ne m'ennuie pas, finit par répéter Douglas quand il eut retrouvé l'usage de la parole.

— Ainsi, vous aimez la peinture. Mais vous n'êtes toujours pas passé voir mon atelier. Je devrais me formaliser, moi qui croyais que vous vouliez que je vous montre mes toiles.

— Je... Mais... Quand cela vous conviendrait-il ?

— Quand vous le voudrez. Demain par exemple.

— Demain... Oui, demain. Demain dans l'après-midi.

— Parfait, je vous attendrai.

La main de Laura glissa jusqu'à celle de Douglas, l'effleura, suscitant aussitôt chez le médecin un spasme nerveux. Pour autant, elle ne retira pas sa main, et au bout de quelques instants, les paumes amollies glissèrent l'une vers l'autre et les doigts s'entrelacèrent, d'abord timidement puis plus audacieusement. Ignorant s'il était heureux ou embarrassé, Douglas détourna les yeux. Pardessus la salle, son regard rencontra celui de Sir Melville de Kent, un de ses clients. Installé dans une loge, le vieillard discutait avec son épouse.

À la pensée du mot « épouse », l'image de Shelley s'imposa brusquement à l'esprit de Douglas. Il retira précipitamment sa main de celle de sa voisine. Surprise, celle-ci le considéra, muettement interrogative. Douglas ne put que marmonner qu'il était désolé, sans pourtant préciser de quoi il parlait. Comme Laura se rapprocha de nouveau, il bondit en arrière, balbutiant :

— En fait... je... j'avais oublié que... hem... demain je suis occupé toute l'après-midi... Je ne... hem... pourrai pas passer chez vous... une autre fois peut-être...

Et il se hâta de regarder vers la salle, pour ne plus voir ces larges yeux verts, cette bouche luisante à demi-ouverte...

— Quelle bonne pièce, non ? finit-il par dire pour dissiper la gêne qui s'était installée.

— Oui, répondit sèchement Laura.

Le silence retomba, épais et pesant, pendant cinq interminables minutes, jusqu'au retour de Lord et Lady Ashley.

8.

*Mercredi 12 septembre 1888*

Quand Sir Charles Warren passa la porte du *Brewster Club* ce soir-là, il comprit instantanément qu'on l'y attendait. Avec un sourire narquois, Lord Powell semblait guetter son arrivée ; Horton, exceptionnellement, se taisait et, comble de l'extraordinaire, l'amiral Mac Lean ne vociférait aucune obscénité. Il était aisé de comprendre la raison de cette attention : le matin s'était ouverte l'audition des témoins de l'affaire Chapman, et, devant l'absence de résultat de la police, tout le monde attendait le général au tournant.

Le premier à rompre le silence fut Lord Powell :

— Alors, Sir Charles ? Quelles nouvelles ?

— À propos de quoi ? demanda inutilement le chef de la police.

— Mais du meurtrier de Whitechapel, bien sûr. Avez-vous une piste ?

— Plusieurs, plusieurs. Mais il est encore trop tôt pour dire quoi que ce soit.

Chacun traduisit cette réponse : la police était dans le plus complet brouillard.

Comme le majordome lui apportait son rituel brandy, Warren s'assit dans un fauteuil près de Mac Lean.

— Au fond, déclara celui-ci, est-ce si grave que quelqu'un se soit mis en tête d'exterminer toutes les putains de Whitechapel ?

— Amiral ! s'insurgea Powell. J'espère que votre cynisme est affecté ! Je n'irai pas, comme nos hypocrites bonnes âmes, parler de nos « petites sœurs des abîmes », mais il s'agit tout de même d'êtres humains.

— Sans doute, mais il y a tout de même une hiérarchie au sein de l'humanité, et vos « petites sœurs des abîmes » ne méritent pas tant de considération, rétorqua Horton.

— Par pitié, Lawrence, renchérit l'amiral, épargnez-nous cette leçon ! Cette engeance n'a que ce qu'elle mérite ! Et puis, s'il faut à tout prix les protéger, pourquoi ne pas toutes les arrêter ?

— Comment ? fit Warren, alerté par le mot « arrêter ».

— Je disais qu'il n'y a qu'à emprisonner toutes les prostituées prises à racoler après minuit. Si on supprime la prostitution, plus moyen de tuer de prostituées ! Sans compter que cela fera baisser sensiblement le taux de syphilis au Parlement ! Ah ah ah !

La voix joviale de Lord Ashley se fit entendre, coupant court au rire qui secouait conjointement Mac Lean et Horton :

— J'espère, amiral, que c'est pour amuser nos amis que vous prônez de si ridicules solutions.

— Qu'est-ce à dire ? s'insurgea Mac Lean.

— Eh bien, fit Ashley en entrant dans le salon suivi de Douglas, votre proposition, pour laisser de côté son aspect grotesque, est proprement irréalisable : la police londonienne ne compterait pas assez d'effectifs pour un tel travail. Et même si c'était le cas, il se poserait le problème des lieux d'emprisonnement. Pour abriter toutes les prostituées de Whitechapel, il faudrait réquisitionner Dieu sait combien de bâtiments. Peut-être même les casernes. Vous imaginez cela, amiral, nos pauvres militaires forcés à une telle promiscuité ?

» Et, soit dit en passant, le nombre de syphilitiques est sûrement plus élevé sur les navires de Sa Majesté qu'en Son Parlement !

Warren grogna un « Bien dit » tellement satisfait qu'on eût pu croire qu'il était lui-même l'auteur de cette tirade.

— Ainsi donc, poursuivit le général, mon cher Mac Lean, ne vous substituez pas à la police. Elle connaît son travail, et remplira son devoir au mieux.

— Surtout sous votre conduite, observa Ashley d'un ton dont l'ironie, pourtant flagrante, échappa à Warren.

Mac Lean, vexé d'avoir été ainsi rembarqué, répliqua vertement, et le ton de la conversation monta entre l'amiral, le chef de la police et Horton qui s'en mêla et commença à raconter, Dieu sait pourquoi, ses souvenirs coloniaux. Regardant avec satisfaction la pagaille qui s'était emparée de l'assemblée, Ashley entraîna Douglas à l'écart et, d'un signe de main, commanda à boire au majordome.

— Sont-ils risibles, décidément, dit-il au jeune médecin.

— Surtout ce pauvre Warren. Si je ne savais pas ce qu'il a fait l'année dernière, je crois bien qu'il me ferait pitié.

— Celui qui, en revanche, ne m'inspire aucune pitié, c'est l'assassin de Whitechapel. J'ai appris que Warren comptait s'occuper lui-même de cette affaire. Je crois donc que le tueur peut envisager sans crainte son avenir.

— Allons donc, Edward. Quoi que l'on puisse penser de Sir Charles, un assassin, si habile soit-il, ne pourra échapper éternellement à toute la police de Londres.

— Mais je vous affirme que si, Douglas. Conduite par cette vieille carne à moustache, aucune police ne serait bonne à rien.

— Vous exagérez...

— Grands dieux non ! Tenez, faisons un pari, voulez-vous ?

— Un pari ?

— Oui. Parions que je démasquerai l'assassin de Whitechapel avant la police, et avant Warren.

— Vous ?

— Moi. Malgré ses centaines de policemen, Warren n'est qu'une baudruche. Il n'aura pas approché la vérité que déjà, je l'aurais découverte !

— Vous êtes bien présomptueux, Edward.

— Si vous le croyez vraiment, prenons le pari. Mettons la mise à cent livres.

— Cent livres ? Vous plaisantez, Edward.

— Jamais. Alors, vous acceptez ?

Hallward ne réfléchit qu'un instant et il fit :

— C'est d'accord. Pari tenu...

\*

Laura reposa nerveusement son pinceau. C'était sans espoir, elle n'arriverait pas à se concentrer sur son tableau. Son esprit s'attardait obstinément loin de son atelier, auprès de Douglas, et le plus troublant était que la jeune femme ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Au début, tout avait été simple : elle n'avait éprouvé pour le médecin qu'un simple attrait physique. Ce n'était pas la première fois qu'elle était attirée par un homme, qu'elle assouvissait son désir et que chacun repartait de son côté. Pour choquant que pût être un tel comportement aux yeux de la pudibonde société victorienne, Laura n'en avait cure, et elle avait depuis longtemps choisi de mener sa vie comme elle l'entendait. Mais cette fois-ci, il y avait autre chose, qu'elle n'arrivait pas à analyser. Peut-être cela venait-il du refus que lui avait opposé Douglas ; peut-être tout aurait-il été réglé s'il lui avait cédé...

Mais il ne lui avait pas cédé. Cela n'avait d'abord fait qu'attiser ses sentiments puis les avait transformés en autre chose. De l'amour ? Laura n'en était pas encore sûre. Ou plutôt elle ne voulait pas l'être. Elle n'avait ni le temps ni le loisir de tomber amoureuse, et en outre, Douglas n'était en rien l'éventuel homme idéal auquel elle avait pu songer et pourtant...

Laura s'allongea sur son lit et soupira : elle éprouvait davantage pour Douglas que tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors ; peut-être le temps de la liberté était-il terminé...

\*



La nuit était tombée depuis longtemps lorsque Wynne Baxter arriva chez lui. Il se déshabilla rapidement et se coucha, avec sur sa table de chevet une infusion fumante. La journée avait été plus fatigante mais aussi plus instructive que prévu.

D'abord, l'autopsie d'Annie Chapman avait révélé que son assassin, à l'instar de celui de Polly Nichols, était gaucher. Nouvelle confirmation, si elle était nécessaire, que les deux affaires étaient liées. Le signalement de l'assassin, d'autre part, se précisait. En effet, une certaine Elizabeth Long, passant à 5 h 30 devant le 29, Hanbury Street, y avait aperçu le matin du meurtre un homme et une femme. La femme avait été identifiée par sa description : Dark Annie. Quant à l'homme, sans doute l'assassin, il était de taille moyenne, vêtu de noir, et Mrs Long croyait se souvenir qu'il portait une épaisse barbe sombre qui lui dissimulait une partie du visage ; enfin, il avait à la main une sacoche de médecin.

On en était alors arrivé à la partie la plus intéressante de l'audition de la matinée : le meurtrier était manifestement très instruit en matière d'anatomie et de chirurgie. En effet, l'autopsie avait révélé qu'après la mort d'Annie Chapman, l'assassin avait procédé à des ablations d'organes : l'abdomen avait été entièrement ouvert. Les intestins, séparés de leurs ligaments mésentériques, avaient été sortis et posés sur l'épaule du cadavre. L'utérus et ses appendices, ainsi que la région supérieure du vagin et les deux tiers postérieurs de la vessie, avaient été entièrement enlevés. On n'avait pu retrouver aucune trace de ces organes.

Les incisions étaient franches ; elles avaient évité le rectum et la division du vagin avait été effectuée suffisamment bas pour ne pas endommager le col de l'utérus. Visiblement, le travail de quelqu'un qui possédait une expérience de l'examen anatomique ou pathologique suffisante pour lui avoir permis de sectionner les organes pelviens d'un seul coup de couteau.

Outre qu'elle montrait clairement l'inexplicable et méthodique sadisme du meurtre, cette déclaration du

médecin légiste mettait en évidence une particularité importante du coupable : ses connaissances précises en anatomie. Connaissances non seulement techniques mais également pratiques ; l'hypothèse selon laquelle le meurtrier était un médecin fut aussitôt sur toutes les bouches. Innocentant définitivement John Pizer, le témoignage du légiste mettait sur la sellette une nouvelle catégorie professionnelle.

En dépit de l'intérêt de cette découverte, Baxter avait regretté qu'elle fût intervenue en plein milieu de l'audition des témoins. En effet, tandis que quelques personnes s'évanouissaient dans la salle, des journalistes se précipitaient déjà pour avertir leur rédaction : l'assassin de Whitechapel était un médecin. Ce renseignement, divulgué, perdait la moitié de sa valeur. Néanmoins, pour la première fois, dans le cadre de l'enquête, Baxter avait le sentiment d'avoir notablement progressé.

Un autre détail, d'importance également, était ressorti de l'audition des témoins : un certain John Richardson, ne résidant pas à Hanbury Street, mais non loin de là, était passé dans la cour du 29 à 4 h 45. Alors, le cadavre d'Annie Chapman ne s'y trouvait pas encore. De plus, la prostituée avait été vue, vivante, par Elizabeth Long à 5 h 30. Vingt-cinq minutes plus tard, à 5 h 55, John Davies découvrait le corps. L'assassinat avait donc eu lieu dans l'intervalle, en moins d'une demi-heure. Or, de l'avis du Dr Philips, l'ablation des organes pratiquée sur le cadavre lui eût pris, à lui, une bonne heure, surtout pour être aussi soigneusement exécutée. Dès lors, une idée avait germé dans l'esprit de Baxter. Une idée qu'il n'avait confiée à personne mais qu'il gardait par-devers lui : et si l'assassin de Whitechapel n'était pas un seul homme ? Mais plusieurs ?...

\*

La *Central News Agency*, située à Fleet Street, reçut ce mercredi 12 septembre une lettre qui devait rester dans ses annales. Écrite à l'encre rouge, truffée de fautes

d'orthographe, elle avait été déposée dans la journée, et dut attendre plusieurs heures avant d'être découverte.

*Cher boss,*

*Je n'arrête pas d'entendre dire que la police m'a attrapé mais elle ne m'arrêtera pas de sitôt. Ça me fait bien rire qu'ils aient l'air si malins, et qu'ils disent être sur la bonne piste. La plaisanterie sur Tablier-de-Cuir m'a bien fait rire.*

*Je suis contre les putains, et je n'arrêterai de les découdre que quand je serai bouclé. Superbe, mon dernier boulot ! Je n'ai pas laissé à la dame le temps de piailler. Comment peuvent-ils m'attraper, maintenant ? J'aime mon travail et je veux recommencer. Vous entendrez bientôt encore parler de moi et de mes petits jeux. Après mon dernier boulot, j'avais mis de côté dans une bouteille de Ginger Beer le vrai liquide rouge pour écrire avec mais il est devenu épais comme de la colle et je ne peux pas m'en servir. Le prochain boulot que je ferai, je couperai les oreilles de la dame et je les enverrai à la police, rien que pour rigoler, qu'en dites-vous ? Conservez cette lettre jusqu'à ce que j'aie fait encore un peu de boulot et puis rendez-la publique aussitôt. Mon couteau est si joli et si tranchant que je veux me remettre au travail tout de suite si j'en trouve l'occasion. Bonne chance.*

*Sincèrement vôtre.*

*Jack l'Éventreur*

*Pas d'inconvénient à donner ma marque de fabrique. Il faut que j'enlève toute cette encre rouge de mes mains avant de mettre cette lettre à la poste ; malédiction ! Pas eu de chance encore. Maintenant ils disent que je suis un docteur. Ah ah !*

Avec cette lettre, l'assassin de Whitechapel s'offrait le plaisir d'un pied de nez à la police ; d'autre part, il ridiculisait la dernière thèse en vogue selon laquelle il était un médecin ; enfin, il se baptisait lui-même d'un surnom destiné à faire recette pendant plusieurs décennies.

## 9.

*Jeudi 13 septembre 1888*

Dans les couloirs de la Chambre des lords, comme ailleurs, on parlait beaucoup des crimes de Whitechapel. Sensibilisés par cette affaire à la misère de l'East End, plusieurs députés avaient émis des propositions de textes de loi visant à améliorer les conditions de vie des bas quartiers.

Les conversations roulaient également sur la lettre reçue la veille par la *Central News Agency*. Pour certains, cette lettre n'était qu'une mystification, ou la manifestation d'un esprit malade voulant dans son délire s'attribuer les crimes qui défrayaient la chronique ; selon d'autres, la lettre était authentique et révélatrice : l'assassin était forcément américain comme le montraient certaines expressions typiquement d'Outre-Atlantique ; une conclusion qui avait rassuré les nombreux Londoniens qui se refusaient à admettre qu'un Britannique pût être l'auteur de meurtres aussi odieux.

Le seul point sur lequel tous s'entendaient était qu'on ne parlait plus de l'assassin de Whitechapel ou du tueur de l'East End. Ce fantôme avait pris corps, et il s'appelait Jack l'Éventreur.

Lord Ashley porta un cigare à ses lèvres et fit quelques pas dans le couloir. La séance de délibération ne reprendrait pas avant dix bonnes minutes. Pour sa part, Ashley

ne croyait qu'à moitié à la lettre de Jack l'Éventreur. Il jugeait qu'effectivement, l'assassin en était bien l'auteur ; mais d'autre part, pour lui, le but premier de la lettre avait été d'égarer les soupçons de la police. Les américanimes, par exemple, étaient tellement flagrants, tellement remarquables, qu'ils sonnaient faux. Il en était de même pour les diverses fautes d'orthographe ou de syntaxe qui émaillaient la lettre. Pour Ashley, ce n'était pas le fait d'un illettré mais celui d'une personne cultivée cherchant à brouiller les pistes. Enfin, le caractère sadique de la lettre lui semblait également forcé. Même si la sauvagerie du meurtre d'Annie Chapman n'était pas à contester, la cruauté de la lettre, elle, semblait affectée : l'auteur s'était ingénié à paraître monstrueux. Par le biais de sa lettre, l'Éventreur avait joué la comédie aussi talentueusement qu'un Richard Mansfield sur la scène du *Lyceum*.

Comme Ashley aspirait la première bouffée de fumée de son cigare, il aperçut Lawrence Powell, appuyé sur sa célèbre canne, l'air préoccupé. Justement, ils avaient à parler. Lord Ashley se dirigea vers lui et s'apprêtait à l'appeler quand il s'interrompit. Powell parlait avec une femme, qu'un pilier avait tout d'abord dissimulée à Ashley. Celui-ci s'avisa seulement alors que ce qu'il avait d'abord pris pour de la concentration était de la colère.

Au bout de quelques instants, Powell se rendit compte que là où ils étaient, n'importe qui pouvait les voir. Il entraîna la femme à grands pas jusqu'à un bureau de travail, et s'y enferma avec elle. Auparavant, il regarda autour de lui, vérifiant que personne ne l'avait vu. Lord Ashley, ayant anticipé cette réaction, s'était à son tour caché derrière un pilier. Quand Powell et la femme eurent disparu dans le bureau, Ashley s'approcha et, tirant le *Times* de sa poche, il fit mine de le lire, l'oreille plaquée contre le bois de la porte. Celle-ci était suffisamment peu épaisse pour qu'on entendît avec un minimum d'attention tout ce qui se disait derrière. Ashley entendit d'abord la voix de Powell.

— Leigh, inutile d'insister. Et d'ailleurs, je t'avais interdit de venir ici ! Si on nous voyait ensemble...

Rapidement, la conversation prit un tour plus vif. Ashley en déduisit assez aisément que la jeune femme, avec qui Powell entretenait visiblement des relations au-delà de la simple cordialité, traînait derrière elle un passé fort peu moral ; pour cette raison, le député refusait d'afficher leur liaison, mais sa maîtresse, prise d'un besoin de respectabilité fréquent chez les femmes approchant de l'âge mûr, ne se satisfaisait plus de leurs rencontres clandestines. Il était évident que cette conversation n'était que la dernière d'une longue série.

Finalement, Powell fit œuvre de diplomatie, il se calma et parvint à discipliner la dénommée Leigh. Il y eut un bruit de baiser, puis de nouveau la voix de Powell :

— Je m'en vais. Attends deux minutes avant de sortir.  
À ce soir.

— À ce soir, mon amour.

Prudemment, Ashley s'écarta de la porte et rangea le *Times*. Quand Lawrence Powell sortit du bureau, il eut un curieux regard pour son collègue ; Ashley eut un large sourire et s'éloigna d'un pas léger : ainsi donc, l'irréprochable Lord Powell ne l'était pas tant que ça...

En émergeant de la séance, Ashley regarda sa montre : plus de 17 heures ! Il devait dîner avec Virginia et Elizabeth dans moins de deux heures. Il résolut donc de se pencher ultérieurement sur les cachotteries de Powell ; pour le moment, il y avait plus urgent. Faisant signe à une voiture, Ashley alluma un nouveau cigare, et en s'installant, il donna l'adresse de Laura Brales.

Miss Brales habitait un immeuble en piteux état, dans le sud-est de Londres. Lord Ashley y parvint à plus de six heures moins le quart, par la faute d'encombremments autour de Hyde Park. Demandant au cocher de l'attendre, il examina les boîtes à lettres, puis grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier jusqu'au troisième étage. Là, il repéra une porte, et y frappa.

— Entrez, c'est ouvert, répondit la voix de la jeune femme.

Ashley s'exécuta. Contrairement à ce qu'il avait imaginé, sans raison précise d'ailleurs, l'atelier de Laura était parfaitement en ordre. Quelques piles de tableaux au fond de la pièce, un chevalet au milieu de celle-ci, et, répartis çà et là, divers accessoires de peintre.

Assise sur un haut tabouret, tenant une cigarette à la main droite, Laura peignait, vêtue d'une blouse mouchetée de différentes couleurs. En reconnaissant son visiteur, elle sourit.

— Lord Ashley, comment allez-vous ? Quelle bonne idée de me rendre visite. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je passais dans le quartier, et je me suis rappelé que vous habitiez ici. Alors je suis monté vous voir.

— Excellente idée.

Laura posa son pinceau, glissa du tabouret.

— Mais continuez, Laura. Je ne fais que passer.

— J'avais fini pour aujourd'hui. On se fatigue vite, dans cette position.

Elle se débarrassa de sa blouse et apparut, beaucoup plus séduisante dans sa modeste robe d'intérieur que dans celle, plus élégante, que lui avait prêtée Elizabeth pour se rendre au *Lyceum*, le mardi précédent.

— J'ignorais que vous fumiez, dit le lord en examinant la toile à laquelle travaillait Laura.

— J'essaie de ne fumer que dans mon atelier. Je crois que ce n'est guère apprécié.

— Qu'est-ce qui n'est guère apprécié ?

— Qu'une femme fume.

— Qu'est-ce que cela représente ? demanda Ashley en désignant la toile.

— Pour le moment, rien. Mais quand ce sera terminé, cela représentera un paysage côtier.

— Vous peignez de mémoire ?

— Parfois. Pour celui-ci, oui, ce sera de mémoire. Vous buvez quelque chose ?

Ashley lorgna sa montre et répondit :

— Non merci. Je ne peux pas rester très longtemps.

Il fit quelques pas, regardant distraitement les tableaux.

— Au fait, reprit-il, puisque je suis là, autant n'être pas venu pour rien : que diriez-vous de venir faire un bridge chez moi, ce soir ? J'inviterai Douglas et Elizabeth.

— Avec plaisir. À quelle heure ?

Légèrement décontenancé que Laura eût accepté si vite, Ashley montra une hésitation que la jeune femme ne laissa pas passer.

— Vous vous attendiez à ce que je refuse ?

— Eh bien...

— Ou au moins, à ce que je n'accepte pas tout de suite.

— Pour vous parler franchement, oui. Les femmes, ordinairement, font plus de manières.

— Oh, Lord Ashley. Serais-je donc une femme ordinaire ?

— Plus je vous connais, plus j'en doute.

— Merci. Venant de vous, croyez que j'apprécie un tel compliment. Et au fait, Lord Ashley, puisque vous proposez de parler franchement, faites-le donc : vous passiez vraiment par hasard quand vous avez décidé de venir me voir ?

— En douteriez-vous ?

Laura se contenta de sourire.

— Eh bien soit. Disons que je ne passais pas tout à fait par hasard.

— Et ce bridge, que cache-t-il ?

— ...

— Ne répondez pas, Lord Ashley ; nous nous sommes compris. Le docteur Hallward est-il au courant ?

— Pas encore. Je vais passer chez lui après vous avoir quittée. Et j'espère qu'il sera moins perspicace que vous.

— J'en suis sûre. À ce soir.

— 21 h 30, chez moi.

— Entendu.

Ashley s'inclina pour baiser la main de Laura et sortit. Bien qu'un peu vexé d'avoir été percé à jour, il ne pouvait se défendre d'une certaine admiration pour la jeune femme. Quel dommage que Douglas fût déjà amoureux d'elle et que Lord Ashley eût, concernant l'amitié, quelques vestiges de principes.



Comme l'avait prévu Laura, Douglas s'était montré moins clairvoyant qu'elle. Il avait sans méfiance aucune accepté l'invitation de son ami, et avait à peine hésité quand il avait appris que Laura serait là. Il avait même pris un air détaché quand Ashley avait parlé d'elle. Après le départ de son ami, Douglas soupira et se félicita d'avoir si habilement dissimulé ses sentiments, tandis qu'Edward songeait, une fois de plus, que le médecin eût fait un piètre comédien.

À 21 h 20, Douglas arriva chez Lord Ashley. Il fut accueilli par James de son « Bonsoir, Docteur » coutumier.

— Monsieur est dans la bibliothèque, poursuit le majordome. Si Monsieur veut bien me suivre.

— Je suis le premier ?

— Non. Madame est arrivée. Mais Madame, elle, n'est pas encore là.

Douglas n'eut pas le loisir de demander des éclaircissements car, déjà, il était arrivé devant la bibliothèque. Avec un mince sourire, James s'effaça et disparut.

Douglas frappa et entra. Ashley et Laura, devant la cheminée, devisaient en sirotant le sherry du lord.

— Ah, Douglas, vous voilà. Asseyez-vous. Un verre de sherry ?

— Merci.

Il y eut un silence emprunté ; Ashley estimait en avoir assez fait pour réunir ses deux convives, Douglas se sentait incapable de parler à Laura et incapable de ne pas lui parler, quant à la jeune femme, il ne lui déplaisait pas de jouer le jeu de l'attente face à son soupirant.

— Au fait, j'ai reçu une lettre d'Arthur, finit par lancer Douglas pour dire quelque chose.

— Arthur Doyle ?

— Lui-même. Sir Alec l'a appelé d'urgence et il arrive demain matin.

— Parfait. J'espère qu'il trouvera du temps à nous consacrer. Cet homme me plaît décidément beaucoup. Sir Alec a beau être une canaille finie, prions pour qu'il reste

en vie, avec sa maladie, le plus longtemps possible. À votre santé.

— Surtout à celle de Sir Alec, voulez-vous dire.

Ils burent. Laura jugea qu'il lui fallait entamer les hostilités pour que la soirée ne fût pas aussi stérile que leur escapade au *Lyceum*.

— Savez-vous, dit-elle, que Lord Ashley est moins grossier que vous.

— Que moi ? s'indigna Douglas. Qu'ai-je fait ?

— Que n'avez-vous pas fait, voulez-vous dire. Vous aviez promis de visiter mon atelier et, jusqu'à présent, je ne vous y ai guère vu. Alors que Lord Ashley, lui, m'a fait cet après-midi l'honneur de sa présence.

— En effet, renchérit Edward, vous manquez à tous vos devoirs.

— Eh bien, je... je vous promets de passer bientôt.

— Bientôt ? C'est vague.

Ashley se leva et attisa le feu. À cet instant, on frappa.

— Ah, voilà sans doute Elizabeth, dit le médecin.

Échangeant un regard de connivence avec Laura, Ashley fit entrer. Ce fut James qui apparut.

— sir, puis-je vous parler ?

— Certainement.

Il sortit avec son domestique, pour revenir quelques instants après, le front barré d'une ride soucieuse, et annoncer, la mine contrite :

— Mes amis, je suis navré. Elizabeth ne peut venir, elle ne se sent pas bien. La partie de bridge est donc annulée. En outre, je vais me conduire en hôte fort peu civil : Elizabeth m'appelle à son chevet. Je vais donc vous quitter. Je vous promets d'être de retour aussi tôt que possible. En m'attendant, faites comme chez vous.

Sentant le piège se refermer sur lui, Douglas glapit :

— Attendez, Edward. Si Elizabeth est malade, je vais vous accompagner.

— Hors de question, mon ami. Vous savez que ma femme a toujours refusé d'être soignée par vous. En outre, je ne voudrais pas vous causer le moindre dérangement. À plus tard.

Et sans laisser à son interlocuteur le temps de répliquer, Ashley disparut et ferma la porte derrière lui. Le silence tomba sur la bibliothèque. Laura but une goutte de sherry et vint s'asseoir près de Douglas.

— Quel fâcheux contretemps, dit-elle.

— Euh... certes...

— Tant pis, profitons-en pour causer tranquillement. Je veux dire, plus tranquillement qu'au théâtre.

Douglas se racla la gorge avec gêne.

— Pour dire vrai, Docteur, je suis même assez contente de me trouver seule avec vous. Sans personne pour vous protéger...

— Me protéger ? Mais... de quoi, grands dieux ?...

Pour toute réponse, Laura posa sa main sur le genou de Douglas qui faillit en renverser son verre.

— À ce stade de la conversation, je crois, Douglas, que votre devoir de gentleman vous commande de m'embrasser.

— De... vous embrasser ?

— Mais oui. Un gentleman ne doit-il pas tout faire pour satisfaire les désirs d'une dame ?

— Si, mais... Oh, Dieu, mon Dieu...

Le médecin échappa à l'étreinte de Laura. Il se leva, rouge de confusion.

— Écoutez, Miss Brales, je... Pardonnez-moi, mais... Miss Brales, je suis marié. J'ai une femme...

Il regarda Laura.

— Miss Brales, je vous trouve très attirante... mais... je n'ai pas le droit... Je suis marié, comprenez-vous...

— Douglas...

— Non, ne dites rien... Comprenez-moi, je vous en prie !

Laura se leva et s'approcha de lui. Il recula, comme devant le Diable. La jeune femme posa ses mains sur ses épaules et l'attira à lui. Un instant, Douglas se laissa aller, il accepta la bouche offerte et embrassa Laura. Mais, presque aussitôt, il eut un sursaut et s'écarta de la jeune femme.

— Je... je n'ai pas le droit, dit-il de nouveau.

Empoignant son manteau, il se rua vers la porte et répéta :

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas le droit.

Et il sortit et se mit à courir dans la rue pour attraper une voiture.

Assis sur un banc public, en face de chez lui, Ashley vit son ami sortir en courant et s'enfuir. Il jeta son cigare sur le sol, remonta son col, secoua la tête d'un air navré, et rentra chez lui. Tendait son manteau à James, il gagna la bibliothèque. Laura, assise sur le divan, contemplait le feu qui crépitait dans la cheminée.

— Ne me dites rien, fit-il. Il vous a expliqué qu'il est un homme marié, qu'il a juré fidélité à sa femme. C'est ça ?

Elle hocha la tête.

— Ne le prenez pas mal, murmura Ashley. Même lui n'y peut rien. Tant que cette damnée Shelley sera à Londres, vous n'arriverez à rien.

Laura se retourna vers Ashley ; ses yeux brillaient.

— Mais je l'aime... je crois...

— Il vous aime aussi, j'en suis certain. Et croyez-moi, je le connais comme si je l'avais fait. Mais la partie n'est pas encore gagnée pour autant.

Ashley s'installa près de Laura et prit ses mains dans les siennes.

— Faites-moi confiance, mon enfant. Je vous promets qu'avant longtemps, il sera à vous. Laissez-moi faire, et vous verrez.

— Mais... quand ?...

— Je l'ignore. Bientôt. Bientôt, Laura. Patientez, vous avez ma parole.

10.

*Vendredi 14 septembre 1888*

Mr Doyle arriva à Londres aux premières lueurs du jour. Il fut accueilli par un Douglas mal remis d'une nuit presque blanche, qu'il avait pour une large part passée à penser à Laura. Les deux amis s'étreignirent sur le quai, puis, comme un vent froid se mettait à souffler, ils se hâtèrent de monter en voiture. Pendant le trajet, Douglas s'étonna de ce que son collègue fut venu sans sa femme.

— Louise n'aime guère Londres, expliqua le docteur Doyle. C'est une trop grande ville à son goût. Et comme de plus, elle attend un enfant, elle préfère éviter de voyager.

— Louise est enceinte ? Je l'ignorais.

— J'ai hésité à vous l'écrire, et puis j'ai préféré vous l'annoncer de vive voix.

— C'est merveilleux. Toutes mes félicitations, Arthur. Et que souhaitez-vous ? Une fille ou un garçon ?

— Louise préférerait une fille. Pour ma part, je me méfie des espoirs. Une chance sur deux d'être déçu, c'est encore trop pour moi.

— Eh bien, mon cher Arthur, voilà une journée qui commence sous les meilleurs auspices. Au fait, avez-vous faim ? J'ai demandé à Susan de nous préparer un plantureux breakfast.

— Très bonne idée. J'ai déjeuné dans le train, mais ça n'avait rien d'un festin de roi.

— Eh bien nous allons arranger cela. Dites-moi, Arthur, serez-vous libre ce soir ?

— Sans doute. À moins que l'état de Sir Alec ne s'avère particulièrement grave. Pourquoi ?

— Pour passer au *Brewster Club*.

— Votre ami Ashley y sera-t-il ?

— Naturellement.

— Alors comptez sur moi pour être libre.

\*

— Sir ?

Lord Ashley leva les yeux de ses papiers et croisa ceux, professionnellement inexpressifs, de James.

— Oui ?

— Monsieur York est arrivé.

— Parfait. Faites-le entrer.

Le majordome s'exécuta. Un homme d'une quarantaine d'années, petit et râblé, portant une veste de tweed usée aux coudes, entra.

— Bonjour, Clive. Asseyez-vous donc. Vous pouvez nous laisser, James.

Le domestique se retira en silence.

— Bonjour, Lord Ashley. Que puis-je faire pour vous ?

— Un petit travail très simple. Pour vous, l'enfance de l'art. Vous voulez boire quelque chose ? Ah non, c'est vrai. Je me demande comment vous faites pour ne jamais boire d'alcool.

— C'est très facile ; un tour dans l'East End, le temps d'y voir un ivrogne ou deux, et me voilà débarrassé de toute tentation de boire pour une semaine.

— Vous accepterez au moins un cigare ?

— Pour ne pas vous froisser, Lord Ashley.

Ashley tendit un coffret de tek à son visiteur et déclara :

— Clive, il s'agit de vous renseigner sur quelqu'un.

— Qui ? demanda York en allumant son cigare.

— Lord Lawrence Powell. Vous connaissez ?

- Pas encore. Que voulez-vous savoir, exactement ?
- Il a une liaison avec une femme dont le passé ne paraît pas sans taches ; et je voudrais en savoir davantage.
- Vous connaissez son nom ?
- Seulement son prénom : Leigh. Elle est grande, les cheveux châtain foncé.
- Son âge ?
- Je suis trop gentleman pour le savoir exactement. Mais je dirais une quarantaine d'années, et beaucoup d'efforts pour en dissimuler la moitié.
- York sourit machinalement et demanda :
- Alors vous voulez savoir qui est exactement cette femme, et en quoi consiste ce passé qui « ne paraît pas sans taches » ?
- Une mission de routine, pour vous...
- On frappa et James réapparut.
- Miss Brales est ici, sir. Elle demande à vous parler.
- Miss Brales ? Curieux. Ne m'en veuillez pas, Clive : pourrais-je vous demander de partir par la porte de service ?
- Comme d'habitude. Ne vous excusez pas, Lord Ashley.
- York se leva. Ashley lui tendit un papier.
- Voilà l'adresse de Powell. Pour ce qui est de vos frais...
- Comme d'habitude. Nous verrons cela quand j'aurai eu vos renseignements.
- » pparut, resplendissante, ses joues rosies par le froid contrastant agréablement avec ses cheveux noirs.
- Ma chère, quelle bonne surprise. Entrez donc. Que me vaut le plaisir de cette visite ?
- Une grande nouvelle. J'avais confié plusieurs tableaux à une galerie de peinture, et deux d'entre eux ont été achetés.
- Magnifique, Laura. Acceptez toutes mes félicitations.
- Je les accepte avec plaisir, Edward. Pour fêter l'événement, j'avais songé à vous inviter lundi soir, Elizabeth, Douglas et vous.

- Lundi soir. J'en serais ravi.
- Je préférerais simplement que...
- Que j'en parle moi-même à Douglas ?
- Oui. Après ce qui s'est passé chez vous, j'aurais peur qu'il refuse.
- C'est entendu, je transmettrai.
- Merci, Edward.

Laura se jeta au cou du lord, qui faillit tomber à la renverse.

\*

Le coroner Wynne Baxter avait conclu l'enquête sur la mort d'Annie Chapman à la façon d'un drame victorien. D'abord, il avait arraché des larmes à l'assemblée par l'évocation de la misère et des conditions de vie sordides de l'East End ; puis, d'un ton ténébreux, il avait évoqué de manière plus précise le meurtre d'Annie Chapman, décrivant non sans une certaine complaisance les diverses mutilations subies par la victime.

Mais ce que toute la presse retint de l'exposé de Baxter en fut la conclusion. Conclusion il est vrai à la fois inquiétante et étonnante : Jack l'Éventreur n'était peut-être pas le fou sanguinaire qu'on avait imaginé. Le coroner avait avancé une autre possibilité, qui lui était venue à l'esprit en songeant, la nuit passée, à la surprenante rapidité dont avait fait preuve l'assassin lors de l'ablation des organes de Dark Annie. Comme pour appuyer l'hypothèse du coroner, le hasard avait voulu que le Dr Philips annonçât à Baxter qu'une école de médecine avait à lui révéler des choses qui pourraient être liées à l'affaire Jack l'Éventreur. Quand Baxter s'était rendu à cette école, le sous-directeur l'avait reçu et lui avait raconté la visite, plusieurs mois auparavant, d'un américain qui, se disant chercheur en médecine, avait offert de racheter des organes humains à bas prix pour ses recherches. Et le plus troublant était que l'Américain avait demandé notamment des organes pelviens ; ceux-là même qui avaient été prélevés sur le corps de Dark Annie.



Ces révélations, lors de la clôture de l'enquête Chapman, firent l'effet d'une bombe. L'imagerie populaire s'empara aussitôt du médecin fou, au faciès inévitablement sémitique ou asiatique, assassinant dans d'abominables conditions d'innocentes victimes pour leur arracher différents organes, dans le but d'innommables expériences, à la limite du démoniaque. Un roman écrit en 1818 par une certaine Mary Shelley connut alors un regain de popularité. Tout s'expliquait soudain : Jack l'Éventreur était un savant dément qui, à l'instar du héros de ce livre, avait décidé de bâtir une créature vivante à partir d'organes volés.

Il ne restait plus qu'à démasquer et arrêter ce monstre...

\*

— Quoi ? Dans dix jours ?

Shelley n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, confirma Horatio Bradley d'une voix détachée. Je quitte Londres le 24. Pour l'Irlande. Avec ces Irlandais qui réclament leur indépendance, plusieurs régiments y sont appelés.

— Mon Dieu ! Et toi aussi, ils t'ont appelé ?

— Non. Moi, j'y vais de mon plein gré. Pour partir d'ici.

Il contempla avec un sourire la stupeur incrédule qui s'épanouit sur les traits de Shelley.

— Mais... pourquoi ?...

— Rien ne me retient à Londres. Alors autant partir.

— Rien ? Mais... et moi ? Ne suis-je donc rien à tes yeux ?

— Toi ? Qu'entends-tu par là ? Veux-tu parler de cette femme qui ne vient ici que lorsque son ventre la démange, et qui me préfère son mari le reste du temps ? Veux-tu parler de cette femme qui prétend qu'elle m'aime et refuse obstinément de me le prouver ?

— Ne sois pas si cruel, Horatio. Nous avons déjà parlé de...

— En effet, nous en avons déjà parlé. Et tout a été dit. Mais je ne t'en veux pas, rassure-toi. Tu aimes ton mari, je le comprends très bien. N'en parlons plus. Et je te promets que si, dans dix ou quinze ans, je repasse par Londres, je viendrais vous saluer tous les deux.

— Mon chéri, murmura Shelley en s'approchant de lui. J'étais venue te voir, mais...

Il la repoussa rudement.

— Mais quoi ? Si tu viens me dire que tu pars avec moi, tu es la bienvenue. Sinon, inutile de revenir. En tout cas, pas avant le 24. Après, je ne sais pas. Peut-être le locataire suivant acceptera-t-il mieux que moi que tu te moques de lui.

— Horatio...

— Tu n'as pas compris, Shelley ? Je t'ai dit de sortir.

— Mais...

Perdant patience, Bradley empoigna le bras de Shelley et la jeta hors de la pièce. La porte claqua, et, à travers le bois, la voix du militaire se fit entendre :

— Ne reviens qu'avec ta valise, Shelley. Ou alors ne reviens plus.

La jeune femme s'écroula en larmes sur le palier. Des larmes aussi bruyantes qu'elle le put, mais en vain. La porte ne se rouvrit pas.

\*

À l'exception de Lord Ashley, retenu par des affaires aussi pressantes qu'indéfinies, tous les habitués du *Brewster Club* étaient réunis dans la grande salle. Douglas et le docteur Doyle étaient assis à la table de Lord Powell, où celui-ci discutait sans conviction avec le général Warren quand Doyle désigna la canne du lord.

— C'est une pièce superbe, dit le médecin.

— En effet. J'en suis très fier ; elle est dans notre famille depuis plusieurs siècles.

Le Dr Doyle examina le pommeau de la canne, qui représentait une tête de molosse, les babines retroussées.

— Animal peu engageant, observa-t-il.

— Le Chien des Powell.

— Je vous demande pardon ?

— Ce chien, c'est le Chien des Powell. Il s'agit d'une légende comme toutes les bonnes familles britanniques aiment à en parsemer leur passé. Dans ce cas pourtant, c'est une légende bien sinistre et qui n'est guère à l'honneur des Powell.

— Mylord, vous piquez ma curiosité.

— Il y a plusieurs siècles – je ne saurais vous dire l'année avec exactitude – ma famille régnait sur un domaine du Sussex. Une gigantesque lande et des champs à perte de vue. Or mon ancêtre, Angus Powell, n'était pas un homme très recommandable. Il lui arrivait fréquemment d'organiser chez lui des soirées où il invitait des nobles aussi pervertis que lui, et qui dégénéraient en véritables orgies de cruauté. En général, ils avaient dans la journée capturé quelques paysans et durant la soirée, ils s'ingéniaient à trouver le jeu le plus odieux. Il périsait toujours une demi-douzaine de pauvres bougres lors de ces soirées.

— Charmant, apprécia Douglas.

— Un soir, parmi les paysans enlevés par mon ancêtre se trouvait une jeune femme que dans le pays, on disait un peu sorcière. La trouvant trop belle pour être torturée avec les autres, Angus voulut abuser d'elle. Mais elle parvint à s'enfuir. Improvisant aussitôt un nouveau jeu fort amusant, mon ancêtre lança ses invités et ses chiens à la poursuite de la malheureuse.

— Une chasse à courre, conclut Doyle.

— Tout juste. Sauf que la proie était une femme. Naturellement, elle ne put échapper indéfiniment aux chiens d'Angus, et ils la rattrapèrent, au petit matin, au beau milieu de la lande. Et l'y dévorèrent vivante.

Mac Lean s'était approché, et son maigre visage s'éclaira aux derniers mots de Powell.

— Quelle horreur, lâcha Douglas.

Doyle, lui, se contenta d'allumer la pipe qu'il avait bourrée durant le récit.

— L'histoire n'est pas finie, fit le lord. En mourant, la femme qui, je vous le rappelle, était une sorcière, lança sur

Angus et sur sa descendance une terrible malédiction. Il était question d'un chien surgi des Enfers qui la vengerait en assassinant les Powell jusqu'à la treizième génération.

» Or, et c'est bien là le plus curieux, les huit descendants d'Angus périrent sur la lande, dans des conditions parfois étranges. Quatre furent retrouvés morts, le visage déformé par la peur, trois furent attaqués par des animaux, qu'on ne retrouva jamais, et le dernier se noya dans un étang, que pourtant il connaissait très bien.

— Trop bien pour s'y noyer par accident ? suggéra le docteur Doyle.

— Ou alors auquel il n'a plus pensé. Parce qu'il fuyait quelqu'un, ou quelque chose par exemple, sourit finement Powell. Ce fut le petit-fils d'Angus Powell, pour montrer qu'il n'accordait aucune foi à cette légende, qui fit fabriquer cette canne, dont le pommeau représente le chien invoqué par la sorcière. Ce même petit-fils périt d'ailleurs noyé un an plus tard.

— Mais la malédiction, à vous entendre, n'a opéré que pendant huit générations.

— Disons qu'elle a cessé d'agir sur la lande, puisque par la suite, mes ancêtres quittèrent le domaine pour s'installer à Londres. Néanmoins, aucun Powell ne dépassa jamais l'âge de 40 ans, et tous moururent de mort violente.

— Aucun ? Et vous ?

— Moi ? Pour l'instant, j'ai été épargné. Bien que je représente la treizième génération des Powell à partir d'Angus. Peut-être me sera-t-il fatal, à moi aussi...

Il regarda songeusement le pommeau de sa canne. Il y eut un silence et Douglas demanda :

— Et vous n'êtes jamais retourné sur le domaine de vos ancêtres ?

— Jamais. Je n'en ai jamais eu envie. Et pour répondre à la question que monsieur Doyle allait probablement me poser, il y a sans doute une part de peur dans ce manque d'envie.

— En effet, répondit Doyle en tirant sur pipe, j'allais vous poser cette question. Et une autre : cette légende me semble un passionnant point de départ pour un roman. M'autoriseriez-vous à l'utiliser dans un de mes livres ?

— Non seulement je vous y autorise, mais j'en serais très flatté, fit Powell.

— D'autant que, dit la voix de Lord Ashley, ce serait là une énigme passionnante pour Sherlock Holmes.

Tous se retournèrent d'un même geste — sauf le général Warren qui s'était assoupi.

— Edward, vous étiez là depuis longtemps ?

— Depuis que l'ancêtre de Lawrence a voulu abuser de cette sorcière. Votre histoire était si passionnante que je n'aurais voulu à aucun prix l'interrompre. Mais je manque à tous mes devoirs. Arthur, avez-vous fait bon voyage ?

Repérant Warren qui dormait, Ashley s'approcha de lui et frappa violemment l'épaule du chef de la police.

— Eh bien, Sir Charles, comment vont les affaires de Londres ?

Le vieil homme sursauta, regarda autour de lui d'un air égaré.

— Et Jack l'Éventreur est-il sur le point d'être capturé ? poursuivit Ashley. Voilà aussi une affaire digne de Holmes !

— Connaissez-vous la dernière hypothèse de Baxter ? demanda Horton.

Et il énonça la théorie exposée par le coroner lors de la conclusion de l'enquête sur l'affaire Chapman. Douglas fit la grimace.

— Je crois, dit Lord Ashley en s'en apercevant, que notre ami Douglas n'apprécie guère l'hypothèse du médecin fou. Vous sentiriez-vous mis en cause ?

— Nullement. Mais convenez qu'elle n'est pas très plaisante. Je suis sûr qu'Arthur est du même avis, n'est-ce pas ?

— Mon avis, si vous désirez le connaître, répondit l'interpellé, est que la police a peut-être négligé un détail.

— Ah oui ? beugla Warren, indigné.

— Je ne vous attaque aucunement, s'empressa de préciser Doyle. C'est au sujet de l'enquête elle-même qu'à mon sens, il y a eu une petite négligence.

— Parlez, nous sommes sur le grill ! fit Douglas.

— C'est très simple, expliqua le père de Sherlock Holmes. Lors du second meurtre notamment, l'assassin a commis un forfait sanglant. Très sanglant, même. Or dans un meurtre sanglant, il y a avant tout du sang. Et par conséquent, il me semble logique de se demander qui peut se promener dans les rues de l'East End avec des vêtements maculés de sang sans attirer l'attention — surtout quand tout le monde recherche un assassin !

— Le docteur Doyle marque un point, commenta Lord Ashley. C'est vraisemblablement ce qu'a dû faire Jack l'Éventreur. À moins, bien sûr, qu'il n'ait porté un manteau ou un vêtement qu'une fois son crime accompli, il a pu ôter et cacher.

— Ce qui n'est pas à écarter, poursuivit Doyle, compte tenu de la sacoche qu'il portait, à en croire un des témoins de l'affaire Chapman. Je ne me trompe pas, Sir Charles ?

— Euh... Non, non... répondit celui-ci, un peu perdu dans la succession de conjectures.

— Bien. Donc, cette hypothèse est tout à fait plausible, mais elle implique que notre coupable comptait avoir le temps de se débarrasser de son manteau une fois le meurtre commis. Ce qui était probable, mais néanmoins risqué. Donc, n'écartons pas la possibilité selon laquelle l'Éventreur se serait promené dans Whitechapel avec des vêtements souillés de sang. Alors qui peut-il être pour n'avoir pas attiré l'attention ?

Il y eut un silence, troublé seulement par la respiration forte d'un Warren qui s'assoupissait de nouveau, puis Mac Lean proposa :

— Un boucher. Mais oui, c'est ça. Tablier-de-Cuir ! C'était donc la bonne explication !

— Ne vous emballez pas, le calma Doyle. D'abord la solution que nous trouverons ce soir ne sera pas forcément la bonne. Et puis l'hypothèse d'un boucher me semble à écarter. À cause par exemple de cette lettre,

reçue par la *Central News Agency*. Elle témoigne, à mon sens, d'une grande habileté de la part de son auteur pour paraître inculte alors qu'il ne l'est pas. C'est du moins mon opinion. Mais de toute façon...

— Il y a les connaissances chirurgicales, souligna Powell.

— Précisément, Lord Powell. Nous avons affaire à quelqu'un de certainement instruit, ce qui n'est pas, je crois, le cas de la plupart des bouchers de Whitechapel.

— Mais alors à quoi pensiez-vous ?

— Oui, j'admets que je ne vois pas, admit Ashley.

— Alors, si Lord Ashley ne trouve pas, inutile de chercher plus longtemps, conclut Doyle. Je pensais tout simplement à une sage-femme.

Un silence mêlé de commisération consternée fit suite à la déclaration du médecin. Le premier à le rompre fut Horton, d'un rire retentissant qui tira sans ménagement Sir Charles de sa torpeur.

— Une sage-femme, vous plaisantez ?

— Du tout, monsieur Horton. Pourquoi donc ?

— Mais parce que... parce qu'une femme ne peut commettre de pareilles choses. C'est l'œuvre d'un homme, réfléchissez !

— Pourquoi donc ? Une femme peut se montrer aussi astucieuse que notre assassin, et posséder la force nécessaire à ces crimes. En outre, l'enquête n'a pas révélé, je crois, qu'il y ait eu le moindre... hem... rapport intime entre l'Éventreur et ses victimes, qui aurait impliqué que nous ayons affaire à un homme.

— C'est absurde, fit sèchement Mac Lean. Pourquoi une sage-femme ferait-elle des choses pareilles ?

— La même question pourrait se poser à propos de n'importe quel suspect, Amiral. Notamment à propos d'un quelconque Tablier-de-Cuir.

— Pas du tout, tempêta Mac Lean, son maigre corps s'agitant brusquement. Prenez un Indien, ou un Chinois, par exemple. Ces gens n'ont pas besoin de motifs pour tuer. D'ailleurs, comme je le disais l'autre soir, c'est forcément un Asiatique qui a fait tout ça !

— Vraiment ?

— Évidemment, voyons, ou un nègre. Jack l'Éventreur ne peut être un Britannique, c'est certain !

Aussitôt, Horton approuva, suivi de Warren qui, réveillé, voulut se mêler à la conversation.

— Si Sir Charles abonde dans votre sens, Amiral, je ne puis que m'incliner, fit Doyle en masquant sa désapprobation sous un sourire poli.

Il se leva, et, saluant à la cantonade, il déclara :

— Ni les femmes, ni les Britanniques. Votre cercle de suspects, Messieurs, est trop restreint à mon goût. De plus, j'ai fait un long voyage ce matin. Aussi, permettez-moi de retirer.

Douglas, suivi d'Ashley, se leva et sortit avec Doyle. Dans le hall, en coiffant leur chapeau, ils poursuivirent leur discussion.

— Pardonnez-moi, Douglas, décréta Doyle, mais vos amis m'ont fait ce soir l'effet de sombres imbéciles pleins de préjugés.

Ashley pouffa avec bonne humeur.

— Enfin, Edward, j'en appelle à vous. Ne me dites pas que vous les approuvez, s'emporta Doyle.

— Oh non. Je crois plutôt que vous avez trouvé le mot juste : préjugés.

Les trois hommes sortirent. Dans la rue, le vent les accueillit sans ménagement.

— Entre nous, demanda Ashley, pensez-vous vraiment que Jack l'Éventreur soit une sage-femme ? Convenez que c'est une hypothèse... pour le moins inattendue.

— C'est envisageable, sinon vraisemblable. En fait, mon sentiment exact, Edward, est que pour l'instant, Jack l'Éventreur peut être n'importe qui. Vous, Douglas, ou n'importe qui d'autre. Et me permettrez-vous d'ajouter que si la police de Londres est à l'image de son chef, nous risquons de ne jamais savoir qui est l'Éventreur.

— Non seulement je vous permets de le dire, Arthur, répondit Lord Ashley en repensant à son pari, mais je souscris totalement à cette déclaration.



## 11.

*Lundi 17 septembre 1888*

D'un coup d'œil à sa montre à gousset, Lord Ashley vérifia l'heure : deux heures de l'après-midi. Douglas était sans doute en train de travailler. Il sonna, et au bout de quelques instants, Susan Cassidy ouvrit la porte. Son visage s'éclaira d'un sourire : elle avait toujours eu un faible pour Ashley.

— Bonjour, Lord Ashley. Le docteur est en consultation, mais je vais le prévenir de votre arrivée.

— Non, non, surtout pas. Je ne voudrais pas qu'il apprenne ma visite de cet après-midi. En fait, c'est Mrs Hallward que j'étais venu voir.

— Mrs Hallward ?

— Oui. Je conviens que c'est un peu étonnant. Mais rassurez-vous Susan, c'est pour la bonne cause. Elle est là ?

— Oui. Au premier étage.

— Parfait, merci.

Lord Ashley s'engagea dans l'escalier. Susan l'arrêta :

— Et si le docteur sort de consultation et veut voir sa femme pendant que vous êtes là ?

— Dans ce cas, je vous fais confiance pour l'écarter de Shelley le temps nécessaire.

Lord Ashley parvint à la chambre de Shelley, accompagné de la curieuse sensation que Susan avait

exactement deviné ce qu'il était venu faire. Il frappa brièvement et entra. Shelley était assise devant sa coiffeuse, et elle resta bouche bée quand le lord fit son entrée sans avoir attendu qu'elle l'y invitât.

— Lord Ashley ?...

— Vous avez meilleure mémoire que je ne l'imaginai. Il y a une éternité que nous ne nous sommes vus. La dernière fois, ce devait être par inadvertance, je suppose.

Si Shelley n'avait que mépris pour les amis de Douglas, pour Ashley, en revanche, elle éprouvait plutôt une crainte hargneuse ; plusieurs fois, il avait tenté — en vain — de détourner le médecin de son épouse et elle lui en gardait une rancune tenace.

— Pour un lord de Sa Majesté, vous êtes d'une grossièreté qui force l'admiration, fit sèchement Shelley. Je ne vous avais pas dit d'entrer.

— Et pour une catin, vous êtes bien tatillonne.

— Ashley ! Si vous êtes venu pour m'insulter...

— Je me suis contenté d'être franc, Shelley.

— ... Je... Je vais appeler Douglas !...

Elle se leva, voulut sortir, mais Ashley lui barra le passage.

— Laissez-moi passer !

— Non.

— Vieil escroc...

Shelley toisa son adversaire, puis, comprenant qu'il ne lui livrerait pas le passage, elle retourna s'asseoir.

— Que voulez-vous ? finit-elle par dire.

— Vous parler, chère amie.

— Je n'ai rien à vous dire, vieux...

— Ne dites rien, la flatterie n'a pas prise sur moi. Pour en revenir à ce qui m'amène, il s'agit de Douglas et de vous.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, pour tout vous dire.

» Je ne comprends pas pourquoi, n'aimant plus Douglas, vous continuez à vivre avec lui.

— Ce n'est pas, autant que je sache, votre problème.

— Tout de même. Ne serait-il pas plus commode de recevoir vos amants dans une maison bien à vous ?

— Je ne vous permets pas !

— Je ne vous demande pas votre permission. Quant à Douglas, il serait bien plus heureux sans le fardeau que vous représentez pour lui.

— Je... Je ne désire pas poursuivre cette discussion.

— Votre avis sur ce point, chère amie, n'est pas sollicité.

— Cessez de m'appeler votre chère amie ! s'emporta Shelley. Je ne suis pas votre chère amie, vieux mufle.

— Certes pas. Mais il nous faut bien faire preuve de cette forme d'hypocrisie qu'on nomme politesse. Sans quoi, je vous dirais sincèrement ce que je pense de vous ; et je gage que vous n'apprécieriez pas.

— Mufle ! Vieux mufle !

— Allons, pas de flatterie, vous ai-je dit. Je n'ai pas de temps à gaspiller en ronds de jambe, alors restons-en au sujet qui nous occupe.

» Donc je vous demandais ce qui vous poussait à ne pas quitter Douglas.

— ...

— Nous avons déjà écarté l'amour. Vous le trompez effrontément, et peut-être d'ailleurs vous trompe-t-il aussi...

— Le monstre !

— Plaît-il ?

— Il me trompe ! Il ose ! Avec qui ?

Shelley s'était empourprée, et, toutes griffes dehors pour sa rivale, elle en oubliait d'insulter Ashley.

— Ne trouvez-vous pas, très chère, que pour une collectionneuse d'amants comme vous, cette colère est quelque peu déplacée ?

— Avec qui ? grogna-t-elle de nouveau.

— Peu importe avec qui, Shelley. Je ne suis pas ici pour vous renseigner sur ce point. Donc, je reprends : si vous ne restez pas par amour, c'est peut-être par intérêt.

— Oh... Ce que vous dites est odieux ! s'indigna Shelley, oubliant déjà ses imaginaires déboires conjugaux.

— Mais non, c'est humain, je vous comprends fort bien. Simplement, dans ce cas, je pense préférable que vous trouviez un amant sur le point de quitter Londres, et que vous le suiviez.

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci : si Douglas vous trompe déjà, il ne tardera pas à vous répudier et à se débarrasser de vous.

— Que dites-vous ?

— Il pourra se lasser d'une liaison illégitime et, pour épouser sa belle, exiger votre départ.

— Que dites-vous ? répéta Shelley.

— Seriez-vous sourde, chère amie ? C'est pourtant clair.

— Je refuserai de partir. Je refuserai.

— Aurez-vous le choix ?

— Quoi ?

— Mais oui. Vous êtes d'une naïveté, pauvre Shelley. Il se débarrassera de vous et vous vous retrouverez à la rue, sans le sou.

Shelley se décomposa.

— Rassurez-vous, chère petite, je suis là.

— Vous mentez. C'est ignoble ! Vieux menteur !

— Cessez donc de mettre l'accent sur mon âge à tout propos, c'est désobligeant. Après tout, je viens ici pour vous aider. Le seul moyen de ne pas être évincée par Douglas, c'est de partir la première. Comme je suis bon prince, je vous offre mille livres si vous quittez Londres dans les trois jours.

— Vous... vous plaisantez ?

— Pas du tout. Vous quittez Londres avec ces mille livres ou Douglas vous mettra à la porte sans un shilling.

Shelley réfléchit un instant et releva la tête, les yeux exorbités.

— C'est faux. Tout cela n'est que mensonge. Sortez, je ne vous crois pas. Douglas est amoureux de moi ! Jamais il ne me chassera. Et ni vous ni personne n'y pourra jamais rien.

Ashley tira un cigare de sa poche et s'approcha de Shelley.

— Fort bien. Si vous le prenez ainsi, voyons les choses autrement : laissons Douglas de côté. À présent, c'est à moi que vous avez affaire. Si vous quittez Londres tout de suite, je vous offre 1000 livres. Si vous refusez, vous le faites à vos risques et périls. Les rues de Londres ne sont pas sûres, ces temps-ci. Imaginez que l'Éventreur fasse un crochet par ici avant de se rendre à Whitechapel, la prochaine fois.

— Vous osez... Vous me menacez ?

— Nullement. Je vous prodigue seulement quelques bons conseils, étant plus âgé que vous — vous me l'avez assez fait remarquer.

— Vous êtes odieux. Mais je ne céderai pas. Je raconterai tout à Douglas !

— Bah, il ne vous croirait pas. Et puis je ne vous le conseille pas. Dans votre propre intérêt, vous me suivez ?

— Vieux... vieux macaque !

— Réfléchissez bien, Shelley. Si à la fin de ce mois-ci vous n'avez pas quitté Londres...

— Eh bien ?

— Eh bien je vous l'ai dit, les rues de Londres ne sont plus très sûres. Souvenez-vous : la fin du mois, dernier délai.

Shelley allait parler, mais elle se ravisa. Ashley sortit et sur le pas de la porte, il lança :

— À ne plus vous revoir à Londres, ma chère. Dans *votre* intérêt.

\*

Quand, dans la soirée, Douglas rencontra Ashley et Elizabeth devant chez Laura, il ne fit aucune allusion à la discussion du lord et de Shelley. Sans doute celle-ci avait-elle jugé qu'elle avait autant à perdre qu'Ashley à divulguer leur orageuse entrevue.

Après les salutations d'usage, le trio se rendit au troisième étage. Laura les y accueillit, charmante comme toujours ; elle eut un sourire impudemment appuyé pour Douglas :

— Enfin, vous finissez par venir visiter mon atelier. Vous m'en voyez très flattée.

Le médecin opina, indécis sur l'attitude à adopter. Ashley, lui, glissa à l'oreille de Laura :

— Nos affaires sont en bonne voie, en très bonne voie, même.

Il se contenta, pour répondre au regard interrogateur de la jeune femme, d'un sourire satisfait et ambigu.

Laura invita ses hôtes à s'asseoir, et proposa un apéritif. Puis elle se rendit dans la cuisine pour préparer les boissons ; Ashley, suivi d'Elizabeth, fit le tour de l'atelier, s'attardant sur telle ou telle toile. Quand la jeune artiste reparut, il lança :

— Ce tableau est magnifique, Laura. Où est-ce ?

Elle s'approcha ; le tableau représentait une rue, sous un ciel gris bleu, où des gens semblaient se presser, à l'exception d'une femme aux cheveux noirs, assise sur un banc, qui regardait paisiblement autour d'elle.

— C'est à Southampton, répondit Laura d'une voix mal assurée.

Elle déposa le plateau qu'elle portait et expliqua :

— J'ai peint ce tableau il y a plus de quinze ans. Je n'étais encore qu'une enfant, à l'époque.

— Vous étiez déjà remarquablement douée, nota Elizabeth.

— Cette femme, assise, c'est ma mère, continua Laura. Mon père est mort avant ma naissance, je ne l'ai jamais connu. J'ai toujours vécu avec ma mère, jusqu'à l'âge de 19 ans... quand elle... est morte. Une maladie incurable...

Des larmes brillèrent dans les yeux de Laura ; Douglas ébaucha un mouvement pour se précipiter vers elle, mais il se ravisa et se contenta de prendre un verre sur le plateau pour le lui tendre.

— Je suis désolé, s'excusa Ashley.

— Il n'y a pas de quoi. C'est plus fort que moi, tant d'années après encore. Ce n'est pas votre faute. Je suis même touchée que vous ayez remarqué ce tableau : c'est mon préféré.

Ashley regarda au bas du tableau : en majuscules bleues, filiformes et légèrement inclinées, était inscrit L. BRALES.

— Vous signiez déjà comme aujourd'hui, dit-il avec un sourire.

— Pour rien au monde je n'aurais changé de signature. Pour un artiste, tout revêt une valeur symbolique immense, notamment une signature. Changer de signature, c'est se renier.

— Ah, les artistes ! fit Lord Ashley d'un ton où Elizabeth fut surprise de ne découvrir aucune note de sarcasme.

Puis, prenant à son tour un verre sur le plateau, il le leva :

— Je propose de porter un toast aux artistes, à l'art, et à l'homme de goût qui a eu la bonne idée d'acheter deux tableaux à Laura.

\*

La nuit qui s'était abattue sur Whitechapel était épaisse et d'autant plus lugubre qu'elle était totalement silencieuse, comme si tout le quartier se taisait, retenant son souffle.

Matthew était étudiant, et comme beaucoup d'autres jeunes gens dans cette situation, il travaillait à la construction des bâtiments universitaires de Toynbee Hall. Avec d'autres également, il s'était sans hésitation proposé pour faire partie d'un des nombreux comités de vigilance qui s'étaient créés dans l'East End après la mort d'Annie Chapman.

Officiellement, ces comités étaient nés une semaine plus tôt, le lundi 10. Une assemblée de commerçants de Whitechapel, alarmés de voir leur clientèle diminuer et leurs profits nocturnes réduits de plus de la moitié par la peur que suscitait l'Éventreur, s'était réunie à la Taverne de la Couronne ; là, ils avaient créé le Comité de Vigilance de Whitechapel, qui avait été placé sous l'autorité de George Lusk, un sacristain. Ce premier comité avait été suivi, en une semaine, de divers autres formés à l'initiative

d'étudiants d'Oxford, de syndicalistes, ou encore d'autres commerçants. Tous ces comités, d'abord indépendants les uns des autres, s'étaient regroupés plus ou moins tacitement, et opéraient à présent sous la coordination de George Lusk.

La stratégie dominante des comités était de patrouiller toute la nuit durant, afin de prévenir de nouveaux meurtres et même peut-être d'arrêter Jack l'Éventreur. Ils avaient également tenté de réunir assez d'argent pour offrir une prime en vue de l'arrestation de l'insaisissable assassin ; mais cette somme se réduisait à 200 livres péniblement acquises, que Lusk avait décidé d'utiliser différemment : il avait engagé deux détectives privés et une douzaine de chômeurs pour patrouiller dans Whitechapel dès la tombée de la nuit.

Matthew alluma une cigarette et battit le pavé en soufflant sur ses mains pour les réchauffer. Si le froid s'intensifiait encore, il donnerait sa démission au comité. Ces veilles devenaient un vrai calvaire...

Un bruit fit sursauter l'étudiant. Il éteignit sa cigarette juste allumée contre un mur, et se dissimula dans l'ombre. Une silhouette apparut légèrement voûtée. Se pouvait-il que?... Il aperçut à cet instant la sacoche que portait l'inconnu. Un frisson lui parcourut l'échine. Une sacoche...

La matraque improvisée de Matthew lui parut soudain ridicule. Contre un démon comme le tueur de Whitechapel, que pouvait un simple pied de chaise ? Surmontant sa peur, Matthew attendit que la silhouette passât devant lui et, se jetant sur elle, il la ceintura. Au terme d'une brève lutte, l'étudiant eut le dessus.

La lueur d'un réverbère lui révéla alors le visage de son adversaire. Rougissant, il le libéra aussitôt et se confondit en excuses :

— Monsieur Lusk, je suis navré. Terriblement navré. Si je... Je vous demande pardon. Je vous avais pris pour...

— Ne vous excusez pas, mon jeune ami, fit Lusk dont la moustache se redressa avec bienveillance. Vous avez



raison de vous méfier, il faut être sur nos gardes. Une chance néanmoins que vous ne m'ayez pas assommé !

Toujours rougissant, Matthew approuva d'un hochement de tête.

— Allez, bonsoir, dit Lusk en souriant.

— Bonsoir Monsieur. Et encore pard...

— Non, je vous ai dit de ne pas vous excuser, mon garçon. Quand j'y pense, c'est à moi de m'excuser. Si vous aviez été Jack l'Éventreur, vous auriez pu me tuer sans peine. C'était une grave imprudence de ma part. Acceptez donc mes excuses, mon garçon. Bien le bonsoir.

— Bonsoir, balbutia le jeune homme.

Et il regarda George Lusk s'éloigner d'un pas tranquille, sa sacoche à la main.

\*

— Edward, pouvez-vous venir m'aider ? demanda Laura depuis la cuisine.

— Certainement, s'empessa de répondre Ashley.

— Tournez la salade, s'il vous plaît, dit-elle en repousant du pied la porte de la cuisine.

Puis elle ajouta à mi-voix :

— Que vouliez-vous dire, tout à l'heure ?

— À quel propos ? s'amusa Ashley.

— En arrivant, vous m'avez dit : « Nos affaires sont en très bonne voie. » Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Qu'au plus tard à la fin du mois, Douglas sera libre de toute entrave. C'est-à-dire tout à vous.

— Vous êtes bien sûr de vous...

— En effet, je suis sûr de moi : d'une façon ou d'une autre, Douglas sera à vous dans deux semaines. Prenez patience, bien que, paradoxalement, ce soit souvent la jeunesse qui en fasse le moins preuve.

Et sur ces fortes paroles, Ashley emporta la salade jusqu'à la salle à manger, où Elizabeth faisait de méritoires efforts pour entretenir une conversation moribonde avec un Douglas au regard absent et dont l'air rêveur disait assez à quoi il pensait.

— Ah, Laura ! s'exclama Lady Ashley quand la jeune femme réapparut, une bouteille débouchée à la main. Décidément, bien que je n'entende rien à la peinture, vos toiles me plaisent de plus en plus. Je songe très sérieusement à vous en acheter deux ou trois pour mon salon.

— Excellente idée, Elizabeth. Toutes sont à vendre, sauf la *Rue de Southampton*.

— Permettez-moi, intervint Ashley, de vous les offrir.

— Si cela peut vous faire plaisir, très cher.

Douglas s'autorisa un sourire, accoutumé aux badinages du « couple » Ashley.

— Au fait Laura, vous peignez toujours selon modèle ? reprit Elizabeth.

— Non. Souvent, je peins de mémoire, ou d'imagination. Tenez, ce portrait de Léonard de Vinci, je l'ai peint sans savoir à quoi il pouvait ressembler.

— En dehors de la barbe, sourit Ashley, je dois avouer qu'il n'est guère ressemblant.

— Disons qu'il ressemble au Léonard de Vinci que j'imaginai. En cela, il est plus fidèle que n'importe quelle gravure d'époque.

— Très intéressant, apprécia Lord Ashley. En ce cas, vous devriez peindre un portrait de Jack l'Éventreur.

Laura se raidit et même Elizabeth parut surprise.

— Que dites-vous ?

— Eh bien oui. Lui, personne ne sait à quoi il ressemble. Alors votre portrait, à en croire votre théorie, serait totalement fidèle.

— Eh bien moi, je sais à quoi il ressemble, rétorqua Elizabeth.

— Vraiment ?

— Enfin, je l'imagine sans peine. Un visage bouffi, des yeux exorbités, la barbe drue et noire et des cheveux en désordre.

— Où donc êtes-vous allée chercher cela, très chère ?

— Mais c'est le faciès type d'un fou sadique.

— Je ne suis pas certain d'être d'accord avec vous, répliqua Ashley. Un fou sadique peut être maigre, blond

et parfaitement bien coiffé. Et puis, qui vous dit que Jack l'Éventreur est un fou sadique ?

— Mais, mon chéri, c'est évident. Voyez ce que fait cet homme, enfin. Seul un sadique peut commettre de pareilles atrocités. Et sur d'innocentes victimes !

— Qui vous dit, intervint Laura, qu'elles sont si innocentes ?

— Eh bien... ce sont de pauvres créatures. Pour en être arrivées si bas...

— De grâce, l'interrompit Ashley. Assez de cette écoeurante démagogie à la mode. Durant des années, les prostituées de l'East End ont été des démons, que tout bon citoyen britannique regardait avec dégoût et désapprobation – du moins officiellement. Il est ridicule de tomber aujourd'hui dans l'excès inverse et d'en faire des saintes, victimes d'un destin cruel. Ces putains sont des femmes comme les autres, avec leurs faiblesses, leurs qualités, leurs malheurs, mais aussi leurs défauts. D'ailleurs, je dois dire que beaucoup de femmes qui habitent l'ouest de Londres et les quartiers les plus élégants sont elles aussi des putains. Certaines même sont mariées, ce qui n'empêche rien.

» Ce que Laura voulait dire, si je ne m'abuse, c'est que les victimes de l'Éventreur ne sont pas nécessairement d'« innocentes victimes », selon l'expression consacrée.

— En tout cas, répondit Elizabeth avec opiniâtreté, je persiste à dire que cet homme ne peut être qu'un fou, doublé d'un sadique.

Laura se leva pour aller chercher le fromage, et Ashley précisa :

— Quelqu'un d'autre semble du même avis que vous, Elizabeth. J'ai entendu parler d'un certain Winslow, qui soutenait contre vents et marées que Jack l'Éventreur était un fanatique religieux, décidé à tuer toutes les prostituées de Whitechapel, en qui il voyait des suppôts du démon et du vice. Hypothèse d'ailleurs tout à fait recevable. Il a proposé à la police de faire passer dans les différents quotidiens de Londres une annonce du type : « Monsieur vivement hostile à la présence des femmes

déchues dans les rues de Londres souhaiterait coopérer avec quelqu'un en vue de leur suppression. » Pour peu que Winslow ait raison et que notre homme soit bel et bien un fou fanatique, un piège aussi grossier aurait bien pu fonctionner.

— Et alors ? demanda Laura qui revenait avec le fromage.

— Alors rien. Warren a jugé l'idée idiote et l'a formellement repoussée. Pourtant, une telle tentative n'aurait rien coûté, et peut-être y aurait-il eu des résultats. Sinon Jack l'Éventreur, on aurait du moins arrêté quelques-uns des déments qui sévissent dans Londres.

— Ce général Warren, fit Elizabeth, tout gentleman qu'il est, me paraît fort incompetent.

— Je ne suis pas d'accord, s'écria Douglas émergeant de son mutisme. Warren n'a rien d'un gentleman !

Les trois autres éclatèrent de rire, et l'air farouche du jeune médecin — l'air qu'il avait chaque fois qu'il était question de Sir Charles — céda la place à un sourire ravi.

— Non, soyons sérieux, reprit Ashley. À propos de l'Éventreur, j'ai appris une théorie très intéressante. L'auteur en est mon ami, cet auteur dont je vous ai parlé l'autre soir : George Bernard Shaw.

» Depuis la mort de Mary Nichols, tout le monde, et notamment les gens aisés de Londres, s'aperçoit que durant des années, ils ont côtoyé avec un mépris souverain une misère noire qui les dérangeait parce qu'elle était devant leur porte. Et pour rattraper ces décennies d'hypocrisie, tout le monde s'émeut brusquement, clame la misère de l'East End, et veut apporter son écot pour améliorer la situation du Whitechapel. Ceux-là mêmes qui applaudissaient Warren quand il fustigeait « la racaille » sont les premiers à vouloir jouer les bons samaritains.

» Quel qu'ait été l'objectif de Jack l'Éventreur, il aura au moins atteint celui de provoquer une massive prise de conscience parmi nous ! D'après mon ami, tel a peut-être toujours été le mobile de l'assassin.

— Très intéressant, dit Laura. Mais pour ma part, j'en reviens tout de même à l'avis d'Elizabeth : ce Jack l'Éventreur est un fou, et je ne comprends pas pourquoi on s'ingénie à lui chercher des motifs rationnels. Et la meilleure preuve en est sa lettre. Celle qu'a reçue la *Central News Agency* mercredi dernier.

— Ne négligez pas une chose, Laura. D'abord, cette lettre peut être un piège. C'est d'ailleurs à mon sens le cas : Jack l'Éventreur cherche à se faire passer pour fou et ce vraisemblablement dans le but de dissimuler ses véritables motivations. Et puis, bien que la plupart des gens semblent ne pas l'envisager, cette lettre n'est pas forcément de Jack l'Éventreur.

— Je ne comprends pas. Si elle n'est pas l'œuvre de Jack l'Éventreur, qui peut l'avoir écrite ? Et surtout, pourquoi ?

— Mais un fou, précisément. La lettre arrivée mercredi dernier à la *Central News Agency* est peut-être bien l'œuvre d'un fou. Mais pas celle de l'Éventreur. Imaginez en effet un dément qui rêve depuis des années de commettre des crimes, de voir son nom s'étaler dans tous les journaux. Il apprend un jour que quelqu'un, contrairement à lui, est passé à l'acte et a tué deux prostituées. Immédiatement, il va s'identifier au meurtrier, à cet homme qui, lui, a eu le courage de concrétiser ses rêves de violence. Et pour parachever cette identification, il écrira à la police en se faisant passer pour l'Éventreur. De cette façon, il lui semblera que publiquement, *officiellement*, il est reconnu comme l'assassin.

— C'est bien joli, tout ça, Edward. Mais ce ne sont que des jeux de l'esprit. Vous n'avez aucune preuve pour étayer vos suppositions.

— Un point pour vous, Laura.

— Quoi qu'il en soit, intervint Douglas, lassé de la discussion qui prenait un tour trop sérieux à son goût, personne ici ne sait rien sur Jack l'Éventreur. Nous ne pouvons tous que supposer, et je trouve que nous l'avons bien assez fait pour ce soir. Si nous parlions d'autre chose ?

— Bonne idée, approuva Laura. D'ailleurs, nous allons passer au dessert et une telle discussion n'y est guère appropriée.

Et, gracieusement, elle se leva et disparut dans la cuisine sous le regard d'un Douglas Hallward décidément conquis.

## 12.

*Mardi 18 septembre 1888*

Refusant d'un geste le cigare offert par Lord Ashley, Clive York s'assit et fourra sa casquette dans sa poche.

— J'ai ce que vous vouliez, déclara-t-il.

— Parfait. Je vous écoute.

— Leigh Ullmann est née en 1847. Elle est la fille du directeur d'une usine de textile de Liverpool ; une usine qui prospère parfaitement jusqu'en 1864, quand on découvre des fraudes et d'importantes dissimulations dans la gestion de l'entreprise. Un scandale éclate alors, Ullmann est ruiné et il se suicide peu de temps après. Sa fille aînée, Leigh, a à cette époque 17 ans et demi. Elle doit assurer la survie de ses trois sœurs – 3, 7 et 14 ans – et de sa mère, en dépit de la mauvaise réputation qu'a désormais le nom des Ullmann dans la région.

» En 1866, sa plus jeune sœur meurt de maladie, et celle qui est âgée de 16 ans épouse un propriétaire terrien des alentours de Manchester. Elle se charge alors de sa mère et de son autre sœur, alors âgée de 9 ans, mais refuse de s'occuper de Leigh, qui, durant les deux années précédentes s'est à plusieurs reprises entremise dans des affaires louches. La sœur ayant décidé de s'installer dans la respectabilité, Leigh ne pourrait que l'encombrer. Comble de malchance, Leigh Ullmann perd son travail deux mois plus tard. Elle quitte Liverpool et traverse

l'Angleterre, et mène ce qu'on appelle pudiquement dans votre monde une vie d'aventurière. En fait, elle participe à des cambriolages et des attaques à main armée et se prostitue. Un des cambriolages tourne mal et elle part alors pour Londres, tandis que ses complices, arrêtés, la chargent tant qu'ils peuvent.

» Arrivée à Londres (nous sommes en 1874), elle se cache dans les quartiers pauvres et vit neuf ans près de Spitalfields, avec une douzaine d'autres filles, dans une maison close tenue par un couple d'anciens hôteliers. En 1883, ceux-ci meurent et leurs « pensionnaires » découvrent un impressionnant magot qu'elles se partagent plus ou moins équitablement, sans doute suivant la loi du plus fort, puisqu'à l'issue du partage il ne reste plus en vie que sept filles sur la douzaine. Parmi elles, bien sûr, Leigh Ullmann. Avec deux autres filles de cette maison, elle utilise sa part de « l'héritage » pour acheter un commerce de tissus, à la lisière du West End. Retour au textile, donc.

» Et cette fois, pas de faux pas, puisque la boutique fonctionne toujours aujourd'hui, sous la direction de Leigh seule, les deux autres associées étant mortes, respectivement en 76 et 83, très vraisemblablement de mort naturelle ; rien à chercher de ce côté-là. Il semble que ce soit en 1885 que Leigh Ullmann rencontre Lawrence Powell. Ils se fréquentent toujours. Powell rend visite à Leigh Ullmann environ trois fois par semaine. Voici son adresse.

Clive tendit un papier à Ashley.

— Comment avez-vous réuni autant d'informations en si peu de temps ? Et sans presque rien connaître de cette fille au départ.

— Lord Ashley, vous oubliez nos conventions : jamais de questions sur mes méthodes, ni sur vos motivations.

— Pardon, c'est vrai. Admettons que je n'ai rien dit. En tout cas, mes félicitations, Clive. Vous avez bien mérité votre salaire. Comme toujours, d'ailleurs.

Ashley tendit une liasse de billets à son interlocuteur, qui se leva, coiffa sa casquette, et conclut du ton professionnel d'un commerçant consciencieux :



— Si vous avez besoin d'un complément d'information, n'hésitez pas.

Une fois York parti, Ashley enfila son manteau et prit son haut-de-forme.

— Vous sortez, sir ? demanda James en le voyant passer.

— Oui. J'ai fait un pari avec le Dr Hallward et il est grand temps que je commence à m'en préoccuper. C'est que cent livres sont en jeu. D'autre part, je voudrais que vous fassiez passer un mot à Lord Powell pour l'inviter à venir ici ce soir vers 21 heures, parler affaires.

Ashley sortit dans le vent frais du matin ; comme il l'avait dit à son majordome, il était plus que temps de se préoccuper de se lancer aux trousses de Jack l'Éventreur.

— À Whitechapel, dit-il au cocher de la voiture qu'il avait arrêtée.

La voiture avait déposé Lord Ashley dans l'une des principales artères de Whitechapel, une de celles où la misère n'était pas trop apparente, ou plutôt, moins apparente qu'ailleurs. Quelques magasins étaient repeints de couleurs trop vives, qui dissimulaient mal la peinture précédente, écaillée par endroits, et qu'on n'avait pas pris la peine d'ôter avant de refaire la façade.

Ashley fit quelques pas, se demandant par où commencer son enquête. En désespoir de cause, il décida de se rendre sur les lieux des crimes ; il arrêta un portefaix et lui demanda le chemin de Buck's Row. Celui-ci, visiblement étonné d'être accosté par quelqu'un de si élégant dans les rues de l'East End, hésita d'abord à répondre. Puis, comme Ashley insistait, le portefaix, craignant sans doute d'avoir affaire à un policier, lui indiqua le chemin. Après un vague remerciement, le lord se dirigea vers la rue transversale qu'on lui avait désignée. Il suivit les instructions et, quelques rues plus loin, il dut s'avouer qu'il avait perdu son chemin ; à moins qu'il n'eût été volontairement égaré. Il avisa un homme nonchalamment appuyé contre un mur.

— Pardon, pourriez-vous m'indiquer le chemin de Buck's Row ?

L'autre lui lança un regard méfiant et cracha son mégot sur le sol.

— Vous voulez aller à Buck's Row ?

— Oui, c'est bien ça.

— Pour un shilling, je vous conduis...

— Un shilling pour jouer les guides, c'est cher. Mais d'accord.

Ashley lui tendit une pièce, aussitôt empochée et ils se mirent à marcher silencieusement.

Ils étaient en route depuis quelques minutes quand l'homme demanda :

— Et qu'est-ce que vous allez y faire, à Buck's Row. Y a rien à y voir, là-bas.

— Je m'intéresse à la mort de Polly Nichols.

— Ah ouais. Police ?

— Non, curieux.

— Ah ouais, répéta son guide en crachant.

Ils ne firent pas d'autre commentaire ; moins de cinq minutes après, ils atteignaient Buck's Row.

— C'est ici, dit l'homme. Si vous voulez, je peux vous montrer où la fille a été tuée.

Ils marchèrent jusqu'à un grand entrepôt, manifestement désaffecté. La porte était entrouverte.

— C'est là.

— Là ? Mais... dans l'entrepôt ?

— Oui.

— Mais je croyais qu'elle avait été tuée dehors. Dans la rue.

— T'occupes pas, grogna l'homme en poussant d'une bourrade Ashley à l'intérieur.

Le lord atterrit sur un sol de terre battue ; il sentit une brève douleur au genou. Derrière lui, la porte avait été refermée.

— Mac ! Pit ! lança-t-il. On a de la visite. Un « curieux ».

Au fond de l'entrepôt, une lueur apparut ; une lampe à pétrole que l'on venait d'allumer. Dans la faible clarté,

Ashley aperçut, près d'un tas d'outils brisés et de manches de pelle, deux hommes, habillés comme son guide, aux visages ombrés de barbe mal rasée, et qui le considéraient sans aménité.

— Ce monsieur cherchait Buck's Row. Je l'ai amené ici. Pour s'habiller comme ça, il doit avoir du fric plein les poches.

Les deux autres s'approchèrent ; l'un d'eux exhiba un couteau.

— Vous auriez pas quelques sous pour de pauvres travailleurs ? grinça-t-il d'une voix de fausset.

Ashley se releva ; au genou, son pantalon s'était déchiré et se tachait de rouge. Il sentit dans sa bouche le goût métallique du sang. Il recula, mais se heurta à son guide.

— Partez pas comme ça, fit celui-ci d'un ton doux en le ceinturant.

Mac et Pit, cependant, s'approchaient, rendus plus menaçants par l'éclairage blafard et lointain de la lampe à pétrole. Ashley envoya brusquement son coude dans l'estomac de celui qui se tenait derrière lui, se libérant de son étreinte. L'un des deux autres, un chauve aux allures de brute, réagit aussitôt, se jetant en avant, son couteau brandi. D'un croc-en-jambe, Ashley le fit tomber, mais déjà, le troisième l'empoignait par-derrière en grognant.

Le chauve, qui s'était relevé, approcha, son couteau à la main. Dans un sursaut, Ashley envoya un coup de pied droit devant lui, puis un autre. Son agresseur évita le premier, pas le second. Surpris, l'autre desserra son étreinte, mais Ashley s'agita en pure perte : l'homme, sans le lâcher, grogna :

— Laisse-moi faire, Pit... Je vais le calmer.

Il s'approcha du mur, portant toujours le lord. Ce dernier comprit ses intentions : le cogner contre les briques jusqu'à l'assommer. Rassemblant ses forces, le lord étendit les jambes, prit appui contre le mur et imprima à son agresseur une forte poussée vers l'arrière. Mac, déséquilibré, tomba à la renverse sur le dos ; avec un cri de douleur et de colère, il lâcha sa proie, qui se releva d'un bond et s'enfuit vers le fond de l'entrepôt, poursuivie

par le chauve et le troisième larron qui avait repris ses esprits.

S'emparant d'un manche de pelle, Ashley fit face à ses deux agresseurs. Le chauve se précipita le premier et fut mis au tapis d'un coup de manche. L'autre recula d'un pas et tout en restant à bonne distance d'Ashley, il se dirigea vers le couteau que son compère avait lâché. Mac, cependant, revint à la charge en grognant comme un animal, et détourna l'attention d'Ashley. L'autre en profita pour ramasser le couteau, mais le lord, enregistrant son mouvement, le cueillit d'un coup de manche au crâne comme il se relevait. Restait Mac.

Ashley tenta de lui asséner un coup de manche, mais l'autre, plus prompt, se saisit de l'autre extrémité de l'arme improvisée et la lui arracha. Ashley battit en retraite vers le fond de l'entrepôt, près d'un amas de caisses à l'équilibre précaire. Mac se jeta sur le lord, qui esquiva l'attaque, et laissa son agresseur s'affaler lourdement sur l'empilement de bois qui se mit à vaciller sous le choc. Mac beugla mais avant qu'il eût pu se relever, les caisses l'ensevelirent dans une explosion de copeaux et de poussière. Il y eut un cri bref, puis plus rien. Ashley contempla anxieusement le champ de bataille, et au bout de quelques secondes de silence, il quitta l'entrepôt en titubant.

Les nuages qui obscurcissaient le ciel s'étaient dissipés et la clarté du soleil, après la pénombre, lui fit mal aux yeux. Il se força pourtant à courir et ne s'arrêta que cinq bonnes minutes plus tard, hors d'haleine ; ignorant totalement où il pouvait être, il donna un regard circulaire de lui, et fut saisi d'une étrange impression. Une impression indéfinissable, comme une sensation de *déjà-vu*. Il regarda les maisons, la chaussée : c'était bizarre, dérangent, cette impression qu'il avait d'être déjà venu ici. Pourtant jamais, il en était certain, il n'avait mis les pieds à Whitechapel. Et néanmoins, ici, il lui semblait tout reconnaître, ou presque : les maisons, les magasins dont seule la couleur lui semblait parfois étrangère, l'atmosphère même. Se pouvait-il qu'il fût déjà venu et

qu'il ne s'en souvînt plus ? Non, c'était absurde. Il n'était jamais allé dans l'East End auparavant, c'était une certitude !

À moins que... Comme cette violence dont il avait fait preuve, un peu plus tôt, face aux trois malfrats qui l'avaient attaqué. Une violence dont il n'avait pas l'habitude, dont il ne se fût pas cru capable. Et pourtant... c'était comme si, durant un quart d'heure, il était devenu... un autre. Un autre qui peut-être était déjà venu à Whitechapel, et s'en rappellerait... Non, non, c'était insensé.

Ce ne pouvait être qu'une fausse impression ; toutes les rues de Whitechapel se ressemblaient, et voilà tout. Dans sa course affolée, au milieu d'un quartier inconnu, il était probablement déjà passé à ce même endroit quelques minutes plus tôt. Mais alors même qu'il la formulait, l'esprit d'Ashley repoussait cette hypothèse : ce n'était pas de ce genre de réminiscence qu'il s'agissait, il pouvait en jurer.

Ce fut l'esprit troublé qu'il poursuivit son chemin.

Échaudé par sa mésaventure, Ashley avait conclu qu'il s'était trompé de tactique et n'avait pas frappé à la bonne porte. Pourtant lui était grande ouverte celle qui pourrait s'avérer fort instructive : celle du commissariat où officiait le superintendant Nigel Barton.

Nigel reçut à bras ouverts son vieil ami. Ils échangèrent quelques banalités, et Ashley, jugeant qu'il avait assez perdu son temps, en vint au sujet qui le préoccupait.

— Je m'intéresse à l'affaire Jack l'Éventreur, expliqua-t-il.

— Vraiment ? Eh bien j'espère que tu seras plus heureux que nous. Non seulement nous sommes dans le brouillard, mais en plus, dès que nous avançons une hypothèse, c'est la levée de boucliers : Tablier-de-Cuir nous a valu la rancune de tous les cordonniers et de tous les bouchers de Whitechapel ; quant à la thèse du docteur Baxter à propos d'un chirurgien fou, elle a déplu à tous les

anatomistes d'Angleterre, de Grande-Bretagne et même d'Europe ou d'Amérique ! Tu n'as pas idée des lettres d'injure que nous avons reçues de partout !

— Il faut bien admettre que cette hypothèse était un peu... disons fantaisiste.

— Peut-être. Mais l'avancer ne coûtait rien, et c'est notre travail. Si nous ne le faisons pas, on nous accuserait d'incompétence.

— Ce qui est déjà le cas, par la grâce de Sir Charles.

— Je t'en supplie, ne parle pas de lui ! L'affaire est assez compliquée sans que sa présence vienne en plus brouiller les cartes. Mais au fait, assieds-toi donc. Alors, que voulais-tu me demander ?

— Tout d'abord, ceci : avez-vous cherché dans vos archives si des meurtres analogues à ceux de Jack l'Éventreur avaient déjà été commis ?

— Oui, nous nous sommes déjà demandés si Mary Nichols avait été « la première ».

— Et alors ?

— Alors nous avons trouvé plusieurs cas qui pourraient convenir, mais pour différentes raisons, nous les avons tous écartés.

— Et y a-t-il un secret de l'instruction qui plane sur ces dossiers ?

— Je ne pense pas.

— Jusqu'à quand êtes-vous remontés dans vos recherches ?

— Deux ans.

— Seulement ?

— Oui, pourquoi ? Tu serais allé chercher jusqu'au siècle dernier, toi ?

— Peut-être pas. Mais en tout cas, plus loin que deux ans. Est-ce que je pourrais chercher aussi à avoir accès aux archives des années précédentes ?

— Si tu veux. J'ai travaillé bien assez longtemps dans ce service pour y avoir encore mes entrées. Tout ça doit être bien rangé, sous quelques quintaux de poussière. Tu veux voir ça tout de suite ?

— Si c'est possible...

— Tu as de la chance, je vis mes premières heures de tranquillité depuis plusieurs jours, avec cette histoire. Suis-moi.

La salle des archives était immense : deux interminables parois tapissées de meurtres, de viols et de vols qui s'accumulaient depuis cinquante ans.

— Ça te suffira ? demanda narquoisement Barton.

Ashley opina, le souffle coupé.

— Les dossiers que nous avons trouvés sont encore sortis. Pour les autres, les dossiers concernant les homicides sont généralement marqués d'un rond rouge... enfin, quand on n'a pas oublié de le faire au moment de l'archivage. Bon courage. Je remonte à mon bureau, si tu as besoin de moi.

Lord Ashley prit une profonde inspiration et se mit au travail.

Au bout de plus d'une heure et demie de recherches, il avait retenu sur les dix-neuf dernières années, quatre cas qui lui semblaient intéressants. Le premier remontait au 13 avril 1888. Une certaine Emma Smith, 45 ans, prostituée, avait été attaquée puis détroussée. Son agresseur l'avait laissée pour morte, et elle avait du reste succombé à ses blessures après avoir été admise à l'hôpital. En relisant le dossier, Ashley s'aperçut qu'il y avait eu non pas un mais trois agresseurs. Il écarta donc cette affaire, partant du postulat que Jack l'Éventreur opérait seul.

Le second cas, plus intéressant, était celui de Martha Tabram, une fille à soldats retrouvée dans une mare de sang coagulé durant la nuit du 7 août 1888 ; elle avait été lardée de trente-neuf coups de couteau.

En troisième lieu, Ashley avait retenu la mort, durant la nuit de Noël 1887, de Fairy Fair (Fée Blonde), dont on avait retrouvé le cadavre affreusement mutilé.

Enfin, le dernier cas intéressant était celui d'Edna Prills. Nettement plus ancien que les précédents, il remontait à quinze ans, au 5 juillet 1873. Une prostituée du nom d'Edna Prills avait été retrouvée égorgée et frappée de coups de couteau. Si Ashley avait noté ce cas,

bien qu'il fût assez ancien, c'était parce qu'il présentait, à l'analyse, plusieurs points communs avec les récents meurtres de Whitechapel : l'état du corps, témoin de la sauvagerie de l'assassin, le fait qu'Edna Prills eût été tuée non loin de Buck's Row, près d'où elle habitait, le fait aussi qu'elle avait été tuée un week-end, comme Polly Nichols et Dark Annie et que, à en croire un bref examen des divers témoignages, le meurtre s'était déroulé sans le moindre bruit ou cri. Seul point gênant : il semblait qu'Edna Prills eût été tuée pour son argent, puisqu'on n'avait pas retrouvé chez elle la forte somme d'argent qu'elle avait hérité peu de temps avant sa mort. À chacun des dossiers, il manquait des pages, sans doute traînant çà et là. En quittant la salle des archives, Ashley retrouva Barton.

— Alors, Edward, bonne pêche ?

— Peut-être, Nigel... Ça va dépendre de toi.

— Qu'est-ce à dire ?

— J'ai trouvé quatre dossiers qui pourraient être intéressants, mais il me semble que des pages doivent être égarées par-ci par-là. Crois-tu que tu pourrais me les retrouver ? Et puis chercher les éventuels développements ultérieurs des affaires. Tu penses en avoir le temps ?

— Pas avant la semaine prochaine en tout cas. En ce moment, nous sommes surchargés. À croire que l'Éventreur a réveillé tous les criminels d'Angleterre !

— D'accord, la semaine prochaine.

— Je ne te promets rien. Mais repasse mardi prochain, peut-être aurai-je tes renseignements.

Les deux amis échangèrent une poignée de main et se séparèrent.

\*

James Campbell n'aimait guère Lord Powell ; non qu'il eût pour l'homme une aversion particulière, mais la façon condescendante qu'avait Powell de s'adresser aux domestiques ou de les ignorer, choquait profondément le majordome. Ce soir-là, Lord Powell, égal à lui-même,



entra, tendit distraitement son chapeau, sa canne et son manteau au majordome, et demanda qu'on prévînt Lord Ashley de son arrivée. Pas un instant, il n'accorda un regard à Campbell.

Comme d'ordinaire, Ashley reçut son invité dans la bibliothèque ; comme d'ordinaire également, un feu crépitait dans la cheminée et une bouteille de scotch attendait sur la table basse, près de deux verres.

Les deux hommes se saluèrent sans chaleur et prirent place dans les profonds fauteuils bordeaux.

— Alors, Edward, quelle est cette affaire si importante dont vous désiriez m'entretenir ?

— Une goutte de scotch ?

— Merci, non. Alors, de quoi s'agit-il ?

— Puisque vous semblez pressé, Lawrence, je vais aller droit au but. Connaissez-vous une demoiselle Ullmann ? Leigh Ullmann ?

Le visage de Powell se ferma et ses yeux se durcirent. Il eut un sourire crispé.

— Quel nom dites-vous ?

— Leigh Ullmann, résidant au 31, Simpson Street.

— Non, ça ne me dit rien, répondit Powell.

Il avait nié machinalement, par habitude davantage que par conviction. Il connaissait assez bien Ashley pour savoir que ce dernier n'engageait une partie que s'il avait tous les atouts dans son jeu.

— Épargnez-vous cette comédie, Lawrence. Et épargnez-la moi par la même occasion. À moins que vous ne désiriez que je vous donne des précisions, au reste bien inutiles et quelque peu scabreuses.

Powell parut curieusement soulagé, comme si nier était une corvée trop fatigante. Il se versa un peu de scotch et, regardant son adversaire en face, il déclara d'une voix dont le calme ébranla légèrement Ashley :

— Soit. Faites-moi grâce des détails, et je vous fais grâce des dénégations peu convaincantes. Je suppose qu'il est inutile de vous préciser quelles sont mes relations avec Miss Ullmann, vous devez déjà en savoir autant, sinon plus que moi.

— Sans aller jusque-là, disons que j'en sais assez. Sur les malheurs passés de Miss Ullmann et sur votre présent bonheur commun. Un bonheur qui, croyez-moi, fait plaisir à voir. Même à un cœur endurci comme le mien.

En souriant, ce qui désarçonna son interlocuteur, Powell dit :

— Je crains de savoir où vous voulez en venir, mais j'aimerais que vous me le précisiez tout de suite, et en m'évitant ces commentaires narquois — et pardon de ma brutalité, déplacés.

— À votre guise, Lawrence. Mais je ne veux en venir nulle part ; je songeais simplement que vous feriez avec Miss Ullmann un couple que certains esprits chagrins — dont je ne suis pas, croyez-le bien — pourraient désapprouver, eu égard aux erreurs de jeunesse de la chère personne. Je pense par exemple à notre gracieuse souveraine. Vous savez à quel point ses principes sont stricts ! Elle pourrait prendre ombrage de la liaison d'un des pairs de son royaume et d'une ancienne... hum... sœur des abîmes, puisque cet euphémisme semble être à la mode ces derniers temps.

— Que voulez-vous, Ashley ? (le sourire de Powell s'était effacé, son regard s'était fait perçant) De l'argent ?

— Grands dieux non, je ne veux rien, et...

— Assez joué, vous dis-je. Je ne veux ni ne peux perdre de temps stérilement. Je sais très bien que d'une façon ou d'une autre, vous pourriez étaler sur la place publique ma liaison avec Leigh et vous en servir contre moi. Alors dites-moi ce que vous voulez en échange de votre silence, et brisons là.

— Soit, fit Ashley en se levant. Comme vous voudrez. Je serai donc aussi direct que possible : dans une semaine, la Chambre des lords votera pour ou contre le projet de loi Mac Clouds et Frears. Or, comme vous le savez peut-être, je suis très hostile à ce projet, mais je crains d'être minoritaire. Si vous pouviez me garantir votre appui...

— Croyez-vous qu'une voix supplémentaire — même la mienne — vous suffirait ?

— Allons, Lawrence. Vous me demandez de ne pas perdre de temps, et c'est vous qui ne jouez pas cartes sur table. Si vous votez contre le projet Mac Clouds-Frears, nous savons tous deux que Blythe, Kingsley, Arrows et Wargrave vous suivront automatiquement. Comme toujours.

— Il faudrait que je leur explique mon changement d'opinion, et...

— Et comme vous savez être très convaincant quand vous le voulez, vous y parviendrez sans peine. Et cela aussi, nous le savons tous deux fort bien. Alors, votre réponse, puisque vous souhaitiez que nous soyons brefs ?

— Croyez-vous que j'aie le choix ?

— J'en doute, mais c'est à vous et à vous seul d'en juger.

— Vous êtes une crapule, Ashley.

— C'est possible ; beaucoup l'ont déjà dit et beaucoup sans doute le diront encore. Mais je veux surtout ce qui est le mieux pour notre royaume, ce qui n'est pas le cas du projet Mac Clouds-Frears. « La fin justifie les moyens », disent les Français.

— Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, je m'en vais. Votre compagnie m'indispose de plus en plus.

— Je suppose que ce départ sous-entend une réponse positive à ma question ?...

Face au regard glacé de Powell, Ashley eut un sourire conciliant. Quand la porte se fut refermée sur son adversaire, Ashley sourit, étonné que tout se fût passé si aisément. Peut-être avait-il surestimé son interlocuteur...

Powell, en sortant, était hors de lui. Qu'Ashley fût une crapule, il ne l'ignorait pas. Mais en l'occurrence, cette crapule avait frappé juste. Dououreusement juste. Car s'il ne s'était agi que d'une liaison sans importance, Powell eût pu faire disparaître sa maîtresse, ainsi que tout indice compromettant. Dès lors, prouver quoique ce fût contre lui eût été bien plus difficile.

Mais ce n'était pas le cas. Pour son malheur, et pour celui du projet de loi Mac Clouds-Frears, Powell aimait *vraiment* Leigh Ullmann.

*Lundi 24 septembre 1888*

Assis sur son lit, à côté de ses bagages prêts, Horatio Bradley fumait une cigarette en fixant le mur, face à lui. Il était 10 heures du matin et, à midi, il serait en route pour l'Irlande. Sans Shelley. Bien sûr, il y avait d'autres femmes, mais il la regretterait sincèrement.

On frappa.

Horatio se leva, éteignit sa cigarette et ouvrit la porte. C'était Shelley.

— Tu m'avais dit de ne revenir qu'avec mes bagages, dit-elle. Et bien les voilà.

Elle désigna deux valises, une grande et une petite.

Horatio la dévisagea quelques instants puis en souriant, il la prit dans ses bras.

— Le train ne part qu'à 12 h 10, murmura-t-il. Nous avons deux heures devant nous.

## 14.

*Mardi 25 septembre 1888*

Lord Ashley, ce matin-là, se sentait d'humeur excellente, à l'idée peut-être des renseignements que lui avait presque promis Nigel Barton et qui feraient sans nul doute progresser son enquête. Car, jusqu'à présent, Ashley n'avait rien trouvé de consistant et il commençait à regretter d'avoir joué les fiers-à-bras avec Douglas : peut-être l'incompétence de Warren n'était-elle pas seule à expliquer que la police stagnât dans cette affaire. Quoiqu'il en fût, l'avant-veille, au *Brewster Club*, Douglas avait opportunément rappelé son pari au lord, qui s'était contenté de promettre que, sous peu, il aurait la solution.

Ashley arriva chez le superintendant plus tard que prévu ; il craignit que le policier eût déjà quitté son domicile, mais par chance, il n'en était rien, au contraire. Sommairement coiffé, les yeux encore brouillés de sommeil, Barton accueillit son visiteur.

— Ah, Edward, c'est toi. Excuse-moi si je ne suis pas très en forme, mais cette nuit a été éreintante. C'est d'ailleurs pour ça que je ne suis pas encore parti travailler.

— Oui, je suis en retard. Impossible de trouver une voiture — à croire qu'il suffit qu'on ait besoin d'une voiture pour qu'aussitôt, tout Londres se prenne de la fantaisie d'en vouloir une également. Il était impossible de quitter Whitechapel.

— Ne t'excuse pas, ce sera à moi de le faire dans un instant. Veux-tu du café ?

— Non merci, j'ai déjà déjeuné. Pourquoi disais-tu que tu allais devoir t'excuser ?

— Je suppose que tu viens chercher tes renseignements sur l'Éventreur.

— Oui, c'est ça. Tu n'as rien trouvé ?

— Plus exactement, je n'ai pas cherché. Je n'ai pas eu une minute à moi depuis plus de dix jours. Tu as déjà eu de la chance de pouvoir me voir mardi dernier.

— C'est ennuyeux, murmura Lord Ashley.

— Entre nous, je ne suis pas sûr que ces dossiers feraient vraiment avancer ton enquête. Ni la tienne ni la nôtre d'ailleurs. Trois d'entre eux ont déjà été passés au crible et la plupart de nos experts pensent que Jack l'Éventreur n'a rien à y voir. Quant au quatrième, il est beaucoup trop vieux pour être en rapport avec les deux derniers meurtres.

— Pardonne ma franchise, Nigel, mais vos experts, jusqu'à présent, n'ont guère été brillants face à l'Éventreur. Quant au dernier dossier, avoue que les coïncidences sont troublantes. J'admets qu'il est très vieux, mais tout concorde : le jour, le lieu, la personnalité de la victime, les circonstances du crime, l'état du cadavre.

— Et alors ? Tu penses que Jack l'Éventreur s'est déjà offert une crise de folie il y a quinze ans ?

— C'est à envisager. D'ailleurs, tu devrais chercher d'autres meurtres similaires en 1873, je suis certain que tu en trouverais. Et de toute façon, même s'il ne s'agit pas du même assassin, il peut y avoir un rapport avec les affaires d'aujourd'hui. *Il faut* qu'il y en ait un.

— J'en doute fort. Mais si ça peut te faire plaisir...

— Oui, ça me ferait *très* plaisir.

— Soit. Mais en toute sincérité, je ne sais pas quand je pourrais te fournir ces renseignements.

— Est-ce qu'alors je ne pourrais pas aller les chercher moi-même aux archives ?

— Non. Même moi, si on apprenait que j'y suis allé retirer des dossiers, j'aurais des problèmes !

— Dans ce cas, j'attendrai.

— C'est la meilleure chose à faire. Mais si je peux me permettre de te donner un conseil, c'est de chercher ailleurs. Tu trouveras bien d'autres pistes plus exploitables.

— Merci de ton conseil, Nigel. Je le prends comme étant celui d'un spécialiste. Mais j'attendrai tout de même mes renseignements.

Hochant la tête, le policier promit de faire son possible. Ashley s'apprêtait à sortir, le superintendant l'arrêta.

— Au fait, Edward, pourquoi diable t'intéresses-tu tant à cette affaire ?

— Si je te le disais, tu me traiterais d'imbécile. Disons que mon honneur et cent livres sont en jeu.

— Alors en effet, c'est un enjeu d'importance.

— C'est bien mon avis.

— Je parlais des cent livres, précisa Barton avec un sourire.

— Mais moi aussi, répliqua Ashley en souriant également.

\*

Douglas s'étira lentement ; se réveiller lui était toujours un moment désagréable.

Il marcha d'un pas mal assuré jusqu'à sa salle de bains, s'y aspergea le visage d'eau froide, ce qui eut pour effet de dissiper un peu l'engourdissement du réveil ; puis, enfilant une robe de chambre, il descendit jusqu'à la cuisine. Susan, naturellement, était déjà à son poste, faisant bouillir du lait et surveillant d'un œil la cuisson du pudding. Comme ils commençaient à échanger les propos convenus du matin, Susan servit son déjeuner à Douglas et s'assit en face de lui, soudain grave et délaissant provisoirement son pudding.

— Docteur, je crois que Mrs Hallward n'est pas rentrée cette nuit.

Interloqué, le médecin qui portait son bol à ses lèvres suspendit son geste.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce n'est pas une certitude, mais... hier soir, en partant, j'ai fermé la porte à double tour, comme toujours. Et ce matin, la porte était toujours fermée à double tour. Or votre femme a l'habitude de ne donner qu'un tour de clef.

— Ce n'est que ça ? fit Hallward avec un sourire. Eh bien pour une fois, elle aura donné deux tours ; rien de bien étonnant là-dedans.

— C'est que, comme j'étais intriguée, je suis montée jusqu'à sa chambre en arrivant ; j'ai frappé, et ça n'a pas répondu.

Douglas dissimula l'inquiétude qui pointait derrière un sourire machinal.

— La pauvre devait dormir. Elle ne vous aura pas entendue.

— J'ai fait assez de bruit pour la réveiller si ç'avait été le cas. J'ai hésité à entrer, mais j'ai préféré vous attendre.

Douglas avait reposé son bol, gagné par l'inquiétude de Susan. Il se leva et monta jusqu'au premier étage, la cuisinière sur ses talons. Il frappa quatre fois à la chambre de sa femme, chaque fois un peu plus fort. Il n'y eut pas de réponse. Perdant patience, il ouvrit la porte et eut un choc : le lit de Shelley n'était pas même défait. Et il y avait autre chose, qu'il n'arrivait pas à déterminer... un détail inhabituel qui lui échappait. Ce fut Susan qui chuchota :

— Docteur, la coiffeuse.

Hallward regarda le meuble : en général, il était encombré des multitudes de produits de beauté de Shelley. Mais pas ce matin-là ; il était impeccablement débarrassé du moindre objet, à l'exception d'un pot de crème de beauté vide qui maintenait une enveloppe contre le miroir. Douglas se précipita pour l'ouvrir tandis que Susan, qui avait déjà compris, ouvrait les placards et trouvait dans leur vacuité la confirmation de ses soupçons. Le docteur Hallward, cependant, avait ouvert l'enveloppe et lu la brève lettre qu'elle contenait :



*Douglas,*

*C'est mieux ainsi pour nous deux. Ne cherche pas à me retrouver.*

*Adieu.*

*Shelley*

*PS : crois-moi, je t'ai sincèrement aimé, au début.*

Douglas blêmit, incapable de croire ce qu'il lisait. Ce ne pouvait être qu'une mauvaise plaisanterie montée avec la complicité de Susan ; il se retourna pour quêter son approbation, et vit les placards vides. La jeune femme lui lança un regard contrit.

Le médecin se laissa tomber sur le lit, serrant convulsivement la dernière lettre de sa femme.

— Pourquoi ? murmura-t-il. Je lui pardonnais tout...

Susan s'approcha de lui et posa la main sur son épaule.

— Douglas... Enfin, Docteur, je...

— Laissez-moi seul, Susan, s'il vous plaît. J'ai besoin de réfléchir. Seul.

Elle hésita quelques instants et, hochant la tête, elle sortit de la chambre, laissant Douglas les yeux perdus dans le vague.

Il n'était pas seulement malheureux. Il était surtout dépassé par la situation, incapable de comprendre ce qui s'était passé, souffrant peut-être davantage dans son esprit rationnel que dans son cœur ; alors qu'il fermait les yeux sur toutes les incartades de Shelley, au point de croire lui-même les ignorer, et qu'il lui garantissait la sécurité matérielle, elle avait préféré partir. Pourquoi ? Qu'obtenait-elle de plus avec ce départ ? La sensation d'être véritablement libre ? C'était là un sentiment trop abstrait pour que Douglas pût l'appréhender vraiment ou le prêter à Shelley. En fin de compte, l'unique explication convenable était l'amour. Shelley avait rencontré un homme qu'elle aimait, et elle voulait refaire sa vie avec lui. À la fois soulagé d'avoir expliqué de façon rationnelle le départ de Shelley et désespéré à l'idée de la solitude,

Douglas s'allongea sur le lit, brusquement victime d'une immense lassitude.

\*

L'après-midi, Lord Ashley s'était consolé de ses déboires du matin avec le rejet par la Chambre du projet de loi Mac Clouds-Frears. À l'issue de la séance, Ashley avait essayé d'apercevoir Powell, mais ce dernier semblait s'être volatilisé. Il le trouva finalement, faisant quelques pas dans le hall.

— Bonjour, Lawrence. Nous ne nous sommes pas vus avant la séance, et...

— Et alors ? J'ai fait ce que vous vouliez. Le projet est rejeté, non ?

— Certes. D'ailleurs, je ne doutais pas que...

— Écoutez, Ashley, je n'ai pas envie de parler, surtout pas avec vous. Alors si vous avez quelque chose à dire, allez-y. Sinon, si vous n'êtes là que pour savourer votre victoire, je vous saurais gré de la savourer sans moi.

— Pourquoi prendre si mal les choses, Lawrence ? Après tout, vous avez œuvré pour la grandeur de l'Angleterre, et j'avais espéré que nous resterions bons amis, mais...

— Non seulement nous n'avons jamais été bons amis, mais il est extrêmement douteux que nous le devenions jamais après ce qui s'est passé. Maintenant, laissez-moi, voulez-vous.

Ashley opina et, docilement, il s'éloigna.

\*

Les rues de Whitechapel étaient désertes, à l'exception de rares prostituées que n'effrayait pas Jack l'Éventreur, et de quelques passants. L'un d'entre eux était un homme large d'épaules, aux yeux perçants et à la démarche lourde.

Cet homme était le docteur Thomas J. Barnardo, connu aussi sous le surnom de « Père des enfants de personne ».

Il s'était fait une spécialité d'apporter son aide aux défavorisés de toutes sortes, et de sensibiliser l'opinion publique et les classes aisées à la misère de leurs contemporains. Ce soir-là, il se rendit au 32, Flower and Dean Street, qui abritait un asile pour indigents. Naturellement, tous n'y parlaient que de Jack l'Éventreur et de ses crimes.

Passant entre les prostituées, leur parlant, les rassurant parfois, Barnardo songeait déjà au vibrant article qu'il écrirait dans le *Times*.

Alors qu'il s'agenouillait près d'une femme qui semblait terrorisée, une prostituée au visage anguleux marmonna d'une voix chargée d'amertume :

— De toute façon, personne ne se soucie de notre sort. Peut-être l'une d'entre nous sera-t-elle la prochaine victime...

En lui prodiguant quelques paroles de réconfort, le docteur Barnardo examina la fille. Son visage était squelettique, le visage déjà d'un cadavre n'attendant que l'ultime coup de faux. C'était un visage qu'il n'oublierait pas, et qu'il reverrait quatre jours plus tard.

Mais la fille au visage de cadavre aurait alors la gorge ouverte d'une oreille à l'autre...

## 15.

*Samedi 29 septembre 1888*

Susan apporta un plateau où fumaient deux tasses de thé, et s'éclipsa en silence. Assis dans le salon des Hallward, Lord Ashley et Douglas s'observaient à la dérobée, échangeant de temps à autre un mot ou deux.

Le mardi précédent, Susan s'était rendue chez Ashley pour lui annoncer le départ de Shelley. Le lord avait joué la surprise, même s'il supposait que Susan savait à quoi s'en tenir quant à son rôle dans ce départ ; après avoir joué cette comédie d'autant plus talentueusement qu'il l'avait plusieurs fois répétée, Ashley s'était précipité chez son ami pour le soutenir dans cette « rude épreuve ». Il avait d'ailleurs été assez soulagé de constater que, comme il l'avait prévu, l'abattement du médecin participait davantage de l'hébétude que de l'affliction.

Quoique sincèrement ému par la détresse de son ami, Ashley avait choisi de ne pas avertir Laura tout de suite. Il fallait que Douglas mijotât encore quelque temps dans son désespoir. La récolte n'en serait que meilleure si le fruit pouvait mûrir à loisir.

Ainsi, chaque jour, depuis le mardi 25, Ashley rendait-il visite au médecin qui, par ailleurs, ne quittait plus son salon et avait annulé tous les rendez-vous de ses patients. Il compatissait à la douleur de son ami, mais n'en prenait pas moins un certain plaisir à le comprendre mieux que

lui-même. En effet, comme l'amour qu'il avait eu pour Shelley, le chagrin de Douglas était essentiellement fondé sur les principes dans lesquels il avait été élevé : il avait épousé Shelley, et en conséquence, il l'aimait, et son départ ne pouvait que l'affliger. De même que tromper sa femme lui était apparu impensable, il était inconcevable qu'il ne pleurât pas sa disparition.

— Allons, Douglas, votre vie n'est pas terminée, répétait quotidiennement Lord Ashley. Vous êtes jeune, séduisant, et Londres regorge de jeunes filles qui ne vous seraient sûrement pas farouches. Il faut surmonter cette crise ; ce n'est qu'un de ces petits coups que la vie nous inflige parfois pour nous aguerrir un peu.

— Mais, Edward, c'était ma femme... ne pouvait que répondre le médecin, provoquant immanquablement un haussement d'épaules de son ami.

Ce jour-là, Ashley écourta cette répétitive conversation, arguant d'un rendez-vous urgent. Il estimait en effet que Douglas avait suffisamment « mijoté dans son désespoir » : le fruit était assez mûr et d'ailleurs, la fin du mois était proche. Le moment était venu de tenir sa promesse.

\*

Laura ouvrit la porte au bout de quelques instants. Son visage étonnamment grave s'éclaira quand elle reconnut son visiteur.

— Edward ! Entrez donc. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Et vous, très chère, qu'est-ce qui vous cause cette mine soucieuse ?

— Un travail que j'ai à finir, et qui finit par me fatiguer. Au point que j'ai presque envie de renoncer...

» Ce tableau, finit-elle par ajouter en réponse au regard interrogateur du lord.

Ashley s'approcha du chevalet que désignait Laura et examina la toile : elle représentait deux chevaux courant sur une plage. Elle était presque terminée : il n'y manquait plus que quelques touches de couleur et la signature dans le coin inférieur droit. Le lord sourit.

— C'est très joli, vraiment. Trop joli pour renoncer. Mais avez-vous terminé votre paysage côtier ?

— Pas encore. Mais je mène toujours plusieurs travaux de front.

— Moi aussi, très chère. Mais dans d'autres domaines...

Ashley s'autorisa un sourire énigmatique et s'assit. Il fit signe à Laura de le rejoindre.

— Allons, dit-il, soyez franche. Ce n'est pas ce tableau qui vous préoccupe.

— Que voulez-vous dire ? sursauta Laura en s'écartant d'Ashley.

— Allons, nous le savons tous les deux, voyons. Nous sommes le 29 septembre.

— Eh bien ?

— Vous pensez à Douglas, avouez-le.

Laura resta d'abord décontenancée, puis elle eut un sourire las.

— On ne peut rien vous cacher, Edward. Vous lisez en moi comme dans un livre ouvert. Vous m'aviez promis...

— Je me rappelle ce que je vous avais promis, Laura. Et je tiens toujours mes promesses. Shelley Hallward a quitté Londres il y a quatre jours. Sans retour. Et notre cher Douglas a grand besoin de réconfort.

— ... Vous parlez sérieusement ?

— Ai-je l'air de plaisanter ?

Laura resta pétrifiée un instant, puis elle se jeta au cou d'Ashley.

— Vous êtes merveilleux, Edward. Je vous adore.

Puis elle s'écarta de lui, et demanda :

— Vous pensez que je peux aller le voir ? Maintenant ?

— J'allais même vous le conseiller.

D'un pas léger, Laura alla jusqu'à une grande penderie, et en tira un manteau. Dans son empressement, elle fit tomber plusieurs autres vêtements, mais elle était trop heureuse pour s'en préoccuper et s'en détourna sans même les ramasser. Une fois habillée, elle s'approcha d'Ashley.

— Vous êtes merveilleux, Edward, répéta-t-elle. Vous ne pouvez savoir à quel point...

— Mais si, je sais. Je ne suis pas si vieux et je n'ai pas si mauvaise mémoire. Je sais encore à quel point de telles choses peuvent compter.

Ils se dirigèrent tous deux vers la porte de l'atelier.

— Laura, au risque de vous paraître indiscret jusqu'à l'impolitesse, voire déplacé, je voudrais vous donner un conseil.

— Que pourrais-je vous refuser, aujourd'hui ?

— Je crois que, pour le moment du moins, il serait préférable que vous consoliez Douglas aussi... platoniquement que possible. En un mot, que vous rentriez dormir ici cette nuit. Le changement qui va s'opérer dans la vie de Douglas, même s'il nous semble, à nous, presque... anodin, est pour lui exceptionnel, en contradiction totale avec ce à quoi il a toujours cru. Il vaut donc mieux qu'il se fasse progressivement.

» Je ne vous choque pas, au moins ?

— Pas du tout. Et je vous le répète : mon bienfaiteur a tous les droits.

— Vous êtes parfaite, Laura. Je comprends que Douglas soit tombé amoureux de vous.

Elle eut un regard reconnaissant, et ils sortirent.

— Prenez la voiture qui m'a amené jusqu'ici, elle attend en bas, dit Ashley.

— Et vous ?

— Oh moi, je rentrerai à pied. Ça ne pourra que me faire du bien. Et puis cessez donc de penser aux autres ! Aujourd'hui, ne pensez qu'à Douglas et à vous.

\*

— Ces Irlandais commencent à exagérer, déclara Mac Lean de l'air du philosophe énonçant une vérité fondamentale.

Aussitôt, Horton abonda dans le sens de l'amiral, et s'insurgea contre la mauvaise volonté de ces Britanniques qui « avaient honte de l'être ». Lord Ashley ne prenait pas part à la discussion ; les problèmes de l'Irlande occupaient

une bonne partie des conversations de la Chambre, et il était précisément venu au *Brewster Club* ce soir-là pour oublier quelque peu son travail. L'affaire Hallward-Brales étant enfin réglée, Ashley estimait avoir mérité un peu de repos. Powell, pour sa part, n'était pas là. Sans doute ruminait-il sa défaite.

Afin d'aiguiller les débats sur un sujet qui l'intéressait davantage (et de façon assez pressante, bien que, grâce à Laura, Douglas eût *provisoirement* oublié son pari), Ashley lança :

— Qui sait, peut-être Jack l'Éventreur est-il irlandais ?

— Vous n'y pensez pas ! s'exclama Mac Lean. Les Irlandais sont ce qu'ils sont, mais ce sont tout de même des Britanniques !

— Oh, mes excuses, j'avais négligé ce détail, fit humblement Lord Ashley.

— Quoi qu'il en soit, fit une voix émanant d'un fauteuil, nous savons ce qu'il en est. Et nous savons aussi et surtout que Jack l'Éventreur a fini de nuire.

La voix chevrotante du général Warren fit l'effet d'une bombe sur l'assemblée, et fut suivie d'un silence attentif.

— Qu'avez-vous dit ? demanda Roger Horton devant l'agaçant mutisme qu'observait le chef de la police métropolitaine.

— Que Jack l'Éventreur a fini de nuire. Il ne frappera plus et on nous laissera enfin en paix avec les damnés traîne-savates de Whitechapel.

— Serait-ce à dire que vous avez arrêté le coupable ? s'inquiéta Ashley, voyant déjà cent livres s'envoler de sa poche vers celle d'Hallward.

— Pas encore, dut reconnaître Warren. Mais nous savons qui il est.

— Vraiment ?

— Oui. C'était d'ailleurs la thèse que j'ai toujours soutenue qui s'est avérée. En effet, vous noterez qu'il n'y a pas eu de crimes depuis la mort de la fille Chapman. Donc depuis trois semaines, pas de signes de Jack l'Éventreur. On peut donc considérer que c'en est fini de ces meurtres. Par ailleurs on peut en déduire son identité : au début du



mois, plusieurs dizaines de marins européens ou asiatiques se trouvaient à Londres pour quelque temps. Or, depuis qu'ils sont partis, le 10 septembre, Jack l'Éventreur n'a plus frappé. La conclusion s'impose d'elle-même.

L'amiral Mac Lean eut un large sourire ; il n'avait retenu de cette démonstration qu'une seule chose : Jack l'Éventreur, comme c'était inévitable, n'était pas un sujet de Sa Gracieuse Majesté.

Roger Horton, lui, se demandait si Sir Charles répétait le raisonnement qu'un de ses collaborateurs avait mis sur pied, ou s'il était vraiment l'auteur de ce syllogisme policier.

Pour sa part, un sourire au coin des lèvres, Ashley s'interrogeait : la population de Londres accepterait-elle avec tant de facilité une explication aussi simpliste ? Sans doute, puisqu'accusant un quelconque Chinois, Indien ou Polonais, elle satisferait parfaitement la bonne conscience nationale. D'autre part, il souriait en pensant aux cent livres qui, si Warren s'en tenait à ces déductions, étaient loin d'être acquises à Douglas.

— Voilà une bonne nouvelle ! s'exclama finalement Horton pour rompre le silence.

— Et quand annoncerez-vous le brillant dénouement de cette affaire à la presse ? demanda narquoisement Ashley.

— Dès demain.

— Bravo, approuva Horton. Avec ces problèmes en Irlande, une aussi bonne nouvelle remontera le moral de tout le monde.

— Ah oui, l'Irlande ! tonna Mac Lean. Je persiste à dire que ces Irlandais exagèrent. À mon avis...

Décidément, l'Irlande était et resterait à l'ordre du jour de la soirée au *Brewster*. Ashley, écoeuré, refusa le scotch qu'on lui tendait et, après un bref salut à la cantonade, il quitta le club.

★

Le Liverpool reçut ce soir-là une étrange lettre, déposée dans la boîte au cours de l'après-midi. C'était bref, mais néanmoins inquiétant de précision.

*Attention, je travaillerai le 1er et le 2 aux Minorités, à minuit. Je donne une chance sérieuse aux autorités, mais il n'y a jamais de policiers près des lieux où je travaille.*

*Jack l'Éventreur*

\*

Avec agacement, Jack l'Éventreur constata que sa fausse moustache se détachait. Il tenta de la faire tenir, en vain. Il hésita à remettre ses projets à plus tard, mais il était déjà à Whitechapel, sur les traces de sa victime. Tant pis, il se passerait de cette partie de son déguisement. C'était un gros risque, mais les rues étaient suffisamment désertes pour qu'il pût espérer n'être vu de personne.

Une femme avançait, rasant les murs, et jetant autour d'elle des regards furtifs ; Elizabeth Stride agissait ainsi chaque fois qu'elle sortait dans la rue, depuis la mort de Dark Annie. Ce soir-là, comme les deux nuits précédentes, elle errait dans Whitechapel, car elle n'avait pas eu de quoi payer sa place dans un asile de nuit. Elle n'avait même pas eu assez d'argent pour payer sa nourriture. Pour dîner, elle avait dû se contenter d'un maigre morceau de fromage, et de quelques vieilles pommes de terre que lui avait données une amie.

Vêtue d'une robe de satin noir usée, et d'une veste de lainage, portant un chapeau de crêpe sombre et une longue écharpe, elle marchait prudemment, effrayée par le moindre mouvement dans l'ombre. Elle, elle avait compris. D'abord Polly, puis Dark Annie. Bientôt, elle-même...

Elle avait songé à alerter la police, à dire ce qu'elle savait. Puis la peur l'avait retenue. La peur du châtiment d'abord, et celle de n'être pas crue, d'être prise pour une folle ; alors, on l'aurait jetée dehors, et elle en serait revenue au même point. Elle avait failli tout raconter à ce médecin, ce docteur Barnardo. Mais elle y avait renoncé :

elle se méfiait de tout le monde, surtout des hommes à l'air brave. Et puis, il y avait toujours l'espoir qu'il ne lui arriverait rien, à elle. Annie et Polly ne pouvaient y échapper, mais elle, c'était différent, elle n'avait jamais été nommée. Elle pouvait espérer que jamais...

Brusquement, elle se sentit tirée en arrière, happée par le gouffre obscur d'une ruelle. Elle poussa un cri bref, avant d'être bâillonnée d'une main ferme ; puis elle sentit le froid du métal. La lame glissa sur sa gorge, sectionnant la carotide gauche, puis la trachée artère. Un flot de sang jaillit sur son lainage, et Jack l'Éventreur la laissa glisser sur les pavés. Une heure sonna au clocher de Sainte-Marie, comme pour ponctuer la sanglante conclusion de la scène ; une pluie fine se mit à tomber sur Whitechapel. Long Liz Stride s'affaissa au pied du mur. L'assassin s'agenouilla et brandit son couteau. À cet instant, un bruit attira son attention : le pas d'un cheval, qui s'approchait. En un instant, il prit sa décision et se releva ; en quelques enjambées, il avait disparu. Quelques minutes après, le cheval de Luis Diemschutz, colporteur, fit un écart en heurtant les jambes de Liz Stride.

Diemschutz descendit de cheval et craqua une allumette : en apercevant les yeux révulsés de la morte et le flot de liquide rouge qui s'écoulait de sa gorge, Diemschutz étouffa un cri et, lâchant son allumette, il courut chercher de l'aide.

\*

— Salauds de flics ! songeait Katherine Eddowes en foulant les pavés qui se couvraient de crachin.

En dépit de ce qu'avaient dit les policiers, elle n'avait pas encore complètement dessoûlé. Elle était perdue dans une rêverie éthérée, où les pavés humides ressemblaient à de petits crânes qui luisaient ; c'est pourquoi elle ne remarqua pas la silhouette sombre qui la suivait depuis plus de cinq minutes. Il n'était pas tout à fait deux heures du matin.

Katherine Eddowes s'engagea dans Mitre Square. Comme elle passait devant un taillis assez haut pour la

dissimuler entièrement, Jack l'Éventreur, qui se trouvait à une dizaine de mètres derrière elle, pressa le pas et la ceintura d'une main, l'empêchant de crier de l'autre. Il allongea de force la prostituée sur le sol et tira son couteau de la sacoche qu'il avait laissée tomber à ses pieds. Il tenta de l'égorger, mais d'un geste étonnamment vigoureux, la prostituée écarta sa main et le couteau laissa une longue entaille du nez à l'angle de la joue droite. Déséquilibré, Jack l'Éventreur et sa victime chutèrent sur le sol. Quand le couteau mordit son visage, la douleur traversa le corps de la prostituée, lui faisant reprendre ses esprits d'un seul coup. De son œil unique, elle fixa son assassin, dont le visage n'était plus dissimulé, le large col de son manteau ayant glissé dans la chute. Il ne fallut qu'une fraction de seconde à Kate pour reconnaître son agresseur : en dépit des années, c'était le même visage, le même regard. Au moment où Jack l'Éventreur lui trancha la gorge, Katherine Eddowes comprit pourquoi elle allait mourir et pourquoi avant elle, Annie Chapman et Polly Nichols avaient été assassinées.

Puis, sans même s'en étonner, Kate réalisa qu'elle était morte.

Jack l'Éventreur soupira de soulagement : cette fois, il s'en était fallu de peu. Heureusement, c'était fini. *Enfin*, c'était fini. D'un coup sec, il acheva de sectionner l'oreille droite déjà à moitié tranchée. C'était répugnant, mais il fallait le faire, c'était indispensable. Reculer maintenant eût risqué de tout compromettre. Puis, jouant de son couteau, il s'acharna méthodiquement sur le cadavre ; ses mains se couvraient de sang. Mais l'arrivée d'un témoin l'obligea à interrompre sa tâche. Partagé entre la frustration et le soulagement, il se releva et s'éloigna.

Le constable Watkins appartenait à la police de la City<sup>1</sup>. Il faisait sa ronde quand le faisceau de sa lampe accrocha le cadavre de Katherine Eddowes. Le nom de Jack l'Éventreur résonna à toute volée dans son esprit, et, sans

---

<sup>1</sup> Mitre Square se trouvait dans la City, partie de Londres qui possédait sa propre police et était légalement indépendante du reste de la ville.

hésiter, il se mit à courir vers l'entrepôt Kearley & Stonge en beuglant :

— Venez vite ! Pour l'amour de Dieu, j'ai trouvé une autre femme coupée en morceaux !

Jack l'Éventreur ne demanda pas son reste, et il s'enfuit de Mitre Square. D'ici peu, l'endroit grouillerait de policiers et de badauds. Coupant par Houndstich et Middlesex Street, il gagna Goulston Street. Par chance, il connaissait ces rues par cœur.

Arrivé à Goulston Street, il vérifia qu'il n'était pas suivi, et, tirant de sa poche un morceau de craie, il s'approcha d'un mur et y inscrivit : « Les juifs sont les hommes qui ne seront pas accusés pour rien. » Voilà qui achèverait de brouiller les pistes. Puis il abandonna un chiffon taché de sang qu'il avait pris sur Kate Eddowes.

Ensuite, il se rendit à Dorset Street. Comme prévu, il y trouva une fontaine, dans une cour, où il se lava les mains. Le sang colora l'eau, puis s'estompa.

Une dernière chose à faire, et cette longue nuit serait terminée. *Tout* serait terminé, enfin.

Il était 2 h 30 du matin, le dimanche 30 septembre 1888. Au mépris des déclarations de Sir Charles, Jack l'Éventreur venait de faire deux nouvelles victimes.

\*

La nuit fut longue pour Sir Charles, appelé sur les lieux, et pour le major Smith, chef par intérim de la police de la City. Les deux hommes n'avaient en commun que leur animosité réciproque ; l'un considérait l'autre comme une vieille ganache incapable et l'autre regardait son homologue avec mépris, du haut de sa pairie.

Un incident raviva la tension entre les deux hommes. En découvrant, à Goulston Street, l'inscription à la craie vraisemblablement laissée par Jack l'Éventreur, Warren ordonna qu'on l'effaçât sur le champ. Il expliqua qu'il craignait qu'un tel graffiti provoquât des réactions antisémites, voire un pogrom. Le général n'était pourtant guère coutumier de tels scrupules. L'inspecteur

MacWilliams et le major Smith tentèrent de s'interposer, mais Sir Charles, en tant que chef de la police métropolitaine, eut gain de cause.

Personne n'avait encore vu ou photographié l'inscription à la craie quand elle fut effacée.

À l'heure où Sir Charles s'illustrait ainsi à Goulston Street, une main gantée jetait dans la boîte à lettres de la *Central News Agency* une enveloppe banale dont le contenu l'était beaucoup moins. Il s'agissait de la troisième lettre de Jack l'Éventreur. À l'heure où cette enveloppe avait été déposée à la *Central News Agency*, à l'heure même où elle fut lue pour la première fois, les journaux n'avaient encore soufflé mot du double meurtre de la nuit précédente.

*Je ne vous racontais pas de blagues, mon cher boss, quand je vous ai donné le tuyau. Vous entendrez parler demain matin du travail de Jack l'Espiegle. Cette fois, coup double. Numéro Un a un peu piaillé. Pas pu la finir d'un seul coup. N'ai pas eu le temps de récupérer les oreilles pour la police. Merci d'avoir gardé dernière lettre en attente jusqu'à ce que je me remette au travail.*

*Jack l'Éventreur*

Cette troisième lettre, si elle montrait une nouvelle fois à quel point le tueur de Whitechapel était sûr de lui, contenait également un renseignement primordial : l'écriture en était la même que celle de la première lettre. Or, dans ce cas précis, la presse n'avait pas encore parlé des deux meurtres de Berner Street et Mitre Square ; seul l'assassin pouvait savoir à ce moment-là qu'il n'avait pas été possible de couper les oreilles de Liz Stride. De fait, cette troisième lettre était indubitablement l'œuvre de Jack l'Éventreur, et, par le biais de l'écriture, elle authentifiait du même coup la première lettre reçue par la *Central News Agency*, dix-huit jours auparavant.

16.

*Dimanche 30 septembre 1888*

Il était 6 heures du matin quand la canne de Lord Powell heurta, du chien de son pommeau, la porte de Leigh Ullmann. Celle-ci, intriguée, ouvrit à son visiteur.

— Lawrence ? Enfin, j'étais morte d'inquiétude...

— J'ai besoin de toi, Leigh.

Il entra en titubant. Quand il se tourna vers elle, Leigh reconnut la même lassitude dans les yeux de Powell, dans ses traits tirés et ses cheveux en désordre sur son front.

— Pourquoi n'es-tu pas venu hier soir, comme prévu ? demanda-t-elle doucement.

— J'... j'étais fatigué. J'avais des soucis. Je suis allé boire dans une taverne et je crois... je crois que j'y ai bu plus que de raison.

Il se laissa tomber sur le lit, lâchant sa canne sur le tapis. Son col était ouvert, un laisser-aller inhabituel chez lui.

— Que t'arrive-t-il, pauvre chéri ?

— Je ne peux pas t'en parler, Leigh. De toute façon, c'est terminé.

— Mais quoi, Lawrence ?

— Je t'en prie, Leigh, ne me pose pas de questions. Fais-moi confiance, c'est tout.

— Je... je vais te chercher du thé, fit-elle après une hésitation.

Elle faisait chauffer l'eau dans la cuisine quand elle entendit un bruit curieux. Elle éteignit le feu sous la casserole, et rejoignit Powell. Celui-ci sanglotait, les yeux dans le vague.

— Je n'aurais pas dû lui céder, murmurait-il... mais... Leigh, je n'y pouvais rien. Je t'aime, Leigh, je tiens à toi plus qu'à tout... j'ai besoin de toi...

— Oui, mon amour, dit-elle en venant se blottir près de lui. Oui, je comprends, moi aussi, je t'aime.

C'était la vérité, mais plus que l'amour, c'était l'inquiétude qui la poussait à se serrer ainsi contre Powell, l'inquiétude de le voir ainsi pour la première fois : faible et sans défense.

Avoir cédé au chantage de Ashley l'avait d'abord révolté, puis écœuré. À présent, il avait honte. Honte d'avoir trahi ses convictions, de s'être abaissé devant son adversaire. Jamais il ne lui pardonnerait cette humiliation, jamais il ne se la pardonnerait.

\*

Il sembla à Douglas, quand Laura apparut, qu'elle était plus belle encore qu'auparavant : ses joues semblaient plus empourprées de vie, ses yeux plus étincelants, ses cheveux plus luisants que jamais. Il l'accueillit sans chercher à dissimuler sa joie. Susan, avec la discrétion des bons domestiques qui en savent plus sur leur maître que lui-même, disparut en silence.

— Je suis si heureux que vous soyez venue, Laura.

— Moi aussi, je suis heureuse. Heureuse d'être près de vous.

Douglas désigna un siège à la jeune femme, et, s'asseyant à côté d'elle, il prit ses mains dans les siennes.

— Laura, j'ai beaucoup réfléchi, cette nuit. Je crois bien que... que je vous aime... que je vous ai aimée dès la première minute où je vous ai vue, dès le premier soir.

— Moi aussi, je vous aime, Douglas. J'ai tant attendu, tant espéré cet instant, l'instant où vous prononceriez ces mots. Je n'ai vécu que pour vous, Douglas.



Avec une fougue irréfléchie, le médecin embrassa Laura ; puis leurs bouches se séparèrent, comme à regret.

— Si vous saviez, murmurait Douglas, si vous saviez comme j'ai souffert de ne pouvoir vous aimer...

— C'est fini, Douglas. À présent, nous sommes l'un à l'autre, à tout jamais.

— Oui, Laura. Rien ne peut plus me séparer de vous, à présent que je suis libre de toute entrave.

— Moi aussi, fit-elle dans un souffle, je suis libérée. Enfin libre d'être à vous.

Tout au bonheur de sentir Laura contre lui, Douglas ne remarqua pas cette phrase que, d'ailleurs, il n'eût pu comprendre.

\*

Ashley était calmement allongé au fond d'un demi-sommeil, dans la pénombre de sa chambre aux doubles rideaux encore tirés, quand James Campbell entra, portant sur un plateau le breakfast et le journal du lord. Avec un grognement de satisfaction, Ashley s'assit contre ses oreillers ; il grimâça un peu : une douleur dans le dos, comme une courbature. Tartinant un toast, Ashley laissa son regard flâner sur la première page du journal, et la stupeur interrompit son geste. Un nouveau crime de Jack l'Éventreur ! Et cette fois, un double crime !

Passé l'étonnement, Ashley éclata d'un rire sonore digne de son frère. James réapparut aussitôt.

— Quelque chose ne va pas, Sir ?

— Ah ah ah ! Oui, oh oui, quelque chose ne va pas ! C'est le chef de notre police qui ne va pas ! Ah ah ah ! Approchez, James.

Le domestique s'exécuta.

— Je suppose, continua Ashley, que, comme d'habitude, vous avez lu mon journal avant de me l'apporter ?

— Comme d'habitude, sir, approuva James avec la meilleure conscience du monde.

— Alors vous êtes au courant : Jack l'Éventreur a fait deux nouvelles victimes. Deux d'un coup, cette fois-ci. Et connaissez-vous la meilleure ? Évidemment non, ce n'est

pas dans le journal. Eh bien hier soir, justement, au Club, je discutais avec Sir Charles qui nous a annoncés tout content de lui que Jack l'Éventreur avait fini de nuire !

— Vraiment ? C'est certes cocasse.

— Mais oui ! Il nous a servis je ne sais plus quelle explication fumeuse, et nous a prétendument démontré que Jack l'Éventreur ne ferait plus de victimes ! Mais quel vieux...

— Sir, vos paroles vont dépasser votre pensée.

— Sûrement pas, James, sûrement pas. C'est bien simple : le meilleur atout que l'Éventreur ait dans sa manche, c'est Charles Warren. Notre Souveraine bien-aimée, Dieu l'ait en Sa sainte garde, n'en est pas à sa première bévue, mais la nomination de Warren est de loin la plus grave. Tenez, c'est à se demander parfois si cette vieille ganache n'est pas complice de Jack l'Éventreur. Si c'était le cas, il n'agirait pas autrement.

Et croquant dans un toast à moitié beurré, Ashley parcourut l'article. Celui-ci relatait entre autres l'épisode de Goulston Street. En en lisant le récit, Lord Ashley crut éclater.

— Ah ! cria-t-il. Ça dépasse l'entendement ! Ce vieux phoque est pire que je l'imaginai !

Emporté par son indignation, Ashley se leva, manquant de renverser son thé sur les couvertures.

— Savez-vous ce qu'il a fait ? aboya-t-il à l'adresse de James.

— Puis-je rappeler à Monsieur que j'ai déjà lu son journal ?

— Ah oui, c'est vrai. Que dites-vous de cette affaire de Goulston Street ?

— Ma foi, sir...

— Notre pauvre Warren se surpasse ! S'il cherche à entrer dans l'Histoire, il est couru qu'il va y parvenir. Une telle stupidité est sans précédent ! Ah, s'il veut qu'on se souvienne de lui, c'est réussi. Je suis certain que dans un siècle, on en parlera encore, de Goulston Street !

Le domestique se borna à hausser les épaules d'un air soigneusement neutre.

— Tenez, vociférait toujours Ashley au comble de l'indignation, il mériterait un procès pour dissimulation de preuve, ou même pour complicité. C'est ça, il se conduit en complice. Ou plutôt... pourquoi en complice ? Peut-être notre chef de la police est-il Jack l'Éventreur lui-même.

— Monsieur plaisanterait-il ?

— Non, Monsieur ne plaisante pas. Ou seulement à moitié. En fait, si l'on considère froidement toute cette affaire, on jurerait que Warren a tout fait pour éviter l'arrestation de l'Éventreur. Il a repoussé toutes les propositions un tant soit peu sensées : l'idée de Winslow, l'offre de récompense, tout ! Et à présent, il s'attaque directement aux indices. Si cet incapable n'était pas trop stupide pour entreprendre quoi que ce soit, j'en viendrais presque à le soupçonner. Mais à vrai dire, il n'aurait pas été capable – tant physiquement qu'intellectuellement – de commettre tous ces meurtres en toute impunité.

» D'ailleurs, je refuse d'envisager une telle hypothèse. Ce serait critique pour mon pari. Même avec cent livres en jeu, je m'imagine mal accusant publiquement de quatre meurtres un pair du royaume.

D'elle-même, la colère d'Ashley s'était apaisée. Comme s'il le regrettait et voulait remettre de l'huile sur le feu, James lança :

— Et l'explication qu'il a fournie pour cette affaire de graffiti ne vous a pas paru satisfaisante ?

— Quelle explication ? Éviter des émeutes antisémites ? Allons, James, ne soyez pas grotesque. Un homme capable d'un massacre comme celui de l'année dernière ne regarderait pas à de tels détails. Les juifs, il s'en moque. Ou plutôt il ne demanderait sûrement pas mieux que de faire charger ses hommes sur eux et d'en éliminer le plus possible. C'est son rêve, j'en jurerais : se débarrasser des juifs ; et même de tous ceux qui ne lui ressemblent pas, ce qui reviendrait à exterminer juifs, pauvres, jeunes et gens intelligents !

— Monsieur est peut-être un peu dur, suggéra James d'un ton résolument peu convaincu.

— Dur ? Indulgent, voulez-vous dire. Ce Warren n'est qu'un... qu'une...

Soudain à court de qualificatifs, Ashley hésita et finit par se taire.

— Et en plus de tout, il m'a détourné de mon breakfast. Ce qui est proprement criminel. Cette vieille carne n'en mérite pas tant.

Et le lord reprit sa place dans le lit, recommençant à tartiner ses toasts.

— Monsieur a-t-il encore besoin de moi ?

— Non, merci, James. Je ne...

À cet instant, la sonnette d'entrée se fit entendre depuis le hall. Ashley leva un sourcil étonné.

— Qui cela peut-il être ? Vous attendiez quelqu'un, James ?

— Non, sir. Je vais ouvrir ?

— Bonne idée, jugea Ashley, convenant que c'était le meilleur moyen de savoir de qui il s'agissait.

James sortit de la chambre. Ashley entendit ses pas décroître dans l'escalier, puis la porte d'entrée qui s'ouvrait, et enfin une voix de ténor dire assez fort pour que tout Londres en profitât :

— Bonjour, Jim. Vous ne rajeunissez décidément pas, mon vieux. Vous avez de moins en moins de cheveux et de plus en plus de cheveux blancs. Allons, ne faites cette tête, je plaisante. Mon frère est là ?

— Monsieur est dans sa chambre, Monsieur. Je vais voir si...

— Laissez, Jim, j'y vais. Prenez plutôt mon manteau et mon chapeau. C'est à ça que vous servez ici, non ? Ah ah ah !

Il y eut ensuite un bruit sec, qu'Ashley interpréta comme une claque dans le dos de James. Le doute, si doute il subsistait encore, n'était plus permis : le visiteur ne pouvait être que Truman Ashley.

Le militaire entra avec sa discrétion coutumière dans la chambre.

— Bonjour, mon frère ! vociféra-t-il en se laissant tomber sur le lit et en tapant sur le genou d'Edward.

Celui-ci empoigna sa tasse de thé, dont l'équilibre précaire n'eût pas résisté à une telle agression.

— Bonjour, Truman. Je ne te dirai pas que c'est une surprise, puisque de toute manière tu ne t'annonces jamais. Mais apparemment, ta veuve s'est vite consolée.

— Ah ne m'en parle pas ! Elle s'est si vite consolée que je me suis vu mettre à la porte par un freluquet qu'elle avait dégoté Dieu sait où. Bien sûr, il avait vingt ans de moins que moi, mais, à mon avis, elle a fait un marché de dupe. Vingt ans de moins, c'est vingt ans d'expérience de moins. Bah, tant pis pour elle.

» Bref, me revoilà. Je vais partir pour Winchester dans deux jours, alors j'ai pensé passer te voir.

— Crois bien que j'apprécie l'attention. Tu veux une tasse de thé ?

— Ce breuvage infâme ? Dieu m'en garde. En revanche, j'accepte volontiers le scotch que tu t'apprêtais à me proposer.

Réprimant un sourire indulgent que Truman n'eût pas manqué d'interpréter comme une manifestation de la condescendance paternaliste de l'aîné pour le cadet, Edward désigna un placard. Son frère, se levant, en sortit une bouteille.

— Alors, parle-moi de toi, fit-il en se rasant près d'Edward. Comment te portes-tu ? Comment va ma chère belle-sœur ?

— Elizabeth se porte comme un charme, merci pour elle. Et en ce qui me concerne, figure-toi que je sors à peine d'une crise de colère.

— Vraiment ? Oserais-je dire que ça ne m'étonne pas plus que cela ?

— Ose donc si tu veux. Mais cette fois-ci, c'était on ne peut plus justifié. Je m'indignais contre l'immense, la monumentale, l'incommensurable, la titanesque, l'incroyable, la...

— Par pitié, Edward, j'ai voyagé toute la nuit. Dis-moi en toute sobriété contre quoi tu t'indignais.

— Contre la stupidité de Warren.

— Votre honorable chef de la police métropolitaine ?

— Oui, cent fois hélas.

— C'était bien lui que tu m'avais présenté à ton club, il y a quelques mois ? Un vieux gâteux à moustaches ?

— Lui-même. Celui sur lequel tu as renversé un verre de brandy sans que j'ai jamais pu savoir si tu l'avais fait exprès.

— Ah ah, je me rappelle...

— Sais-tu qu'hier soir, cet ahuri nous a assuré que Jack l'Éventreur ne frapperait plus ? Et que dans la nuit, il y a eu deux nouvelles victimes ?

— Non, j'ignorais.

— Et voilà pourquoi j'enrageais à l'instant contre sa stupidité.

— Bah, ce n'est qu'un imbécile de plus. Pas de quoi s'attarder. Parle-moi plutôt de ton ami Hallward. Quelle est sa dernière lubie ? Après avoir prôné l'égalité des sexes et conspué le colonialisme, à quoi s'est-il attaqué ? À la royauté ?

— Oh non. Ça, c'est de l'histoire ancienne : ça fait plus de cinq ans qu'en me citant la France en exemple, il m'explique que notre système politique est archaïque.

» Eh bien figure-toi que ces derniers temps, il m'a donné du fil à retordre : il a fallu que je fasse des pieds et des mains pour obliger sa femme à quitter Londres — ça m'a d'ailleurs coûté 1000 livres — et tout ça pour le jeter dans les bras d'une artiste peintre dont il n'osait pas, à cause de sa femme, admettre qu'il était amoureux.

— Et dire que dans deux mois, il s'en sera peut-être lassé !

— Lui ? Tu ne le connais pas !

— En effet ; et depuis que tu m'en parles, je ne demande qu'à mieux le connaître.

— Tu connais mon avis sur ce sujet : nous en reparlerons.

— Pourquoi pas ce midi ? Es-tu occupé ?

— Non, je ne crois pas.

— Alors je t'invite dans une gargote qu'on m'a recommandée. Il paraît qu'on y mange très médiocrement, mais c'est en plein East End. Ça te changera de la Chambre !

Lord Ashley se raidit à l'évocation des bas quartiers, et son frère se méprit sur sa crispation.

— Allons, mylord, ne prends pas cet air outré. Je suis sûr que la fréquentation des petites sœurs des abîmes te changerait les idées entre deux séances à la Chambre...

— Puisque tu en parles, te souviens-tu si je suis déjà allé à Whitechapel ?

— Plaît-il ? s'étonna Truman, intrigué par la soudaine gravité de son aîné.

— Suis-je, à ta connaissance, déjà allé à Whitechapel ?

— En tout cas, si tu t'y es jamais rendu, tu ne me l'as pas dit. Mais il y a tant de choses que tu ne me dis pas...

Le visage de Lord Ashley s'assombrit légèrement. Truman hésita un instant à approfondir le sujet qui semblait si inopinément chagriner son frère, mais il jugea plus à propos d'éluder.

— Alors, pour ce déjeuner ?

— Je ne sais pas... laisse-moi le temps de m'habiller... va donc m'attendre au salon. Et tiens, puisque tu es là, donne-moi donc ton adresse à Winchester. Si j'ai besoin de te joindre, sait-on jamais.

— Cher grand frère, ne penses-tu pas que je puis me débrouiller seul, à mon âge ?

— Plus je te connais, plus j'en doute. Et puis, sérieusement, en cas d'urgence...

— De quoi parles-tu donc, Edward ? Serait-ce de la sénilité précoce ?

— Peut-être bien.

Truman, comprenant qu'il n'obtiendrait aucune autre réponse, haussa les épaules, et quitta la chambre, marmonnant qu'il retournait chez une veuve qu'il avait déjà consolée. Après tout, un regain de tristesse était toujours à craindre, conclut-il.

17.

*Mardi 2 octobre 1888*

L'homme était un docker ; la mâchoire carrée, les épaules larges. Il se présenta à la morgue de Golden Lane sous le nom de John Kelly.

— Je voudrais voir le... le corps ; celui qu'on a trouvé dans Mitre Square, déclara-t-il d'une voix étranglée.

— À quel titre ? lui demanda l'employé de la morgue.

— Je crois que c'est... que je la connais. Si c'est la personne que je pense, elle portait un caraco noir, une robe verte avec des fleurs, et une chemise blanche. Et un chapeau aussi. Noir et vert, avec des perles.

— Et ses chaussures ? demanda l'employé, pas encore convaincu.

— Des bottines d'homme. Qui m'appartiennent.

L'employé se gratta le menton : la description était exacte jusqu'au moindre détail. Après une hésitation, il fit signe à Kelly de le suivre. Le corps se trouvait sur une table en bois, aux trois quarts recouverte d'un drap blanc cassé. Quand Kelly vit le visage mutilé, il chancela et déclara avec peine :

— C'est elle. C'est bien Katherine Eddowes...

L'employé de la morgue appela aussitôt le major Philips. On ignorait encore l'identité de la morte de Mitre Square et le témoignage de cet homme pouvait être primordial.



Le major Philips désigna un siège à Kelly, et, s'asseyant, il le pria de préciser quelques points.

— Vous êtes formel, la femme dont vous avez vu le cadavre est bel et bien celle que vous croyiez ?

— Oui, c'est elle... c'est Kate.

— Vous êtes sûr de vous ? Bien qu'elle soit à moitié défigurée ?

— Mais oui, je suis sûr. Défigurée ou pas, je sais encore la reconnaître. Et puis il y a ses vêtements.

— Je vois, dit Philips. Qui étiez-vous exactement, pour Katherine Eddowes ?

— Je vivais avec elle. Depuis sept ans.

En quelques mots hésitants, l'homme raconta sa vie avec la défunte, mais ce fut lorsqu'il évoqua le mois précédent que le major Philips dressa l'oreille.

— En septembre, au début du mois, on est allés dans le Kent, pour la récolte du houblon. Mais c'était trop dur, Kate était malade et puis le salaire était tellement bas. Alors on est revenus à Londres... surtout qu'il y a eu Jack l'Éventreur.

— Comment ça ? Soyez plus clair.

— C'était la récompense promise pour sa capture. Kate croyait savoir qui était Jack l'Éventreur. Du moins, c'est ce qu'elle m'a dit en revenant à Londres.

— Quoi ? Elle vous a dit qui était ?...

— Non. J'ai essayé de le lui demander, mais elle voulait être sûre. Elle avait besoin de revoir quelqu'un. Une amie à elle.

— Mais à vous, elle n'a rien dit de précis ?

— Rien. Elle ne voulait rien dire avant d'avoir revu son amie. Kate disait juste qu'avec la récompense, on vivrait comme des rois.

Le colosse se tut, au bord des larmes. Philips le considéra d'un œil songeur, puis finit par demander d'une voix lente qui cachait mal sa nervosité :

— Qui d'autre que vous savait que Katherine Eddowes était sur le point de démasquer Jack l'Éventreur ?

— Personne, je crois... Pourquoi ?

— Parce que cette fois-ci, il n'a peut-être pas tué au hasard. Il a peut-être tué pour supprimer quelqu'un qui le menaçait.

\*

Ce fut une nouvelle fois le coroner Baxter qui fut chargé de l'enquête. Bien que ce genre de description ne lui fût guère agréable, il pria néanmoins le docteur Frederick Gordon Brown, qui avait autopsié Katherine Eddowes, de détailler aussi précisément que possible les mutilations subies par le cadavre. Si, interrompu, Jack l'Éventreur n'avait pu assouvir sa sauvagerie sur Elizabeth Stride, il n'en avait pas été de même pour la seconde victime. En effet, outre les diverses lacérations du visage, les intestins et une portion du tube digestif avaient été extirpés du corps, le foie avait été perforé par la pointe du couteau, et un des reins avait disparu.

Malgré ce dernier point, le témoignage de Brown infirmait fortement l'hypothèse de Baxter, selon laquelle Jack l'Éventreur serait un médecin fou à la recherche d'organes humains. Un tel assassin n'eût pas prélevé intestins et tube digestif pour ne pas les emporter. À moins que, une fois sa besogne achevée, il les eût jugés en trop mauvais état.

En revanche, la déposition du médecin légiste apporta un élément nouveau, et devait être sur ce point précis corroborée par l'autopsie de Liz Stride : cette fois, contrairement aux deux précédentes, Jack l'Éventreur avait utilisé sa main droite. Ce qui signifiait qu'il s'agissait ou bien d'un unique assassin ambidextre, ou bien de deux – ou plus – assassins opérant conjointement. Wynne Baxter avait vu là, sinon une confirmation, au moins un indice en faveur d'une de ses thèses, inspirée par la rapidité et l'habileté chirurgicale de l'Éventreur.

Le problème de l'habileté et des connaissances chirurgicales de Jack l'Éventreur allait d'ailleurs susciter une controverse entre les différents experts. En effet, le docteur Brown conclut son témoignage en précisant que le travail de l'assassin, notamment l'ablation du rein,

dénotait une maîtrise certaine des techniques chirurgicales et de solides connaissances anatomiques. Mais, lui succédant à la barre, deux autres médecins s'inscrivirent en faux contre ces déclarations. Selon eux, rien ne laissait supposer que Jack l'Éventreur fût médecin ou chirurgien, ni même plus instruit en la matière que tout un chacun. Pour eux, et ils furent par la suite approuvés par de nombreux praticiens, si Jack l'Éventreur possédait des connaissances chirurgico-anatomiques, elles n'excédaient *a priori* pas celle d'un simple barbier.

À ces mots, le docteur Brown s'insurgea et réfuta les propos des deux médecins ; ceux-ci répliquèrent vertement et la querelle d'experts s'envenima au point de ne bientôt plus porter sur les talents médicaux de Jack l'Éventreur, mais sur ceux des témoins en présence, qui se traitaient les uns les autres de médecaillons.

Étranger à cette querelle, Wynne Baxter, les yeux perdus dans le vague, se posait une nouvelle fois cette question : « Et si Jack l'Éventreur n'était pas seul ?... »

\*

Sir Alec Waynethorpe ayant une nouvelle fois sollicité d'urgence ses services, le docteur Doyle se trouvait pour quelques jours à Londres. Et, selon ce qui était en passe de devenir une habitude, il passait la soirée au *Brewster Club*, avec notamment Hallward et Lord Ashley. La conversation avait d'abord roulé sur la grossesse de Mrs Doyle qui se déroulait d'ailleurs aussi bien que possible, puis, avec l'amiral Mac Lean, ils avaient engagé une partie de bridge. Mais l'amiral s'avérant lamentable – au grand dépit d'Ashley avec qui il faisait équipe – la partie avait tourné court. Mac Lean s'était éloigné, grommelant que le billard était vraiment le seul jeu qui présentât quelque intérêt ; Hallward, lui, avait glissé à l'oreille de son collègue :

— Il ne sait jouer qu'au billard, et encore, mal d'après ce qu'on m'en a dit. Voilà bien les Écossais.

— Savez-vous que je suis né à Edimbourg, répliqua Doyle en souriant.

— Ah... Euh... Eh bien, vous êtes l'exception qui confirme la règle.

Abandonnant le bridge, Ashley avait orienté la discussion sur les travaux littéraires de Doyle.

— J'ai achevé récemment, dit ce dernier, une nouvelle. Voudriez-vous que je vous l'apporte lors de mon prochain passage à Londres ?

— Avec plaisir, répondit le lord, enthousiasmé. De quoi s'agit-il ?

L'arrivée du général Warren empêcha le médecin de répondre. Sir Charles, après de sommaires salutations, s'assit lourdement près de Mac Lean.

— Quelle journée ! grogna-t-il. Mais nous progressons.

L'affaire Jack l'Éventreur étant sur toutes les lèvres à Londres depuis le double meurtre du samedi 29, chacun comprit de quoi il était question.

— Vraiment ? s'enquit Horton. Le portrait de notre Éventreur se préciserait-il ?

— Mais, intervint surnoisement Ashley, je croyais que Jack l'Éventreur était un marin européen-asiatique, qui d'ailleurs avait eu le bon goût de quitter notre beau pays...

— Nous avons dû délaissier cette hypothèse depuis les deux derniers meurtres, expliqua Warren sans déceler la moquerie dans le ton du lord. En revanche, nous savons désormais qu'il est ambidextre.

Cette fois, Ashley tendit l'oreille, vraiment intéressé.

— En effet, poursuivit le général, les premiers crimes étaient l'œuvre d'un gaucher et les deux derniers, celle d'un droitier.

— Voilà qui devrait réduire le champ des recherches, se réjouit Hallward.

— Pas énormément, répliqua Ashley. Les gens ambidextres sont rares, mais comment savoir si quelqu'un l'est ? Tenez, ici par exemple, qui est ambidextre ? Ou simplement gaucher ?

Tous affirmèrent n'être que droitiers.

— Et voilà. Si Jack l'Éventreur était parmi nous, comment prouver qu'il est ambidextre ? Ce n'est pas une particularité très difficile à cacher.

Le docteur Doyle, bourrant sa pipe, demanda :

— J'ai appris que des médiums avaient offert leurs services à la police. Qu'en est-il exactement ?

— En effet, approuva Warren, une demi-douzaine de voyants, médiums, et autres charlatans sont venus nous trouver. Certains même nous ont décrit Jack l'Éventreur. Mais nous n'avons pas ajouté foi à ces... divagations.

Doyle secoua la tête.

— Divagations, c'est vite dit. Personnellement, je m'intéresse beaucoup au spiritisme. Et même si nombre de ces voyants sont des escrocs, il doit se trouver parmi eux quelques véritables spirites. Je pense que ce type d'investigations gagnerait à être appliqué davantage dans les enquêtes criminelles.

Warren haussa les épaules, et Mac Lean lança :

— Sans doute êtes-vous un médecin de talent, docteur Doyle, mais vous feriez un piètre policier. Vous n'avez pas l'esprit pour cela.

Ce fut Ashley, cette fois, qui haussa les épaules. Avant qu'il eût pu protester verbalement, Horton s'engouffra dans la brèche ouverte par Doyle :

— À mon sens, et puisque nous parlons de ces choses, ce Jack l'Éventreur est un démon.

L'assistance leva unanimement un sourcil dubitatif, à l'exception de Warren qui étouffa un « groupmf » méprisant.

— Pourquoi non, Sir Charles ? Avec tous ces déments qui révèrent le Diable, l'un d'eux a certainement invoqué un des démons de l'Enfer, et celui-ci, une fois libéré, s'est mis en quête de victimes. C'est pourquoi ces meurtres sont si abominables.

— Grands dieux, Horton, protesta Ashley, ne craignez-vous pas que votre imagination vous emporte un peu loin ?

— Un peu loin, sans doute. Trop loin, certainement, murmura sarcastiquement Doyle.

Vexé, Horton rétorqua :

— Moquez-vous si vous voulez. Mais comment expliquer autrement qu'il échappe à la police, aux comités de vigilance, à tout le monde, et avec tant de facilité ?

— Si seuls les démons pouvaient se jouer de la police, le travail de celle-ci s'en trouverait certainement simplifié, fit observer Hallward.

— Et puis la chose se saurait, ajouta sournoisement Lord Ashley avec un regard vipérin pour Warren.

— En tout cas, intervint l'amiral, si c'est bien un démon, une chose est sûre : pour faire de pareilles choses, ce ne peut être un démon britannique.

Ashley leva les yeux au ciel, et dit :

— Mais, Sir Charles, n'était-il pas question d'une récompense à offrir pour la capture de Jack l'Éventreur ?

— Certes. Mais cette idée a été abandonnée. Je l'ai personnellement repoussée.

— Et pourquoi ? Cela aurait sans doute motivé les Londoniens.

— Parce que ça n'aurait pas marché ! Si des policiers expérimentés et guidés par leur devoir sont tenus en échec, ce ne sont pas de quelconques citoyens appâtés par l'argent qui seront plus heureux. Et puis, nous ne sommes pas en Amérique ! De tels procédés sont peut-être courants chez ces sauvages, mais pas chez nous. Et quoi qu'il en soit, Sa Gracieuse Majesté a approuvé ma décision.

C'était là, effectivement, un argument inattaquable. Bien que peu convaincu, Ashley n'insista pas.

— Et en dehors du fait qu'il est ambidextre, demanda-t-il, que savez-vous d'autre de nouveau sur l'Éventreur ?

— Eh bien... Euh... rien que je puisse encore vous révéler.

Un sourire éclaira plusieurs visages. La phrase était parfaitement claire sur deux points : d'abord, la police ne savait rien d'autre ; ensuite, Sir Charles ne savait pas mentir.

## 18.

*Lundi 8 octobre 1888*

Quand Lord Ashley était arrivé à la morgue de la City, Golden Lane, un peu avant 13 heures, il ne s'y trouvait encore qu'une vingtaine de personnes : plusieurs femmes, pour la plupart des prostituées de Whitechapel, et quelques ouvriers en tenue de travail. Il y avait également là une demi-douzaine de gamins, venus seuls ou avec leurs parents, et qui, pour les uns s'ennuyaient à mourir, pour les autres, paraissaient s'amuser follement à courir en tous sens et à jouer à cache-cache derrière les platanes qui bordaient la morgue. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la foule comptait près de cent personnes, venues grossir les rangs des quidams réunis pour l'enterrement de Katherine Eddowes.

Ashley doutait fort qu'assister aux funérailles pût l'aider dans son enquête, mais il n'était en mesure de négliger aucune piste. Qui sait, peut-être l'assassin serait-il là ? Sans qu'il sût exactement pourquoi, cette idée le mit mal à l'aise.

Le convoi mortuaire se mit en route vers 13 h 30 ; le cercueil en orme verni aux moulures de chêne, crêpé de noir, offert par un entrepreneur de pompes funèbres de Banner Street, portait l'inscription laconique : « Katherine Eddowes. Décédée le 30 septembre 1888 à l'âge de 43 ans. » Suivant d'un pas las, la tête baissée,

marchait John Kelly. Ses amis s'accordaient tous à dire qu'en une semaine, il semblait avoir vieilli de dix ans.

Derrière John Kelly suivaient les quatre sœurs de Katherine. Le convoi funéraire était escorté d'un cordon de policiers. Ashley remarqua aussi une troisième voiture, transportant des journalistes, seules personnes du cortège à ne pas sembler – ou faire l'effort de sembler – affligées.

Quand le cercueil arriva au cimetière d'Ilford, pas moins de 500 personnes le suivaient : on eût cru des obsèques nationales. Le prêtre prononça quelques mots, évitant soigneusement de faire allusion aux circonstances de la mort de Kate Eddowes. Même les enfants, gagnés par la solennité de la situation, ne s'amusaient plus. Seuls deux d'entre eux avaient joué autour des tombes, jusqu'à ce que leur mère les rappelât à l'ordre.

Ashley, posté à la sortie du cimetière, observa la famille de la victime ; il avait tenté de parler à Kelly, la veille, mais celui-ci avait éludé dès que la conversation s'était orientée sur Katherine. Le lord avait eu beau insister, argent à l'appui, il n'avait rien pu tirer de son interlocuteur.

Tandis que, saisissant contraste avec la dignité qui avait présidé jusque-là aux funérailles, on enterrait à la hâte le cercueil dans une fosse pour indigents, Lord Ashley reprit le chemin du West End, un peu déçu de n'avoir pas récolté le moindre indice. Il rentra en voiture, et quand le cocher le déposa devant chez lui, son regard accrocha une affiche annonçant la prolongation des représentations de *Docteur Jekyll et Mister Hyde* au *Lyceum*.

\*

Alors qu'il ne l'aurait jamais seulement envisagé quelques semaines plus tôt, Douglas venait de tromper sa femme, et le plus étonnant était qu'il n'en concevait aucune culpabilité : il se sentait heureux, serein et résolument innocent de la moindre infidélité.

Laura entra dans la chambre où le médecin était encore allongé sur le lit. Elle portait une simple sortie-de-bain, très vieux cadeau de Shelley ; Douglas, qui s'était toujours



trouvé ridicule avec ce peignoir, le découvrait somptueux sur les épaules de sa maîtresse. Le bleu marine créait un troublant contraste avec la pâleur presque laiteuse de la peau de Laura ; et ce vêtement léger s'accordait si bien avec la liberté que symbolisait cette jeune femme qui, au mépris des conventions, fumait, se mêlait des discussions entre hommes, s'habillait au gré de sa fantaisie et savait se montrer entreprenante quand il le fallait — Douglas pouvait en parler en connaissance de cause.

Elle l'embrassa furtivement et s'allongeant à son tour, elle se blottit dans ses bras.

— Tu es bien ?

Elle hocha la tête et ronronna contre sa poitrine.

— Tu sais Laura, j'ai raconté à Edward que nous... enfin que toi et moi... Bref que tu...

— D'accord, j'ai compris. Tu lui as raconté, et alors ?

— Il n'en est pas revenu ! Si tu l'avais vu... Il a fait des yeux ronds et a fini par dire d'un ton détaché qu'il me félicitait. Mais pour le coup, il était stupéfait. Ah ah, sacré vieil Edward ! Cette fois, je crois bien que c'est moi qui l'ai étonné !

\*

Presque habitué à rentrer épuisé chez lui, Nigel Barton ôta son uniforme avant de passer à la salle de bains. Après s'être vigoureusement lavé face à une bassine fumante, il se coucha rasséréné et aperçut sur son bureau, au moment de souffler sa bougie, les dossiers qu'il avait promis à Ashley. Ayant enfin trouvé quelque temps libre la veille, il les avait réunis, mais n'avait pas eu le loisir de les lire. Ce soir-là, il était décidément trop fatigué pour le faire. Après tout, tant pis, ces dossiers plus ou moins poussiéreux ne contenaient vraisemblablement rien d'intéressant et Ashley s'en apercevrait bien assez tôt. Dans l'improbable cas contraire, le lord lui en ferait part. Dès qu'il aurait le temps, il porterait ces dossiers à Ashley et le laisserait se débrouiller seul.

Jeudi après-midi, par exemple.

Barton plongea la pièce dans l'obscurité et, rompu de fatigue, s'endormit en quelques instants.

## 19.

*Jeudi 11 octobre 1888*

Lord Ashley et le Dr Hallward marchaient d'un pas tranquille dans les allées de Hyde Park. Le premier se reposait avec délectation de la Chambre, dont les tergiversations, décidément, l'agaçaient de plus en plus ; le second, depuis l'intrusion de Laura dans sa vie, montrait un visage constamment serein.

D'un même mouvement, les deux hommes prirent place sur un banc.

— Alors, Laura vous a donc abandonné pour toute la journée ? fit Ashley.

— Hélas oui. Elle voulait absolument achever une toile. Et son travail passe avant tout. Elle a déjà prévu plusieurs tableaux pour décorer ma salle d'attente. Qui sait, peut-être un client, en les voyant, voudra-t-il les acheter. C'est même inévitable, Laura a tant de talent.

« Cher Douglas, songea le lord. Il ne doute de rien. »

— Et a-t-elle l'intention de s'installer chez vous définitivement ? reprit-il à haute voix.

— Naturellement. Je pense qu'avant la semaine prochaine, tout sera réglé. Pourtant, elle conservera son atelier pour y travailler. Je lui ai proposé d'aménager une pièce à cet effet chez moi — la maison est largement assez

grande — mais elle a préféré conserver certaines habitudes.

— Bah, avec le temps, tout cela se mettra en place. Mais j'y pense, si Laura travaille, vous voilà célibataire pour le déjeuner ?

— En effet.

— Venez donc déjeuner à la maison. Virginia sera ravie.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la sortie de Hyde Park. Ce fut Douglas qui, le premier, rompit le paisible silence de leur promenade.

— À votre avis, Edward, pourquoi est-elle partie ?

— Qui ?

— Shelley.

— Pourquoi ? Eh bien c'est... Quoi de plus ardu que de démêler ce qui se passe dans la tête d'une femme ?

— Tout de même, je n'arrive pas à comprendre.

— Peut-être est-elle tombée amoureuse d'un autre homme avec lequel elle est partie ?

— C'est aussi l'explication à laquelle j'ai pensé. Mais tout de même, elle était mariée. Croyez-vous que cela aurait suffi à lui faire briser son mariage ?

— J'ai parfois peur que certaines réalités vous échappent, Douglas. Il vaut mieux oublier Shelley et penser exclusivement à Laura. Remuer le passé ne sert à rien.

Douglas opina, et Ashley se sentit soulagé : mieux valait que le médecin n'apprît jamais quel rôle exact son ami avait joué dans cette histoire.

\*

Le superintendant Barton arriva chez Ashley à 14 heures environ. Les deux hommes s'installèrent dans la bibliothèque et le lord proposa au policier un verre de scotch.

— Non merci.

— Tu es en service ?

— Ce n'est pas ça, mais je n'ai pas le temps de rester. Nous sommes de plus en plus débordés. Surtout depuis l'apparition de Jack the Flic.

— Qui ? Un nouvel assassin ?

— Non, grâce au ciel ! Mais tu n'as pas entendu les derniers bruits qui circulent ? Eh bien voilà : des gens bien inspirés se sont demandés comment Jack l'Éventreur pouvait échapper à toutes les surveillances. Il y a trop de monde dans les rues de Whitechapel, surtout juste après un meurtre, entre les comités de vigilance, les badauds, la police et les autres, pour que personne ne l'ait vu. Conclusion : on l'a vu, mais on n'a pas fait attention à lui. Conclusion de la conclusion : sa présence dans les rues de Whitechapel en pleine nuit doit être toute naturelle. Aussitôt, nos esprits forts en ont déduit que l'Éventreur était un policier. Ainsi, aucun risque pour lui d'être arrêté par un comité de vigilance ou un autre flic. Ce qui fait que, depuis trois jours, on ne parle plus que de Jack le Flic. J'ai même failli être pris à partie lors d'une ronde, hier soir.

— Conviens que l'attitude de Warren ne peut que plaider en faveur de cette hypothèse.

— Ce n'est pas faux. Bref, tout ça pour dire qu'en ce moment, le métier de policier est encore moins de tout repos que d'habitude ! Donc, je file de suite. Voilà les dossiers que tu m'avais demandés.

— Merci beaucoup, Nigel. Qu'en as-tu pensé ?

— Rien du tout. Je n'ai pas trouvé le temps de les lire. Mais de toute manière, j'ai déjà mon opinion. Ça ne te mènera à rien.

— Nous verrons bien.

— En tout cas, bonne chance. Au revoir.

Et sur ces mots, le superintendant disparut avec un signe d'adieu.

\*

Ashley ferma la porte de son bureau. Virginia étudiait l'arithmétique sous la tutelle de son précepteur ; Douglas était retourné à ses patients ; Elizabeth, passée en coup de vent, était aussitôt repartie ; James, lui, veillait à la paix tranquille de la maison.

Le lord posa les quatre dossiers sur son bureau ; il s'assit et ouvrit le premier : l'affaire Emma Smith. Un

rapide examen du dossier conforta Ashley dans son opinion première : la mort d'Emma Smith n'avait rien à voir avec Jack l'Éventreur. D'après l'enquête, la prostituée avait été tuée pour n'avoir pas cédé au « chantage à la protection » d'une bande comme celle de Hoxton Market.

Le deuxième dossier était celui de Fairy Fair. Là aussi, l'argent était vraisemblablement le mobile du crime ; un crime qui, malgré un certain sadisme, ne ressemblait guère à ceux de Jack l'Éventreur.

En allumant un cigare, Lord Ashley s'empara du troisième dossier : celui d'Edna Prills. L'affaire datait de quinze ans, mais la victime, une prostituée de Whitechapel, avait été égorgée et lardée de coups de couteau, selon la méthode de Jack l'Éventreur. De plus, le crime avait eu lieu non loin de Buck's Row, le théâtre du premier forfait de l'Éventreur. Edna Prills, originaire du Pays de Galles habitait avec sa fille une des principales artères de l'East London. Son corps avait été découvert, en sang, le 6 juillet 1873 au matin.

Jusque-là, rien de nouveau, Ashley connaissait ces détails depuis son incursion aux archives de la police. Mais Barton avait joint au dossier la conclusion de l'enquête de police, datée du 10 juillet 1873. Edna Prills avait été tuée par quatre autres prostituées, qui voulaient lui dérober son argent ; en effet, Edna, devenue assez riche pour quitter Whitechapel, voulait partir de Londres avec sa fille Linda, et aller s'installer dans le sud du pays. Pourtant, faute de preuves, et parce qu'elles étaient protégées par la loi du silence qui régnait à Whitechapel, les quatre meurtrières n'avaient pas été arrêtées, bien que deux d'entre elles eussent été identifiées.

Bref, un autre crime crapuleux. Ashley poussa un soupir de désappointement. Barton avait peut-être raison : rien ne sortirait de ces damnés dossiers.

Il allait se désintéresser de l'affaire Prills quand son regard accrocha deux noms, griffonnés à la va-vite au bas d'une feuille. Les noms des deux meurtrières d'Edna Prills qui avaient été identifiées : Annie Chapman et Mary Nichols...

D'abord, Ashley se sentit pris d'un vague vertige. Il ferma les yeux, les rouvrit : les deux noms étaient toujours là. Les meurtrières d'Edna Prills étaient au nombre de quatre ; comme les victimes de Jack l'Éventreur. Et deux de ces victimes avaient été identifiées comme les meurtrières d'Edna Prills, quinze ans plus tôt. La conclusion s'imposait d'elle-même, incontournable, inévitable : les deux autres meurtrières, qui étaient vraisemblablement Liz Stride et Kate Eddowes, avaient été tuées, comme Dark Annie et Polly Nichols, pour venger Edna Prills.

Ashley se versa un verre de scotch qu'il vida d'un seul trait. Depuis un mois et demi, un mystérieux assassin terrorisait Londres, déroutait la police et défiait toute analyse. Nul ne comprenait ce qui le poussait à commettre des crimes atroces. Et d'un seul coup, lui, Edward Ashley, venait de mettre à jour le mobile de l'Éventreur. Il venait de découvrir ce que toute l'Angleterre s'échinait en vain à chercher depuis quarante et un jours !

Passé le vertige grisant de la victoire, Ashley fit quelques pas dans son bureau, l'esprit en ébullition. Il se pouvait que ce fût une coïncidence. Le crime d'Annie Chapman et de Polly Nichols, quinze années auparavant, pouvait n'avoir aucun rapport avec l'Éventreur. Mais non ; Ashley repoussa aussitôt cette éventualité. Tout concordait trop bien, le hasard n'avait rien à faire dans cette histoire. Pourtant, la police n'avait pas relevé cette explication...

La confiance d'Ashley, un instant ébranlée, se raffermir quand il se rappela les paroles de Barton : la police n'avait pas examiné le dossier Prills, jugé trop vieux ; et le superintendant lui-même avait confessé ne l'avoir pas consulté par manque de temps.

Non, le doute n'était pas permis : le dossier Prills était la clé de tout. Ashley hésita un instant à aller trouver Barton pour lui faire part de sa découverte, mais il se ravisa : auparavant, il devait tout savoir jusque dans les moindres détails. C'était à lui, non à la police de

démasquer l'Éventreur. Et les cent livres de son pari avec Hallward n'étaient pour rien dans sa décision.

Se versant un second verre de scotch, Ashley se plongea dans l'examen approfondi du dossier Prills.

Quand il reposa le dossier sur le bureau, la conviction de Lord Ashley était faite. À l'exception de sa fille Linda, Edna Prills n'avait aucune famille connue : ni amant, ni mari, ni même protecteur attitré. De surcroît, Linda Prills avait disparu juste après la mort de sa mère alors qu'un orphelinat s'était offert à l'héberger – elle avait à l'époque une douzaine d'années. Une très sommaire enquête pour la retrouver avait été lancée, qui s'était révélée infructueuse. Possédant sans doute quelque argent qui avait échappé aux quatre meurtrières, la fillette avait pu partir n'importe où en Angleterre, ou même ailleurs en Grande-Bretagne. Compte tenu de tout cela, il apparaissait presque certain que l'Éventreur n'était autre que Linda Prills.

Avec satisfaction, Ashley leva son verre et contempla le scotch. Il venait, avec une infime possibilité d'erreur, de découvrir l'identité de Jack l'Éventreur.

\*

Lord Ashley rentra chez lui, fourbu, à plus de 23 heures. Mais il devait faire fi de la fatigue : il avait encore à effectuer un travail capital.

Il avait, dans l'après-midi et la soirée, fait le tour des hôtels de Londres les moins coûteux, à la recherche d'une certaine Linda Prills, arrivée dans la capitale entre un mois et demi et six mois plus tôt : en vain. Cela n'infirmais cependant en rien sa théorie. D'abord si Linda Prills n'était effectivement arrivée que récemment à Londres – ce qui n'était pas du tout prouvé – il était tout à fait possible qu'elle ne fût pas descendue dans un hôtel, mais qu'elle eût loué un appartement. Ensuite, rien ne prouvait qu'elle utilisait encore son vrai nom. Peut-être même en avait-elle changé dès son départ de Londres, quinze ans plus tôt, pour échapper à d'éventuelles

recherches. Dès lors, Linda Prills, c'est-à-dire Jack l'Éventreur, pouvait être n'importe quelle jeune femme d'une trentaine d'années, ce qui ne facilitait guère les investigations d'Ashley.

S'accrochant pourtant à l'espoir que Linda Prills s'appelait toujours ainsi, le lord avait rendu visite à Clive York, pour le lancer sur sa trace. Pour peu qu'elle se trouvât à Londres sous sa véritable identité, il était presque certain que York la débusquerait.

Mais c'était peu probable. Il convenait donc de se renseigner d'urgence sur tout ce qui pouvait concerner Linda Prills et la faire identifier. Peut-être existait-il un détail, une caractéristique physique qui pourrait faciliter les recherches. Mince espoir, certes, mais auquel Ashley s'était cramponné ; il était donc allé à Whitechapel, jusqu'à la rue qu'avaient habitée les Prills. Avec de la chance – beaucoup de chance... – il pourrait s'y trouver quelqu'un qui les avait connues.

Mais il n'était pas sitôt arrivé dans la rue qu'il l'avait reconnue. Il y était déjà venu, le 18 septembre, en se rendant à Buck's Row. C'était là qu'il avait ressenti cette impression de déjà-vu qui l'avait tant troublé, allant jusqu'à lui suggérer qu'il était peut-être victime d'un dédoublement de personnalité, et que, tel un monstrueux M. Hyde, il se métamorphosait parfois en un criminel sanguinaire surnommé Jack l'Éventreur.

En un éclair, à cet instant, il s'était souvenu. Il avait compris, il s'était rappelé où il avait déjà vu cette rue, et pourquoi, un mois plus tôt, il avait cru y être déjà venu. Mais la conclusion qui s'imposait alors était trop incroyable.

Et pourtant, deux autres scènes lui étaient revenues en mémoire ; deux scènes qui étaient autant d'indices contre la même personne. Pour inconcevable que c'était, l'explication était limpide, tous les éléments du puzzle paraissaient s'assembler. Néanmoins, Ashley se refusait encore à y croire, s'accrochant à l'espoir d'une suite de coïncidences. Il fallait pourtant qu'il en eût le cœur net. Et un homme pouvait l'y aider : Truman Ashley.



À peine rentré chez lui, sans même s'octroyer le temps de reprendre son souffle, Ashley s'empara de son écritoire. D'une écriture nerveuse, il rédigea sa lettre et, quand ce fut fait, il inscrivit sur l'enveloppe l'adresse de son frère, à Winchester.

## 20.

*Mardi 16 octobre 1888*

Ce matin-là, comme tous les matins depuis trois jours, Ashley se rua à la porte d'entrée dès l'arrivée du courrier. Outre le *Times*, il y avait deux factures, trois lettres adressées au pair du royaume, et surtout une enveloppe où l'adresse d'Ashley était écrite avec plusieurs ratures de l'écriture sommaire de Truman. Délaissant le reste du courrier, Ashley se précipita à l'étage, en lançant à James qu'il était occupé et qu'il fallait qu'on ne le dérangeât sous aucun prétexte.

Lord Ashley s'enferma à double tour dans son bureau, s'assit et décacheta l'enveloppe. La lettre était bien de Truman.

*Frère bien-aimé,*

*En recevant ta lettre, je me suis demandé depuis quand nous ne nous étions pas écrits. Et j'ai d'ailleurs été bien incapable de répondre. Au moins dix ans, ça c'est sûr, mais avant 1878, je ne saurais dire. En tout cas, crois bien que j'ai été fort touché de cette attention, bien que ta missive ait été d'une concision et d'une brièveté à la limite de l'impolitesse. Si notre pauvre mère savait que toi, le génie épistolaire de la famille, tu as commis ces quelques lignes à la portée du premier écrivain public venu, elle s'en retournerait dans sa tombe. À ce propos, pour répondre à la*

question que tu ne m'as pas posée, tout se passe bien à Winchester. Malgré un temps maussade – l'Angleterre est ce qu'elle est ! – mon séjour est des plus agréables, car Tess – ma veuve éplorée – a acheté récemment quatre superbes étalons de la plus pure race. C'est dire que mes journées sont aussi agitées que mes nuits, et aussi bien remplies. Mais je te sens déjà pincer les lèvres avec ton hypocrisie de pair du royaume. Aussi j'en viendrai tout de suite au sujet de ta lettre.

En effet, une certaine Laura Brales a bel et bien habité Southampton jusqu'à l'été dernier. D'après ta description, il s'agit bien de celle qui t'intéresse, mais une précision néanmoins : elle n'habitait à Southampton que depuis 1875, et non depuis sa naissance. À moins bien sûr qu'auparavant, elle n'ait porté un autre nom, comme tu le sous-entends dans ta lettre. Mais, si c'est le cas, je n'en ai trouvé aucune trace.

D'autre part, ta Laura Brales était effectivement peintre quand elle habitait à Southampton. Et comme l'art ne nourrit que ceux qui n'en ont pas besoin, elle a vécu quatre ou cinq ans en illustrant des planches anatomiques pour différentes facultés de science et de médecine. Si tu es intéressé, j'ai pu me procurer – pour une somme que je passerai pudiquement sous silence, sauf si tu insistes – une des œuvres anatomiques de ta Miss Brales. Voilà qui répond à ta question concernant les éventuelles connaissances chirurgicales de cette Laura Brales.

Au cas où cela t'intéresserait, je me suis renseigné sur elle, et il semblerait que Miss Brales soit, je cite, « une personne charmante, aimable, et de très bonne compagnie. » En gros, c'est l'avis général : tout à fait honnête, et une vie privée irréprochable pour ce qu'en savaient ses voisins. Si tu comptais faire chanter quelqu'un par le biais de Miss Brales, je suis navré, mais je crains fort que ce ne soit raté. Bah, je te connais, tu trouveras bien autre chose.

J'espère que tu apprécies tout de même l'effort que j'ai fait. J'ai récolté tout ça en une journée seulement, délaissant Tess et ses chevaux. Je n'attends pas de toi la moindre compassion, je te connais trop bien, mais j'ai quand même l'espoir que tu me rembourseras cette planche anatomique. Entre nous, elle ne me sera pas d'une grande utilité, connaissant déjà, je crois, les rudiments anatomiques suffisants pour l'usage que j'en ai !

*Je pourrais bien te parler longtemps encore des chevaux de Tess, mais tu n'entends rien aux chevaux, ou de Tess elle-même, mais tu froncerais le nez hypocritement. Alors je vais conclure ma lettre en te disant que, même si elle n'était guère désintéressée, ta missive m'a fait plaisir et m'a surtout bien étonné de toi. À présent, nous voilà tous deux tranquilles pour dix nouvelles années. Alors rendez-vous en 1898, vieux frère.*

*Bon chantage (?) et à bientôt,  
Bien à toi,*

*Truman.*

Comme il lisait la lettre de son frère, Ashley n'avait cessé de blêmir, et les allusions égrillardes de Truman n'y étaient pour rien. Cette lettre confirmait les soupçons du lord et la vérité était là, sous ses yeux, indéniable et terrible : Laura Brales, la charmante artiste peintre spontanée et amoureuse de Douglas, était en fait Linda Prills. C'est-à-dire... Jack l'Éventreur.

\*

M. George Lusk, chef du comité de vigilance de Whitechapel, reçut lui aussi ce matin-là un courrier non dénué d'intérêt. Parmi quelques enveloppes se trouvait un colis. Intrigué, Lusk l'ouvrit et en voyant le contenu, il pâlit. C'était la moitié d'un rein.

À côté de l'organe se trouvait un papier. En le dépliant, Lusk put lire le message suivant, émaillé de fautes d'orthographe :

*De l'Enfer, cher M. Lusk, je vous envoie le rein que j'ai prélevé sur une femme et que j'ai conservé pour vous ; l'autre morceau, je l'ai fait frire et je l'ai mangé ; c'était très bon. Je peux vous envoyer le couteau ensanglanté qui l'a détaché, si seulement vous attendez un peu. Attrapez-moi si vous le pouvez, M. Lusk.*

*Jack l'Éventreur.*

Quand George Lusk rendit publique ce macabre envoi, de nombreux journalistes ne virent là qu'une blague de

carabin de mauvais goût, certains affirmant même qu'il s'agissait du rein d'un chien. Mais un examen en règle montra qu'il provenait d'un être humain. Et même, précisa le médecin, d'une femme d'environ 45 ans, atteinte très gravement de la maladie de Bright.

Or, Katherine Eddowes avait 43 ans, et elle souffrait depuis plusieurs années de la maladie de Bright.

\*

Enfin, Sir Charles avait trouvé la solution. Jack l'Éventreur pouvait compter ses jours de liberté ! À dire vrai, l'idée ne venait pas exactement de Sir Charles, puisqu'elle lui était apparue comme il la lisait dans le *Times* de ce matin-là. Un article mentionnait un meurtre commis à Blackburn, douze ans plus tôt et élucidé grâce à un chien policier dont l'instinct avait permis l'arrestation de l'assassin.

Non content de lancer la controverse, le *Times* l'alimentait en publiant deux interviews d'éleveurs de chiens, l'un opposé à cette méthode d'investigation, l'autre qui en était un fervent partisan. Le premier, un éleveur du Yorkhill, prévoyait qu'attiré par les odeurs fortes, le chien policier se ruerait, non pas sur les traces de l'assassin, mais dans la première crèmerie venue, à cause de l'odeur de margarine.

Mais Warren, sans lire cette interview, dévora la seconde, celle d'un certain Edwin Brough, de Scarborough, en fait un plaidoyer fougueux pour l'utilisation des chiens dans le cadre des enquêtes de police. Aussitôt convaincu, Sir Charles fit appeler ses subordonnés et leur lut l'article de Brough : « Notre chien limier anglais est infiniment supérieur à toute autre espèce en ce qui concerne son flair naturel. Nos éleveurs ont en effet sélectionné, heureusement, la longue tête étroite et pointue ainsi que les babines immenses toujours associées à cette faculté et ce, à un niveau encore jamais atteint auparavant. »

— C'est merveilleux, vociféra Sir Charles. Voilà l'homme qu'il nous faut. Il y a plus d'un mois que l'Éventreur nous ridiculise aux yeux du monde entier !

Cela a assez duré. Grâce à cet Edwin Brough, les honnêtes gens vont enfin prendre leur revanche !

» Vous, Milton, allez de ce pas au siège du *Times*, trouvez l'adresse de ce Brough et faites-le venir à Londres pour demain. Les frais de voyage seront pour la ville. C'est bien le moins !

— Pour demain ? Mais sir...

— Mais quoi Milton ? J'ai dit pour demain. Et à présent, filez au *Times*, vous devriez déjà y être !

L'inspecteur Milton obéit et s'enfuit sans demander son reste. Warren fit signe aux autres qu'ils pouvaient disposer.

Une fois seul, Sir Charles s'approcha d'un miroir en se frottant les mains d'un air satisfait. Vérifiant que personne ne pouvait le voir, il s'examina dans la surface polie. « Les babines immenses », songea-t-il en se triturant les joues. « La tête étroite et pointue. » Il appliqua ses mains sur ses oreilles, appuya jusqu'à s'en faire mal. Puis, satisfait, il émit un grognement de contentement.

\*

Il fut assez simple pour Ashley d'ouvrir la porte de l'atelier de Laura : Clive York lui avait appris quelques rudiments de son art.

Ne parvenant toujours pas à admettre que Laura pût être Jack l'Éventreur, Ashley avait décidé de fouiller l'atelier. S'il y avait une preuve, c'était là qu'il la trouverait. Car, après tout, quels éléments pouvait-il objectivement retenir contre la jeune femme ? Qu'elle fût physiquement capable de commettre un meurtre ne suffisait pas.

D'abord, elle avait fabriqué des planches anatomiques et n'était donc pas complètement ignorante sur ce sujet. Mais de nombreuses personnes devaient en savoir autant qu'elle. Et d'ailleurs, les compétences chirurgicales de Jack l'Éventreur avaient souvent été remises en question par les experts.

Ensuite, Laura était ambidextre. En effet, elle se servait tout à fait normalement de sa main droite, mais Ashley s'était rappelé une scène, qui remontait à environ un mois. Quand il était venu inviter Laura à une prétendue partie de bridge avec Douglas, il avait trouvé la jeune femme tenant une cigarette de la main *droite* et peignant. Donc de la main gauche. Cette scène ne lui était revenue en mémoire que le jeudi précédent quand ses soupçons s'étaient aigüillés sur la jeune femme. Elle était donc ambidextre et l'avait volontairement tu. Mais cela ne l'incriminait nullement, puisqu'on recherchait un assassin ambidextre et que la méfiance était telle que tout le monde soupçonnait tout le monde. Sa réaction, qu'elle fût innocente ou coupable, s'expliquait parfaitement.

Les mensonges à propos de Southampton, où elle avait dit avoir toujours vécu, n'étaient pas non plus des indices vraiment concluants. Il pouvait exister des milliers de raisons pour lesquelles Laura aurait pu vouloir cacher la vérité sans être pour autant une criminelle.

Non vraiment, quels que fussent les indices, ils ne suffisaient pas à Ashley. L'accusation était trop grave. Il fallait une preuve catégorique. Et si l'explication d'Ashley était la bonne, cette preuve serait difficile à trouver puisqu'ayant mené à bien ses quatre forfaits, Laura se serait vraisemblablement débarrassée de son déguisement et de l'arme des crimes.

Lord Ashley referma précautionneusement la porte. Par où commencer ? Il se dirigea vers l'armoire. Quand il était venu annoncer à Laura que Shelley avait quitté Londres, la jeune peintre y avait pris un manteau et, dans son empressement, avait fait tomber plusieurs vêtements, dont une ample cape noire d'homme comme celle que portait l'Éventreur lors de ses crimes. Là aussi, le détail n'avait pas frappé Ashley sur le coup, et il ne lui était revenu en mémoire que le jeudi précédent.

Ouvrant l'armoire, Ashley inspecta les différents vêtements, mais la cape avait disparu. C'était prévisible. S'agenouillant, le lord chercha un faux fond, une éventuelle cachette sous l'armoire, mais en vain. Il

regarda autour de lui et aperçut le lit de Laura. Peut-être y avait-il quelque chose dessous ? Mais à nouveau, Ashley fit chou blanc.

Frappant doucement les murs, il chercha une cachette secrète, sans résultat. Aussitôt d'ailleurs, il se sentit ridicule. Il n'était ni dans un vieux manoir écossais ni dans un roman du docteur Doyle. Cet atelier était parfaitement normal ; Laura ne s'y était installée que quelques mois plus tôt, il ne pouvait s'y trouver de cache. Si cache il y avait, il avait fallu que Laura l'apportât avec elle. Fouillant la pièce des yeux, Ashley aperçut alors les boîtes de peinture de la jeune femme.

L'examen des deux premières boîtes ne donna aucun résultat, mais sous les pinceaux et les tubes de la troisième, Ashley découvrit un faux fond coulissant. Faisant jouer le mécanisme, il dévoila un recoin d'environ quinze centimètres sur vingt de longueur et huit de hauteur. Vide. Mais s'il était vide à présent, il pouvait parfaitement avoir contenu récemment des objets. Par exemple un scalpel.

Refermant la boîte, Ashley s'essuya le front. Il transpirait. Bien sûr, cette découverte n'était pas vraiment probante, mais...

Le souffle coupé, le lord vit à cet instant, accroché en face de lui, la *Rue de Southampton* peinte par Laura. Une rue de Southampton qui était en réalité, il le savait depuis quatre jours, une rue de Whitechapel. La rue qu'avaient habitée Edna et Linda Prills.

Il s'approcha du tableau. C'était une preuve accablante, et pourtant, il luttait encore contre la logique et l'évidence. S'approchant de plus près, jusqu'à toucher la toile de son front en sueur, il examina la signature ; si Laura était bien Linda Prills, elle avait certainement peint ce tableau à Whitechapel, avant de changer de nom. D'ailleurs, elle avait dit l'avoir peint quand elle était enfant.

Avec un frémissement, Ashley découvrit ce qu'il craignait de découvrir. La signature, à la peinture bleue, avait été, à bien y regarder, retouchée avec une peinture



légèrement plus foncée que l'originale. La preuve était là, irréfutable. Un L. PRILLS maquillé en L. BRALES...

## 21.

Mercredi 17 octobre 1888 — Voici Burgho et Barnaby ! annonça fièrement Edwin Brough.

Les deux énormes chiens – leur tête mesurait bien trente centimètres – se mirent à renifler avec intérêt les souliers de Sir Charles, qui n’apprécia guère l’attention dont il était l’objet. Craignant, en parlant trop brusquement, de faire réagir les chiens, il demanda par signes à Brough, un grand homme rougeaud, de les faire s’éloigner. Un simple claquement de doigts de l’éleveur et les molosses vinrent s’asseoir sagement à ses pieds.

— Quand votre inspecteur m’a contacté, fit Brough, j’ai été très flatté, Votre Seigneurie. Travailler avec la police de Londres, sous votre autorité, c’est bien trop d’honneur. Vous verrez, ces deux-là ne vous décevront pas.

Un peu rasséréiné, Sir Charles opina, et expliqua à Brough ce qu’exactement on attendait de lui : lors du prochain meurtre de Jack l’Éventreur – car à n’en pas douter, l’assassin n’avait pas fini de nuire –, personne ne serait admis auprès du cadavre avant l’arrivée des deux chiens. Quand ceux-ci auraient suffisamment examiné les lieux du crime, on les lancerait sur la piste de l’Éventreur. Il ne faisait aucun doute qu’ils le rattraperaient en un rien de temps.

— Ce sera un jeu d’enfant pour Burgho et Barnaby, se rengorgea Brough.

— Si vous n’y voyez pas d’inconvénients, monsieur Brough, j’aimerais toutefois faire un essai préalable.

— Bien sûr, Votre Sainteté, c’est très naturel.

— Non que je n’aie pas confiance en vous, mais deux précautions valent mieux qu’une.

— Certes, Votre Grâce. Vous avez bien raison.

— Dans ce cas, c’est parfait. Milton !

L’inspecteur se présenta, visiblement mal à l’aise ; la présence des chiens l’inquiétait plus qu’elle ne le rassurait.

— Eh bien quoi, Milton ? tonna Warren. Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Ce sont les chiens, Votre Altesse, expliqua Brough avec bonne humeur. Mais ils ne sont pas méchants, rassurez-vous. Sauf avec les éventreurs.

— Alors Milton, puisqu’on vous dit qu’ils ne sont pas méchants ! Cessez donc de trembler comme une feuille.

— Oui, Sir Charles, balbutia l’infortuné Milton.

— Vous allez tout préparer pour cet après-midi, Milton. Nous allons faire des essais de chasse à l’homme avec les chiens. Vous vous occuperez de faire fermer Regent’s Park. C’est là que nous officierons.

— Oui, sir.

— Ce sera tout, Milton. Et faites vite, tout doit être prêt cet après-midi. Pas d’objections, Brough ?

— Aucune, Votre Honneur, au contraire !

\*

Depuis cinq jours, Lord Ashley dormait très mal ; mais cette nuit-là, il n’avait pas dormi du tout. Les nuits précédentes, il avait réussi à se tranquilliser, à se dire que Laura n’était peut-être que la victime d’un réseau d’indices, qu’il ne tarderait sans doute pas à découvrir la preuve de son innocence. À présent, il ne pouvait plus se réfugier derrière ces suppositions. Il avait démasqué Jack l’Éventreur, il connaissait son identité et son mobile ; c’était désormais une affaire entre sa conscience et lui.

Et précisément, après dix heures d’insomnie, le dialogue entre Ashley et sa conscience s’était enfin soldé par une décision.

Premièrement, le lord, sans adhérer totalement à l'action de Laura, ne repoussait pas catégoriquement ce qui l'avait motivée. Les quatre meurtrières avaient été châtiées, quinze ans après que la justice officielle n'eut pu faire son devoir.

Deuxièmement, un point de vue purement matériel et financier inspirait à Ashley la réflexion suivante : pour que Laura devînt la maîtresse de Douglas, il avait dépensé, outre du temps et des efforts, la somme de mille livres. Gagner son pari avec Hallward lui rapporterait dix fois moins. Dès lors, il était bien plus rentable de garder pour lui ce qu'il savait. Pour peu convaincant que fût cet argument, Ashley était prêt à ne rien repousser qui pût justifier ses hésitations.

Troisièmement, enfin, *et surtout*, pour la première fois depuis dix ans, Douglas était heureux, vraiment heureux, grâce à Laura. Tous deux s'aimaient et ne supporteraient pas d'être séparés. Arracher Laura au médecin eût signifié lui soustraire définitivement le bonheur. Surtout s'il apprenait que la femme qu'il plaçait sur un piédestal était une meurtrière ; et pas n'importe quelle meurtrière.

Bref, de quelque côté que l'on considérât le problème, la même conclusion s'imposait : Ashley *n'avait pas le droit* de dénoncer Laura à la police.

Sa conscience assez malléable avait fini par se plier à cette décision. Après tout, Laura, en se rendant justice, avait fait une bonne action : attirer l'attention de l'opinion publique sur la misère de l'East End et la précarité de l'existence. George Bernard Shaw n'avait-il pas récemment écrit :

*Il y a moins d'un an, la presse des quartiers riches réclamait littéralement à cor et à cri le sang du peuple, sommant Sir Charles Warren d'étriller et de bâillonner la racaille qui osait se plaindre de mourir de faim [...]. Tandis que nous autres, les sociaux-démocrates classiques, perdions notre temps à des tâches d'éducation, d'agitation et d'organisation, un génie indépendant prenait les choses en main et, rien qu'en assassi-*

*nant et en éventrant quatre femmes, il convertissait la presse des possédants à une sorte de communisme absurde !*

Grappillant partout des justifications à sa conduite, Lord Ashley avait donc décidé que, comme l'avait prévu Nigel Barton, les dossiers qu'il avait consultés ne contenaient aucun renseignement utile. Et puis après tout, il n'était pas détective, et il avait bien autre chose à faire que courir après l'Éventreur.

James entra dans le salon et prit un air étonné.

— Eh bien, sir, pour une fois qu'il fait beau, vous faites du feu ?

— Et oui, James. Que voulez-vous, je suis un original.

Acceptant docilement cette explication, le majordome sortit. Ashley ramassa le dossier Edna Prills sur la table basse, et l'approchant des flammes, il y mit le feu ; il s'en servit pour allumer son cigare, puis le jeta sur les bûches qui flambaient. Le papier se tordit convulsivement, puis disparut dans les flammes.

\*

À cinq reprises, dans Regent's Park puis à Hyde Park, Warren et Brough avaient mis à l'épreuve l'efficacité de Burgho et Barnaby. Les essais s'étaient d'ailleurs révélés tout à fait concluants, puisqu'en dépit de l'épaisse couche de gel qui recouvrait le sol, les deux chiens avaient à chaque fois retrouvé la trace d'un homme en avance sur eux d'un quart d'heure, et l'avaient suivi sans coup férir sur plus d'un mile.

Tripotant sa moustache sans chercher à dissimuler son contentement, Sir Charles suivait tout cela d'un œil paternel et bienveillant. Il émanait de lui une telle suffisance que le major Smith, qui avait été convié à assister aux démonstrations, décida de se venger enfin de l'affaire du graffiti de Goulston Street. Il s'approcha du chef de la police métropolitaine et se penchant, murmura :

— Tout ça, Sir Charles, c'est bien joli, mais ça ne veut pas dire grand-chose.

— Comment ça ! s'insurgea Warren.

— Ces essais ne prouvent pas que les chiens sont efficaces.

Sir Charles sembla sur le point d'étouffer sous le coup d'une légitime indignation.

— Expliquez-vous, Smith ! Ils ont attrapé leur proie, oui ou non ?

— Eh bien oui, Sir Charles. Mais ce garçon qui joue le rôle de la proie ne me paraît guère qualifié. Il est un peu... comment dire, inexpérimenté. Or nous savons que Jack l'Éventreur est un adversaire de taille. À mon sens, pour que les essais soient véritablement probants, il faudrait que le rôle de la proie soit tenu par quelqu'un d'astucieux, de rusé.

— Mouais. Admettons. Mais qui présente ces caractéristiques, ici ? Vous peut-être, Smith ?

Smith ignora le ton narquois de Warren.

— Non, non, Sir Charles. Je ne pensais pas à moi. Si vous voulez mon avis, la seule personne qualifiée ici, c'est... vous.

— Moi ? Vous voulez rire, Smith ?

— Nullement, Sir Charles. Convenez avec moi que nul ici n'est aussi expérimenté en matière de poursuite.

— Certes, certes, mais... Serait-ce bien prudent ? À mon âge ?...

— Allons donc, Sir Charles, pas de fausse modestie. Vous êtes encore fringant comme un jeune homme et vous le savez.

— Oui, oui, j'entends bien. Mais tout de même. Ces chiens sont... imposants... S'ils se prenaient au jeu, n'y aurait-il pas un risque ?

— Du tout. Avez-vous vu comme ils étaient affectueux, tout à l'heure ? J'oserais même dire qu'ils semblent vous apprécier. Vous leur êtes sympathique, j'en jurerais, Sir Charles.

— Croyez-vous, Smith ? marmonna le vieillard, déjà presque convaincu.

— C'est évident, sir. Ces choses-là se voient. Et puis, je vous répète que, sinon, ces essais apparemment concluants ne vaudront rien du tout.

Le général se gratta le haut du crâne. Justement, Brough revenait, escorté de Barnaby, Burgho et de leur proie une nouvelle fois capturée. Sir Charles regarda Smith, qui lui adressa un regard d'encouragement.

— Monsieur Brough, déclara-t-il, j'ai décidé que, pour le prochain essai, je serai moi-même poursuivi par vos chiens !

L'éleveur fut interloqué.

— Mais... Votre Éminence, vous... Vous êtes sérieux ?

— Naturellement. Auriez-vous une objection ?

— Non, non, pas du tout, Votre Grandeur. Mais est-ce bien... prudent ? Je veux dire que...

— Que quoi, monsieur Brough ? Serais-je trop vieux pour tenir le rôle du fuyard ?

— Non, non, Votre Seigneurie, surtout pas ! Mais les chiens...

— Quoi, les chiens ? Ils sont très doux, ces chiens. Avez-vous vu comme ils étaient affectueux, tout à l'heure ? J'oserais même dire qu'ils semblaient m'apprécier. Je leur suis sympathique, j'en jurerais !

— Bien sûr, Votre Grâce, mais...

— Assez, monsieur Brough. La journée est fort avancée, autant en finir le plus vite possible. Je pars, et vous les lâcherez dans un quart d'heure.

— Oui, Votre Altesse, balbutia Brough, qui sentait arriver les ennuis.

Sir Charles, ayant retroussé le bas de ses pantalons, se mit à courir dans l'obscurité qui recouvrait lentement Hyde Park. Le major Smith, un peu à l'écart du groupe des policiers, contenait difficilement son hilarité. Quand, quinze minutes plus tard, Brough lâcha Burgho et Barnaby, Smith ne put s'empêcher de pouffer ; un regard courroucé des assistants le fit taire.

Sir Charles avait couru moins d'une minute, puis, essoufflé, il s'était assis pour se reposer. Il s'était relevé cinq

minutes après et, renonçant à la course, il avait marché tranquillement dans les allées désertes de Hyde Park. Soudain – déjà ! –, il entendit les aboiements excités de Burgho et Barnaby. Surpris, Warren se mit à courir droit devant lui. Mais les chiens se rapprochaient et le chef de la police s'essoufflait. Préférant affronter ses poursuivants sur le terrain de la ruse que sur celui de l'endurance, Sir Charles s'accroupit, et se glissa dans un fourré ; au passage, une branche le gifla insolemment, et une autre se glissa dans la manche de sa veste. Mais les cris des chiens se rapprochaient ; sans doute particulièrement excités d'avoir changé de proie, les deux animaux avaient échappé à Brough, et ils couraient à présent, libres de toute entrave, à la poursuite de Sir Charles Warren, pair du royaume et chef de la police métropolitaine.

Les deux chiens passèrent en courant devant le taillis où s'était dissimulé Warren ; ce dernier sourit de satisfaction malgré l'inconfort de sa position : c'était bien lui le plus rusé ! Il déchantait presque aussitôt car, tête au ras du sol, les deux molosses le fixaient à présent d'un air narquois et triomphateur.

— Par saint George ! s'exclama le chef de la police avant de s'extirper tant bien que mal du fourré à reculons, et de s'enfuir à travers une vaste pelouse.

Mais les deux limiers quadrupèdes s'étaient lancés à sa poursuite, et en cinq enjambées, ils l'avaient rattrapé, et cloué au sol.

Quand Brough arriva hors d'haleine, deux minutes plus tard, Sir Charles, emprisonné sous Burgho et Barnaby, les insultait vertement, tandis que l'un des deux chiens le gratifiait de grands coups de langue humides, ce qui le faisait hurler encore plus fort. Tout contrit, Brough balbutia :

— Vous... Vous aviez raison, Votre Sainteté, ils vous aiment bien...

— Oh vous, silence ! Dites plutôt à ces sales bêtes de me laisser tranquille ! Et plus vite que...

Mais Sir Charles fut incongrûment interrompu par un vigoureux coup de langue de Barnaby.



\*

— Comment ça, au feu ?

Le superintendant Barton n'en croyait pas ses oreilles.

— Crois bien que je suis navré, Nigel.

— Navré ! Il s'agit bien d'être navré ! Mais enfin, Edward, tu ne réalises pas ce que tu as fait !

— Mais je n'ai rien fait, Nigel. Je t'ai dit que c'était James. Du reste, le pauvre n'y est pour rien. Je lui avais dit de ranger mon bureau et il a cru que c'était de la paperasse sans intérêt. Il était normal de flanquer tout ça au feu.

— Et ça lui arrive souvent, de brûler tes papiers sans te demander ton avis ? !

— Allons, Nigel, ce n'est pas sa faute. James est un excellent majordome, mais il est parfois un peu... un peu impétueux...

— Pour le moins. Enfin Edward, te rends-tu compte de l'embarras où tu me mets ? Comment vais-je expliquer ça, moi ? On me confie des dossiers et pffuit, ils disparaissent.

— Pas *des* dossiers, *un* dossier seulement. Les trois autres sont intacts.

— Encore heureux.

— Écoute-moi, Nigel : qui savait que tu avais emprunté ces dossiers ?

— Mais... personne, je crois.

— Parfait. Dans ce cas, voilà les dossiers Fair, Tabram et Smith. Tu les remettras en place et tout le monde n'y verra que du feu... si j'ose dire.

» Quant au dossier Prills, tu m'as dit toi-même qu'il était trop vieux pour intéresser qui que ce soit. Alors là non plus, personne n'ira te chercher noise.

— Tu en as de bonnes, tout de même.

— Je ne peux que te répéter que je suis navré.

— Et... s'il y avait eu des détails intéressants, dans ce dossier ?

— Mais il n'y en avait pas. C'était toi qui avais raison. Ni dans le dossier Prills ni dans les trois autres, je n'ai

trouvé quoi que ce soit. Comme tu l'as dit toi-même, cette affaire datait trop pour présenter le moindre intérêt.

Le superintendant Barton parut quelque peu rassuré, mais il maugréa :

— Bon, de toute façon, on n'a pas le choix. Mais ne compte plus sur moi pour te fournir d'autres documents ! Maintenant, tu courras tout seul après l'Éventreur !

— Oh non ! Ni tout seul, ni avec toi. J'en ai plus qu'assez de cette enquête qui ne débouche sur rien. Je laisse tomber : je ne vous ferai plus de concurrence.

— Tu renonces ? Et tes cent livres ?

Barton lança un regard suspicieux à son vis-à-vis, et Ashley crut qu'il venait de commettre une gaffe de trop : après tout, son ami était loin d'être sot, et il connaissait comme tout un chacun sa réputation d'obstination. Trop tard pour faire marche arrière, pourtant.

— Tant pis pour mes cent livres. Il faut savoir rester à sa place, les éventreurs, c'est l'affaire de la police. Crois-moi, au Parlement, on a déjà bien assez à faire.

— C'est curieux, tout de même. Je ne t'ai jamais vu renoncer à quoi que ce soit. À croire que tu en sais plus que tu ne veux le dire.

— Sacré Nigel ! Tu n'en raconteras jamais d'autres. À présent pardonne-moi, mais je dois filer. Au revoir et encore pardon pour ton dossier.

Et, avec un large sourire, Lord Ashley s'en fut, soulagé d'en avoir terminé.

\*

En rentrant chez lui après son entrevue avec Barton, Lord Ashley avait trouvé un message de Douglas l'invitant à passer la soirée chez lui. D'abord, Ashley avait eu une légère réticence ; se trouver en face de Laura sans se trahir, sans paraître troublé, risquait d'être difficile. Mais aussitôt, il avait vu là, non un obstacle, mais une raison supplémentaire d'accepter l'invitation : dès à présent, il devait s'habituer à l'idée qu'il n'avait *rien* découvert. Laura n'était que la femme qui vivait ou vivrait sous peu avec son meilleur ami, le reste était sans impor-

tance. D'ailleurs, à présent qu'il avait fini de nuire, Jack l'Éventreur n'était plus qu'un mauvais souvenir, qu'il fallait au plus vite effacer. Avant de quitter son domicile, Lord Ashley empocha cent livres.

Ce fut un Douglas Hallward rayonnant qui accueillit le lord. Décidément, vivre avec Laura l'avait transfiguré : il semblait plus mûr, plus ancré dans la réalité. Peut-être tout simplement devenu adulte ?

— Savez-vous pourquoi je vous ai invité, Edward ?

— Eh bien... serait-ce votre anniversaire ? Non, ce n'est pas ça, vous savez comme je hais ces traditions bêtasses... Et je suppose que si je réponds « par plaisir de me voir et de m'apprécier », je serais encore dans l'erreur. Alors dites-moi tout.

Les deux hommes prirent place dans le salon.

— Laura n'est pas là ?

— Elle finit de se préparer, mais elle ne devrait pas tarder.

» Voilà pourquoi je voulais vous voir, ajouta Douglas en exhibant un petit paquet. J'ai reçu ceci pour vous, de la part d'Arthur ; il ne connaissait pas votre adresse.

Intrigué, le lord ouvrit le paquet. C'était un manuscrit intitulé *Le Mystère de Cloomber*. Il était accompagné d'une note :

*En attendant qu'il soit publié, et en attendant surtout et impatientement votre opinion,*

*Bien à vous,*

*Arthur C. Doyle*

— Je vous ai joint son adresse de South Norwood pour que vous lui répondiez directement.

Le lord remercia son ami d'un hochement de tête. Cela aussi avait changé ; « avant Laura », Douglas n'aurait pas eu l'esprit assez pratique pour songer à un tel détail. Comme Ashley se faisait cette réflexion, la jeune femme apparut au bas de l'escalier ; elle eut un sourire désarmant de spontanéité en voyant le lord, et se précipita vers lui,

les mains tendues. Difficile d'imaginer ces mains délicates maniant un scalpel au creux d'entrailles encore chaudes.

— Edward, je suis si contente que vous soyez venu. On ne vous a guère vu, ces derniers temps. Était-ce quelque affaire urgente, ou nous boudiez-vous ?

— Difficile de boudier une aussi charmante personne, répondit le lord avec un sang-froid qui l'étonna lui-même.

Laura prit place près de Douglas et piocha un biscuit sur le plateau.

— Et pourtant, dit Ashley d'un ton léger, j'ai bien failli ne pas venir.

— Vraiment ?

La voix d'Hallward était plus étonnée qu'intéressée.

— Oui. Car ce soir, j'ai une pénible tâche à accomplir. Je dois subir une douloureuse amputation.

— Expliquez-vous, Edward.

— Vous rappelez-vous cet absurde pari que nous avons fait au *Brewster Club*, un mercredi soir du mois dernier ?

— Comme quoi vous démasqueriez Jack l'Éventreur avant la police ?

— Précisément. Eh bien je crains de vous devoir cent livres. C'était bien le montant de la mise ?

— Oui. Mais pourquoi ? Sir Charles aurait-il enfin obtenu des résultats ?

— Ne divaguez pas, Douglas, restons dans les limites du concevable. Non, en fait, j'ai décidé d'abandonner. Il faut savoir s'incliner ; disons que Jack l'Éventreur est plus malin que moi... ou moins occupé !

Lord Ashley jeta un coup d'œil à Laura. Elle était restée parfaitement impassible, mais, sur la dernière phrase, son visage avait reflété comme... oui, c'était cela, comme du soulagement.

— Le repas est servi, annonça Susan.

— Parfait. Puis-je vous offrir mon bras, Laura ? proposa Ashley.

La jeune artiste approuva avec un mince sourire. Ils gagnèrent la salle à manger, et elle glissa à l'oreille du lord :

— Entre nous, vous avez eu raison. Tant pis pour vos cent livres. Autant oublier cette histoire au plus tôt.

— Tiens donc, parce que vous la croyez finie ? murmura Ashley.

Le masque de Laura céda un instant, elle rougit légèrement, et dit dans un souffle :

— Disons que, comme tout le monde, j'espère qu'elle l'est ou le sera bientôt. J'essaie de m'en convaincre.

Ashley reçut l'explication avec un sourire énigmatique ; sur un signe de son hôtesse, il prit place en face de Douglas, à gauche de Laura. À peine étaient-ils installés que l'entrée était déposée sur la table.

— Au fait, Edward, lança Hallward, vous avez fait votre *mea culpa*, vous nous avez tiré des larmes à propos de votre amputation financière, mais vous n'avez oublié qu'une chose : de me donner effectivement les cent livres. D'autant plus que je sais déjà quel usage j'en ferai. Laura, cette robe qui vous plaisait tant, dans Bright Street, vous la voulez toujours ?

— Une minute, Douglas. Laura m'a donné une idée. Puisque j'ai perdu sur le terrain de la perspicacité, permettez-moi de me rattraper sur celui de la chance.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Faisons un nouveau pari, Douglas. Si je gagne, je garde mes cent livres. Si je perds, je vous en devrais deux cents. Qu'en dites-vous ?

— Précisez d'abord en quoi consisterait ce nouveau pari.

— Je vous parie cent livres que Jack l'Éventreur a fini de nuire.

Le tressaillement de la main de Laura fut imperceptible et Ashley ne fut même pas sûr de ne pas l'avoir imaginé.

— Méfiez-vous, menaçait Douglas. La dernière personne à avoir fait de tels pronostics, c'était Sir Charles. Et vous avez vu comment ça s'est terminé.

— Je sais, je sais.

— Mais sur quoi vous fondez-vous pour dire cela ?

— Sur rien. Je compte sur la chance.

— Non, non, je ne vous crois pas. Vous avez eu des informations de votre ami Barton, c'est ça ?

— Pas du tout. Lui-même pourrait vous le confirmer. Et songez que si je perds, vous pourrez offrir un cadeau encore plus beau à Laura.

Douglas hésita ; Ashley guettait la jeune femme, curieux de savoir si elle allait se mêler de la conversation. Mais elle se tut, un demi-sourire planant sur ses lèvres légèrement fardées.

— C'est d'accord, finit par répondre le médecin. Marché conclu ! Mais il faudrait fixer une échéance. Dans combien de temps admettrons-nous que vous avez gagné ?

— Fixez vous-même l'échéance, Douglas.

— Soit. Si dans... un mois, l'Éventreur n'a pas de nouveau frappé, vous conservez vos cent livres. Et dans l'hypothèse contraire...

— Je sais, je sais. Ce sera tant mieux pour Laura et je serai guéri des paris avec vous.

Les deux amis scellèrent leur pari par un toast et pour fêter le retour au bercail de ses cent livres, Ashley engloutit à lui seul les deux tiers du plat.

**22.**

*Mercredi 31 octobre 1888*

Lawrence Powell aimait les premières heures de la journée, ces heures où, dans les quartiers aisés de Londres, les rues étaient encore désertes. Debout devant la fenêtre, il écarta les rideaux translucides et regarda au-dehors. L'aube qui teintait l'horizon paraissait promettre une belle journée, mais Powell se méfiait toujours des auspices optimistes, au point presque de les appréhender. Quand il se retourna, Leigh, éveillée, le regardait avec un sourire amusé.

— Déjà levé ?

— Oui, je dois m'en aller tôt ; j'ai beaucoup de travail en retard.

Il s'était approché et assis sur le lit ; du revers de la main, il caressa la joue de Leigh. Un mince sourire releva sa moustache blanche.

— Tu es très belle, ce matin, ma chérie, dit-il.

— Ce matin seulement ?

Pour toute réponse, le lord embrassa le front de sa maîtresse et se leva avec une lenteur un peu lasse. Puis il se rhabilla, tandis que Leigh s'étirait voluptueusement en travers de son lit ; un des draps, froissé, glissa sur le sol.

Une fois prêt, Powell s'attarda un instant près de sa maîtresse.

— Tu pourras rester, ce soir ? fit-elle.

— Peut-être.

Leigh eut une moue de déception.

— Crois-moi, si je le pouvais, je n'hésiterais pas. Mais si je n'en ai pas fini avec mon travail...

Coupant court, Leigh se leva avec un mouvement d'humeur et se dirigea vers la salle de bains.

— Si tu crois que je préfère passer la nuit dans cette maison... déserte, au milieu de paperasse ! J'aimerais mille fois mieux rester près de toi. Rester toujours près de toi...

— Tu le pourrais, dit lentement la voix de Leigh depuis la salle de bains.

— Nous en avons déjà parlé si souvent...

— Lawrence, je n'en peux plus ! Je ne compte donc pas, ou si peu, pour toi ?

Touché par le ton désespéré de Leigh, Powell entra dans la salle de bains. Elle était assise à même le sol, encore nue, paraissant trop lasse pour pleurer. Il s'agenouilla et la serra contre lui.

— Je te l'ai déjà expliqué, Leigh. Mais je te promets qu'un jour...

— Un jour !

Une pointe de mépris ou de désespoir s'était mêlée à l'amertume de Leigh. Sous ses mains, Powell la sentait glacée, distante.

Secouant la tête, il se leva et, avant de sortir, il dit :

— Je te promets de revenir ce soir, travail ou pas.

Comme elle ne réagissait pas, il ajouta :

— Je t'aime, Leigh...

Elle eut un sourire triste. Découragé, Powell s'en alla. La journée commençait mal. Et si Powell ne croyait pas aux bons présages, il faisait en revanche confiance aux mauvais.

Devant chez Powell, une silhouette faisait les cent pas. Le lord eut un frisson instinctif en reconnaissant Ashley.

— Cher ami, bonjour, dit jovialement Ashley.

Loin de mettre son interlocuteur à l'aise, cette amabilité détachée donna à Powell l'envie de s'enfuir. Mais serrant



les poings, il se contraignit à un « Bonjour » aussi neutre que possible.

— Puis-je entrer ? demanda Ashley.

— Pourquoi cela ? Aurions-nous encore quelque chose à nous dire ? Je croyais pourtant avoir été clair...

— Vous l'avez été, Lawrence. Mais contrairement à ce que vous croyiez, tout n'a pas été dit. Je peux entrer ?

— Je ne suis pas sûr de vouloir vous dire oui, Ashley.

— Je ne suis pas sûr que vous ayez le choix. Allons, un bon geste, il fait si froid dehors, et je vous attends ici depuis bientôt un quart d'heure. Bien sûr, je me doutais que vous seriez chez Mlle Ullmann, mais j'espérais que quelqu'un m'ouvrirait. À ce propos, cette brave femme, Harriett je crois, n'est plus chez vous ?

— Le mercredi est son jour de congé.

— Ah c'est cela. Je n'ai pas très bien choisi mon jour, en ce cas. Alors nous entrons, Lawrence ?

Les deux hommes pénétrèrent dans la maison et Powell ôta son manteau et son chapeau ; il déposa sa canne contre le mur : le chien du pommeau parut les fixer.

— Je ne vous débarrasse pas de vos affaires, précisa Powell à son collègue, car vous ne resterez sans doute pas longtemps. J'ai un travail urgent.

— Soit. Mais vous pourriez au moins m'inviter à passer au salon. À moins que vous ne teniez à discuter dans le hall ?

Sans un mot, Powell fit signe à Ashley de le suivre.

— Alors, lâcha sèchement Powell, de quoi vouliez-vous me parler ?

— Toutes ces reproductions sont splendides. Ne serait-ce la taille de la toile, je serais incapable de les distinguer des originaux.

— Ashley, venez-en au fait tout de suite, voulez-vous. Mon temps est précieux et vous me le faites perdre.

— Comme vous voudrez. Au fait, comment va Miss Ullmann ?

— Venons-en à l'essentiel, Ashley !

— Mais nous y sommes précisément, Lawrence. Il s'agit une nouvelle fois de Miss Ullmann et de vos relations avec elle.

— Que voulez-vous dire ?

La question était inutile, car Powell savait déjà où son interlocuteur voulait en venir ; il l'avait posée presque machinalement, comme pour se donner une contenance.

— Dans une semaine environ, un projet de loi sera soumis à la Chambre des lords, et j'y suis très favorable. Seulement, je doute qu'il vous agrée beaucoup. Et à cause de tous ces moutons que vous traînez dans votre sillage, comme Wargrave ou Blythe, votre désapprobation risque de peser lourd dans la balance. Assez lourd, même, pour faire rejeter le projet de loi.

— S'il s'agit à nouveau de chantage...

— Je ne vous le fais pas dire, Lawrence, puisque vous voulez gagner du temps. Il me faut votre appui et celui de vos amis sur cette proposition.

— C'est hors de question !

— Ne soyez pas si catégorique, voyons. Considérez donc que Miss Ullmann...

— Eh bien tant pis ! Si vous y tenez tant, dévoilez donc la vérité. Je n'en ai pas honte. Quel que soit le passé de Leigh, ce qui compte, c'est qu'aujourd'hui, elle mène une vie parfaitement honnête. Plus honnête même que la vôtre, vous le savez très bien. Peu m'importe ce qu'en dira la reine !

— Vous blasphémez, Lawrence.

— C'est vous qui êtes un blasphème ambulante, Ashley ! Vous n'êtes qu'une vermine sous un manteau de pair du royaume. Mais dites donc la vérité. Allez donc trouver la reine ! Dites-lui donc que je suis amoureux d'une femme qui, contrairement à elle, n'est pas née en ayant tout ! Dites-lui donc que tout le monde dans son royaume n'habite pas un palais d'or et de vertu, elle sera sans doute très surprise. Et moi, je m'en moque ! Qu'elle fasse ce qu'elle veut ! Il y a trop longtemps que je sacrifie tout à une prétendue respectabilité. Je préfère Leigh et le déshonneur que l'hypocrisie sans elle. À présent sortez,

Ashley. Allez cracher votre venin sur la place publique, si vous le désirez, et qu'il vous empoisonne !

Powell tourna le dos pour signifier la fin de l'entrevue. Mais la voix d'Ashley s'éleva de nouveau, toujours aussi imperturbablement calme.

— Vous n'oubliez qu'une seule chose, Lawrence : il ne s'agit pas que d'une question de respectabilité. Votre amie n'a pas été qu'une aventurière et une prostituée. Elle a été mêlée à plusieurs affaires de meurtres. Et si on fouillait un peu son passé, il est probable qu'on y découvrirait de quoi l'envoyer en prison pour le restant de ses jours.

Powell se retourna, médusé. Il posa sur Ashley un regard incrédule.

— Vous ne parlez pas sérieusement. Vous n'iriez pas jusque-là ?

— Si vous m'y poussiez, Lawrence, j'irais. Je n'ai pas le choix. À présent, adieu, cher ami. Tout est dit, cette fois.

— Attendez ! Ne faites pas ça, Ashley. Elle n'y est pour rien. Elle n'a rien à voir avec nos querelles. Elle... elle n'est pas responsable...

— Hélas, vous savez comme moi que ce sont toujours les innocents qui doivent payer. Adieu.

— Non, restez. Je vous en prie.

Ashley s'arrêta, posa un regard condescendant sur Powell qui s'assit lourdement, les paupières baissées.

— Laissez-moi réfléchir, Ashley. J'ai besoin de...

— Désolé mais c'est non. Je veux une réponse tout de suite. Quoi qu'il en soit, admettez que réfléchir ne changerait rien au problème. Alors ?

Powell eut un geste de capitulation.

— C'est bon, j'accepte. Je voterai pour votre projet de loi, et je convaincrai Blythe et les autres.

— Voilà une sage décision, Lawrence. Miss Ullmann vous en sera sans doute éternellement reconnaissante.

Vaincu, Powell ne répondit pas ; avec un large sourire, Ashley sortit. Quand la porte d'entrée eut claqué et que le silence, un silence lourd et étouffant, fut retombé sur la maison, Powell serra les poings. Son visage marqué se durcit et la haine remplaça la résignation.

\*

Avec un soupir de déception, Douglas reposa le *Times*. Près de lui, Susan découvrait avec intérêt une nouvelle recette française ; quant à Laura, elle peignait au premier étage, dans l'ancienne chambre de Shelley, où, finalement, elle avait consenti à installer son atelier, à la grande joie de Douglas. Son installation dans cette chambre, mieux encore que tout le reste, attestait pleinement qu'elle avait gagné, et que la précédente habitante des lieux appartenait désormais au passé.

— Que se passe-t-il ? demanda Susan. Un problème ?

— Non, justement. Ou plutôt... En fait il s'agit de mon pari avec Edward.

— Je vois. Jack l'Éventreur n'a pas fait de nouvelle victime, c'est ça ?

— C'est ça. Je crois que j'ai lâché la proie pour l'ombre. J'aurais dû me contenter des cent livres du premier pari.

— Tout n'est pas perdu, Docteur. Il vous reste encore plus de deux semaines.

— Bien sûr, bien sûr.

Hallward se leva et s'approcha de la cheminée ; faute d'être entretenu, le feu était en train de mourir. Distraitement, il s'agenouilla et s'emparant du soufflet, il essaya de raviver les braises.

— C'est tout de même une situation impossible ! déclara-t-il au bout de quelques instants. Il n'y a qu'Edward pour me placer dans une telle position : j'en viens à espérer qu'une malheureuse prostituée se fasse assassiner par un sadique ! J'en suis au point de dévorer *le Times* tous les matins dans l'espoir d'y lire qu'on a retrouvé un nouveau cadavre mutilé dans les rues de Whitechapel !

— Que voulez-vous, Docteur. Lord Ashley est diabolique, il faut l'admettre une bonne fois pour toutes.

\*

Dans son nouvel atelier, Laura nettoyait ses pinceaux dans ce qui avait été récemment encore le lavabo de

Shelley Hallward. Elle regarda d'un air songeur l'eau colorée de bleu pâle et de jaune devenir plus foncée puis plus claire, puis disparaître... Cela lui rappelait la nuit des deux derniers meurtres, quand elle avait lavé ses mains tachées de sang dans la fontaine. Il avait suffi d'un peu d'eau pour que sa culpabilité se diluât et s'évanouît. Comme il était bon que tout fût fini. Bien qu'elle s'y efforçât, elle ne pouvait s'empêcher de se remémorer les nuits où elle avait tué, où elle avait arraché les entrailles encore chaudes de ses victimes. Si, un an plus tôt, elle avait pu prévoir qu'il lui faudrait en arriver là, elle eût peut-être, malgré sa haine et son besoin de vengeance, renoncé à ses projets.

Quittant la salle de bains, elle ôta sa blouse blanche maculée de couleurs et, passant devant une glace, elle se recoiffa brièvement. À présent, tout cela ne devait être qu'un mauvais souvenir. Jack l'Éventreur avait fini de nuire, et il était grand temps qu'elle se préoccupât d'elle-même, de son bonheur et de celui de Douglas.

Laura sortit de son atelier et descendit jusqu'au rez-de-chaussée ; Douglas était agenouillé près du feu et Susan feuilletait toujours son livre de recettes.

— Alors, bien travaillé ? demanda le médecin en apercevant Laura.

— Très bien, oui. À quelle heure arrivera Arthur, cet après-midi ?

— À 13 heures. En allant le chercher à la gare, je passerai chez Edward pour l'inviter à dîner, avec Elizabeth, vendredi soir.

— Excellente idée, approuva Laura. Que nous préparerez-vous, Susan ?

— J'hésite encore, répondit la cuisinière. Ces recettes françaises sont toutes plus alléchantes les unes que les autres.

— Bah, tant que vous évitez la panse de brebis farcie... commença Douglas.

— Mais la panse de brebis farcie n'est pas une recette française ! s'insurgea Susan. C'est une création britannique, Docteur !

— Ah, mille excuses, Susan. Je voulais seulement vous rappeler que le docteur Doyle n'aime pas la panse de brebis farcie.

— Oh, je me garderais bien de l'oublier !

Et Susan sortit, froissée dans son orgueil de cuisinière.

Laura posa sa main sur l'épaule d'Hallward.

— Douglas, dit-elle, n'aimeriez-vous pas partir quelques jours en Europe ?

— Mais... et mes clients, voyons ? Et quand cela ?

— Bientôt. Vous êtes fatigué, c'est flagrant. Je pense qu'un peu de repos vous ferait le plus grand bien. J'en ai parlé à Edward, il est tout à fait de mon avis.

— Oh, ça ne m'étonne pas ! Edward n'a jamais travaillé de son existence et il ne conçoit pas que prendre des vacances puisse poser le moindre problème. D'ailleurs, si je l'écoutais, je travaillerais un mois par an !

— Vous exagérez. Et puis, parlez-moi franchement, Douglas, ne vous sentez-vous pas fatigué, ces derniers temps ? Vous avez les yeux rouges, et vous...

— Mais par saint George, qui est le médecin, ici ? s'exclama Douglas en éclatant de rire.

Se relevant, il prit les mains de Laura dans les siennes.

— C'est vrai, je me sens fatigué.

— Alors ?

— Alors... savez-vous combien coûte un voyage en Europe ?

— Et vous ?

— ...

La jeune femme marqua un point, et Hallward eut un sourire bon enfant.

— Bon, vous avez gagné. Pourtant, j'ai tant de travail...

— Allons, vos malades n'auront qu'à ne pas l'être pendant quelque temps.

— Soit, nous partirons. Mais pas avant le 17 novembre !

— Pourquoi cela ?

— À cause de mon pari avec Edward. Mais dès le 18, c'est dit, nous partons pour Paris, la Suisse et tout ce que vous voudrez !

Laura se serra contre lui. Cher Douglas ! Il n'avait pas compris qu'elle ne lui avait fait cette proposition que parce qu'elle savait qu'il en caressait le projet depuis plusieurs jours. Jamais de son propre chef, il n'eut consenti à prendre des vacances. Il fallait pour cela qu'on l'y poussât. Comme à propos de tout, d'ailleurs. Cher Douglas ! Quoi qu'en pût dire Lord Ashley, il n'avait pas tant mûri. Mais n'était-ce pas ainsi qu'elle l'aimait ?

## 23.

Vendredi 2 novembre 1888 — Voyez-vous, Arthur, le seul reproche que je puisse faire à votre *Mystère de Cloomber*, c'est l'absence de Sherlock Holmes.

Le docteur Doyle craqua une allumette, l'approcha de sa pipe où les brins de tabac se tordirent convulsivement sous l'effet de la chaleur ; il souffla au plafond un nuage de fumée grise et sourit à Lord Ashley.

— Voilà un compliment flatteur, mais laissez-moi plaider ma cause. Après l'insuccès retentissant d'*Une étude en rouge*, j'ai préféré délaisser, provisoirement au moins, Holmes et Watson. Ils ne m'avaient guère porté bonheur.

— Certes, mais la malchance me paraît plus à incriminer qu'eux. J'ai relu *Une étude en rouge* juste après *Le Mystère de Cloomber*, et je persiste à penser que Sherlock Holmes est une monumentale création. Promettez-moi au moins que ses aventures ne sont pas définitivement terminées !

— Rassurez-vous, ce n'est pas le cas. En dépit de ses grands airs pontifiants et de son agaçante suffisance, je me suis pris d'amitié pour Holmes. C'est promis, si *Le Mystère de Cloomber* et *Micah Clarke* sont également des échecs, je tenterais de nouveau ma chance avec Holmes. Qui sait, peut-être serait-il amusant de le lancer sur les traces de Jack l'Éventreur.

Ashley guetta Laura, en face de lui, et nota une légère crispation de sa main. La jeune femme discutait peinture



avec Elizabeth Ashley sous l'œil attendri de Douglas. Susan entra à cet instant, portant le dessert : un cake aux raisins. Elle le déposa sur la table, et fit mine de repartir à la cuisine, mais Douglas l'arrêta.

— Susan, restez donc. Vous goûterez bien votre cake avec nous.

— Avec plaisir, Docteur, fit la jeune femme en prenant la place offerte entre Elizabeth et Doyle.

En découpant le cake d'une main experte, Douglas lança à son collègue :

— Par pitié, Arthur, ne parlez plus de Jack l'Éventreur dans cette maison ! Par sa faute, je vais perdre cent livres !

— Après les avoir gagnées, précisa Ashley.

— Tout de même.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Doyle, intrigué.

Le lord lui parla des deux paris qu'il avait faits avec Hallward, et les yeux de Doyle pétillèrent d'intérêt, au milieu des volutes de fumée que crachait sa pipe.

— Et depuis combien de temps se tient-il tranquille ? demanda-t-il.

— Depuis plus d'un mois.

— Et vous avez abandonné votre enquête ? Je ne vous connais guère, Edward, mais je trouve curieux que votre opiniâtreté se trouve si vite mise en défaut.

— Que voulez-vous, Arthur, il faut savoir admettre ses lacunes : c'est une force. Et puis, ces affaires de meurtres sont plus intéressantes observées de l'extérieur, si vous voyez ce que je veux dire.

— Tout ce que je vois, c'est que, compte tenu de votre capitulation à mon sens prématurée, et du second pari que vous avez proposé à Douglas, Sherlock Holmes conclurait sans doute que vous avez découvert l'identité de l'Éventreur et que, pour une raison quelconque, vous avez choisi de ne pas la divulguer. Pour que vous ayez pris cette décision, il faut, soit que vous connaissiez assez bien l'Éventreur pour vouloir le protéger, soit que vous considériez que ses actes sont parfaitement justifiés.

Le visage de Doyle conservant une totale impassibilité et l'atmosphère enfumée empêchaient Ashley de discerner si le médecin parlait sérieusement ou non.

— Comment diable de tels assassinats pourraient-ils être justifiés ? s'insurgea Douglas. Même si Edward n'a pas de conscience, il n'excuserait tout de même pas de telles monstruosités !

— Taratata, Douglas. Un pareil jugement est plus qu'aventureux. Imaginez un instant que *vous* soyez Jack l'Éventreur.

— Moi ? !

Le médecin avait blêmi, et Ashley tripotait nerveusement sa serviette tout en offrant un visage décontracté à l'assistance.

— Simple supposition, Douglas. Imaginons, disais-je, que Douglas soit Jack l'Éventreur. Si Edward l'avait découvert, êtes-vous bien sûr qu'il vous dénoncerait ?

— Ma foi...

— Tout dépend, intervint Elizabeth, des mobiles de Douglas.

— Très juste, Lady Ashley. Vous avez mis le doigt dessus. Lorsque j'ai dit tout à l'heure qu'Edward pouvait avoir tué la vérité parce qu'il connaissait bien le coupable *et* parce qu'il approuvait les meurtres, j'entendais que ces deux motifs étaient sans doute conjointement responsables de son attitude. En effet, si Douglas avait tué ces quatre prostituées...

— Arthur, je vous en prie, grommela l'intéressé.

— Allons, je ne fais qu'évoluer dans le cadre d'une hypothèse gratuite. Donc, disais-je, si vous n'aviez commis ces quatre crimes que sous l'impulsion d'un dérangement mental, je pense qu'Edward, ne serait-ce que par prudence vis-à-vis de Laura, vous aurait livré à la justice. Donc – et nous en arrivons à une conclusion que l'esprit de Holmes jugerait des plus satisfaisantes –, que Jack l'Éventreur soit ou non ce cher Douglas, il nous faut admettre qu'il n'a pas agi par pure folie, mais pour une raison très précise. Conclusion d'ailleurs confirmée par le second pari d'Edward. S'il est persuadé que Jack

l'Éventreur ne frappera plus, c'est que celui-ci devait commettre quatre meurtres, et non trois ou cinq ou plus.

Lord Ashley essuya sur son gilet ses mains moites.

— Et quel pourrait être ce fameux mobile ? demanda Susan.

— Oh, vaste problème, fit Doyle avec un rire bonhomme. D'autant plus qu'Edward ne nous aidera sûrement pas.

— Vous êtes trop bien parti pour que je m'imisce dans vos déductions, rétorqua le lord d'un ton léger.

— Soit. Alors il nous faut d'abord poser une alternative : l'Éventreur a-t-il choisi ses victimes au hasard, ou ses crimes étaient-ils prémédités ? Dans ce second cas, les choses sont plus claires : Jack l'Éventreur peut avoir tué par vengeance, ou pour empêcher les prostituées de révéler quelque information dont elles étaient les seules détentrices. En revanche, dans le cas de victimes tuées au hasard, et puisque nous avons écarté l'hypothèse de la folie, le problème devient bien plus épineux. Jack l'Éventreur aurait-il voulu, par ces meurtres atroces, créer un climat d'angoisse dans Londres ? Mais alors, nouvelle question : dans quel but ? Une autre possibilité s'offre à nous, très intéressante également : celle de George Bernard Shaw. Vous en avez eu connaissance, je suppose.

— Oui, répondit Elizabeth, imitée par Douglas et Susan. Edward nous en a déjà parlés, mais j'avoue ne pas me la rappeler.

— Dans ce cas, je vous l'expose. Notons au passage qu'Edward, lui, connaissait cette hypothèse.

» Donc, selon Shaw, l'Éventreur serait un philanthrope qui voudrait, par le biais de ces assassinats, attirer l'attention de l'opinion publique sur la misère de Whitechapel. En ce cas, ce serait réussi : il y a trois mois, personne ne connaissait Buck's Row ou Hanbury Street, et aujourd'hui, je vous défie de trouver dans Londres une seule personne qui ne connaisse ces endroits, au moins de réputation.

— C'est une hypothèse très intéressante, commenta Elizabeth.

— Certes. Et qui expliquerait le mutisme de votre mari.

Il y eut un silence, troublé uniquement par le grattement du cure-pipe de Doyle au fond du fourneau. Quand il eut fini de nettoyer sa pipe, il dit aimablement à Ashley :

— Pardonnez-moi, Edward, ces innocents propos. Je ne voulais que vous montrer ce qu'un esprit retors comme celui de Holmes aurait pu inférer de vos deux paris.

— Peut-être même Holmes m'aurait-il soupçonné d'être l'assassin.

— J'en doute, Edward, à cause du premier pari. Vous n'auriez sûrement pas parié ces cent livres en les sachant perdus à coup sûr.

— À moins que je n'aie voulu détourner les soupçons de moi...

— C'est envisageable. Mais le second pari va à l'encontre de cette théorie : jouer cent livres en présumant du comportement de l'assassin ne pourrait que vous rendre suspect. À mon sens, vous pensiez vraiment gagner ces cent livres en démasquant l'Éventreur. Mais en découvrant son identité, vous vous êtes refusé à le dénoncer et vous avez voulu récupérer votre argent par ce second pari — plus, je suppose, par goût de la victoire que par appât du gain. Voilà pourquoi je vous avais d'office innocenté. Mais bien sûr, je n'ai raisonné qu'au premier degré. Il serait très intéressant de pousser le raisonnement jusqu'au second.

— Oh non, pitié ! s'exclama Douglas. Je suis déjà perdu !

— Et puis nous avons assez parlé d'assassin et d'assassinat pour ce soir, décréta Laura. Si nous passions au salon, pour y finir le cake et y boire un thé ?

En prenant place sur le canapé, Doyle glissa à l'oreille de Lord Ashley :

— Vous ne m'en veuillez pas, j'espère, pour ma petite démonstration de tout à l'heure ?

— Au contraire, je vous sais gré de cette leçon de déduction. C'était passionnant. Et peut-être même était-ce la vérité...

— Oh mais... j'en suis intimement persuadé, chuchota Doyle.

Ashley le regarda, mais le médecin s'était déjà détourné pour engager la conversation avec Laura à propos des mérites comparés des peintres italiens et flamands.

\*

Ashley tendit la main à Elizabeth pour l'aider à descendre de la voiture ; ses souliers claquèrent sur le pavé. La voiture repartit, se noyant progressivement dans l'obscurité, jusqu'à ce que seul l'écho de ses roues rappelât son passage. Ils s'approchèrent de la maison d'Ashley, et le lord fouilla dans ses poches, à la recherche des clefs.

— Autant ne pas réveiller James et Virginia, expliqua-t-il à mi-voix.

Ne trouvant pas ses clefs, il grimaça ; Elizabeth, près de lui, battait le pavé.

— Ah, zut, grogna-t-il.

— Edward, qu'avez-vous pensé du discours du docteur Doyle ? demanda Elizabeth abruptement, comme si elle ne se décidait à poser la question qu'après avoir longtemps hésité.

— Quel discours ?

— À propos de Jack l'Éventreur.

Ashley, qui avait enfin trouvé ses clefs, s'immobilisa, le bras absurdement tendu vers la serrure.

— Comment cela, ce que j'en ai pensé ?

— Avez-vous... A-t-il dit la vérité ?

— Mais voyons, chère amie... Enfin, c'est... ridicule... pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce qu'il est rare que vous ne parliez pas. Et vous n'avez presque pas ouvert la bouche pendant qu'il vous mettait en cause. Et puis aussi à cause de ça.

Elle tira de sa poche une petite cuiller de métal, tordue.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Votre petite cuiller. Celle que vous aviez au dessert. Quand le docteur Doyle a commencé ses déductions, vous vous êtes acharné sur votre serviette, puis vous vous êtes mis à triturer cette cuiller. Au fur et à mesure que les

accusations se précisaient, vous la tordiez de plus en plus. Jusqu'à en faire ça.

— Je ne m'en rappelle pas...

— Ça ne m'étonne pas ; vous paraissiez complètement ailleurs, inconscient de ce que vous faisiez. Vous ne vous êtes même pas aperçu que vous l'aviez laissée tomber avant d'aller au salon. Je n'ai pas pour habitude d'emporter les couverts chez les gens, mais en l'occurrence, j'ai pensé qu'il valait mieux que Susan ne retrouve pas cela sur le tapis après son départ. Le docteur Doyle avait l'air assez convaincu de sa théorie pour ne pas l'y conforter davantage.

Ashley regarda sa femme ; ce n'était pas la première fois qu'il percevait, sous la femme du monde superficielle et un peu godiche, une finesse qui le mettait en défaut. Cette fois, elle avait parlé très calmement, mais ses yeux clairs trahissaient sa nervosité.

— Alors ? reprit-elle après un silence.

— Alors ?

— A-t-il dit la vérité ?

— Elizabeth, je...

Ashley s'interrompit. Inconsciemment, il avait noté un mouvement dans la pénombre. En voyant une silhouette se ruer vers lui, il voulut se dérober, mais son agresseur fut plus rapide, et, l'empoignant à bras-le-corps, il le fit basculer sur la chaussée encore humide. Elizabeth, qui avait reculé contre le mur de la maison, étouffa un cri. Elle se mit à tambouriner à la porte pour alerter James, et aperçut soudain un couteau dans la main de l'inconnu. Ashley, étourdi par sa chute, se défendait mollement et avait très nettement le dessous. L'agresseur leva la main qui tenait le couteau, et, maintenant Ashley cloué au sol, il s'apprêta à frapper. Plus par réflexe que par bravoure, Elizabeth se jeta sur l'homme, roulant à terre avec lui et libérant Ashley. Il y eut un cri bref, qui tira le lord de sa semi-inconscience ; la voix de sa femme. Ayant instantanément recouvré ses esprits, Ashley s'élança vers l'homme qui se relevait, et, d'un coup de poing à l'estomac, il l'envoya à terre. Puis d'un coup sec du talon,

il lui écrasa la main, lui faisant lâcher son couteau. L'homme, qui cherchait encore son souffle, grimaça de douleur. À cet instant, James apparut en robe de chambre. Un coup d'œil l'informa de la situation : Ashley s'acharnait à coups de poing sur un homme et Lady Ashley gémissait, allongée sur le sol. Le majordome s'approcha de la jeune femme : son bras droit était taché de sang, mais elle ne semblait que légèrement blessée.

— Ça va, Lady Ashley ?

— Ça ira. Allez aider Edward.

Le majordome obéit, mais Ashley n'avait pas besoin d'aide : bien qu'il continuât à frapper son adversaire, celui-ci était inconscient. James agrippa son maître par les épaules.

— Calmez-vous, sir, vous allez le tuer.

— Tant mieux, écuma Ashley.

— Edward, lança Elizabeth. Ça suffit.

Le lord interrompit le coup qu'il s'apprêtait à porter et la regarda ; assise sur le pavé, elle lui sourit et dit :

— Tout va bien, ce n'est qu'une égratignure...

Ashley délaissa aussitôt son agresseur vaincu, et se précipita vers Elizabeth qu'il serra dans ses bras ; cependant, James traînait l'inconnu dans la maison, en faisant signe aux quelques badauds attirés par le bruit que ce n'était rien.

— Simple bagarre d'ivrognes, prétendit-il en priant pour qu'Ashley ne l'entendît pas.

\*

— Vous êtes bien sûre que ça ira ? demanda Ashley non sans anxiété.

Elizabeth opina. Débarrassée de son manteau, la manche droite de sa robe relevée, elle était allongée sur le canapé et James achevait de panser sa blessure, en vérité superficielle. Ce dernier, encore assommé, gisait près de la cheminée, surveillé d'un œil aigu par Ashley.

— Et vous, mon ami, vous êtes sûr que tout va bien ? fit Elizabeth.

— Bien sûr. Je n'ai même pas une égratignure.

— James, voulez-vous aller nous faire du thé, je vous prie ?

Le domestique hocha la tête et quitta la pièce en précisant, imperturbable :

— Prévenez-moi quand vous penserez que l'eau de votre thé aura assez chauffé, Lady Ashley.

Elle approuva d'un sourire forcé qui s'effaça dès qu'elle se tourna vers Ashley.

— Savez-vous pourquoi cet homme nous a-t-il attaqués, Edward ?

— Je l'ignore. Il me semble avoir déjà vu cet homme quelque part, mais je n'arrive pas à me souvenir où.

— Vous l'avez fouillé ?

— Pas encore. J'attendais que James soit sorti.

— Je me demande bien pourquoi, très cher. Il n'est pas idiot et il sait très bien que votre acharnement à ne pas vouloir prévenir la police, pas même votre ami Barton, n'est pas normal.

— Disons que je voulais sauver les apparences, lui éviter une situation... gênante.

— Je ne vous connaissais pas cette délicatesse. Alors, vous le fouillez ou dois-je le faire ?

Ashley s'accroupit près de l'homme et tâta ses poches. Après quelques instants, il trouva des papiers au nom de Albert Ham.

— Albert Ham ! Mais bien sûr, ça y est, je sais où je l'ai rencontré !

— Où ?

— Chez Powell ! Sa domestique s'appelle Harriett Ham. Ce doit être son fils ou son neveu.

— Et ce serait Lord Powell qui l'aurait envoyé ?

— C'est certain. Mercredi, il n'a pas du tout apprécié ma visite. J'ai dû... disons, non pas le menacer, mais lui conseiller de ne pas se mettre sur mon chemin.

— Je vois. Sans doute n'a-t-il pas voulu se laisser faire. Entre nous, je ne lui donne pas tort. Ce qui m'étonne le plus, c'est que ça ne vous soit jamais arrivé jusqu'à présent. Mon ami, je trouve que vous jouez un jeu bien



dangereux, et depuis déjà trop longtemps en toute impunité. Il était inévitable que le vent tourne.

— Bon, si vous le voulez bien, Elizabeth, nous remettrons ce passionnant débat moral à plus tard. Pour le moment, il faut aviser.

— Avisez, mon ami, je vous écoute.

— La première chose à faire, c'est de quitter Londres, au moins officiellement.

Albert Ham émit un grognement. Ashley vérifia d'un coup d'œil qu'il était toujours inconscient.

— Vous allez quitter Londres ?

— Non. Je vais aller habiter chez vous. Mais officiellement, je quitte l'Angleterre. Là où celui-ci a échoué, un autre homme de main de Powell pourrait être plus heureux. JAMES ! Venez, je vous prie.

Le domestique réapparut.

— Votre thé, Lady Ashley.

— James, déclara le lord, je voudrais que, pendant quelque temps, on me croie parti de Londres. Vous direz à qui veut bien l'entendre que j'ai dû rejoindre précipitamment de la famille... en Écosse, par exemple. Personne n'ira m'y chercher.

— Mais sir, vous n'avez pas de famille en Écosse.

— Ça, James, vous serez assez aimable pour le garder pour vous. En ce qui concerne Virginia, je vous la confie.

— Oui, sir. Et si je dois vous contacter avant votre... « retour » ?

— Vous passerez par Lady Ashley. Quoi qu'il en soit, personne, pas même Virginia, ne doit savoir où je suis.

— Même pas le docteur Hallward ?

— *Surtout pas* le docteur Hallward. Douglas est un brave garçon, mais je ne me risquerai jamais à lui confier un secret.

— Soit, sir. Et à propos de ce... gentleman ?

Ashley jeta un coup d'œil à Ham.

— Ah oui, ce *gentleman*. Et bien... vous allez avertir la police pour qu'on vienne l'arrêter.

— Sous quelle accusation ?

— Attaque à main armée. Mais vous direz que c'est vous qu'il a attaqué. Je ne dois être mêlé à cela d'aucune façon. Quand Powell saura que j'ai quitté Londres, dans un jour ou deux, vous retirerez votre plainte.

— Bien, Monsieur. Je suppose qu'il vaut mieux ne pas avertir le superintendant Barton ?

— En effet. Je me repose entièrement sur vous, James. À présent, il est temps que nous disparaissions, Lady Ashley et moi.

— Entendu, sir.

Ashley prit Elizabeth par le bras et ils se dirigèrent vers la porte.

— Pensez à le ligoter pendant que vous allez chercher la police, lança le lord.

— Naturellement, sir.

» Et j'y songe...

— Oui ?

— Bon voyage.

## 24.

*Jeudi 8 novembre 1888*

Ashley commençait à en avoir vraiment assez de cette réclusion forcée. Non que la maison de son épouse fût inconfortable – leur cohabitation retrouvée avait même, à leur grand étonnement, réveillé entre les époux une sorte d'affection complice qui leur avait rappelé leurs premières années de mariage –, mais le lord supportait de plus en plus mal cette situation de vaincu, de fuyard, à laquelle l'avait contraint Powell. Sans compter que l'idée de savoir ce dernier les mains libres était particulièrement déplaisante, et que les échos de la Chambre des lords qu'il trouvait dans la presse ne le rassuraient pas davantage.

Il fallait, une bonne fois pour toutes, régler le « problème Powell ». Ashley avait, durant presque une semaine, tourné et retourné la question en tous sens, et s'était ainsi aperçu que sa situation de maître chanteur était finalement une impasse. En effet, il était exclu de se débarrasser de Powell en dénonçant sa liaison. D'abord parce que cela ne ferait qu'attiser sa haine, et un autre Albert Ham plus chanceux pourrait bien croiser le chemin d'Ashley. Et quand bien même cela ne serait pas, le prestige de Lord Ashley diminuerait notablement si Powell, perdu pour perdu, l'accusait publiquement de chantage pour l'entraîner dans sa chute ; d'autant plus que d'autres victimes, par instinct grégaire, pourraient

bien faire chorus. Non, décidément, mettre ses menaces à exécution n'était pas la bonne solution.

Une autre solution eût consisté à emprunter ses méthodes à l'adversaire et à envoyer Clive York régler son compte à Powell. Mais cela ressemblait trop à un jeu de hasard et Ashley ne jouait que quand l'enjeu se mesurait en livres. En effet, craignant de telles représailles, Powell pouvait avoir parlé du chantage à plusieurs personnes, dont Leigh. Si, attaqué par un mystérieux inconnu, le lord était assassiné, Ashley risquait fort d'être impliqué.

Enfin, il était envisageable de proposer un arrangement à l'amiable à Powell. Mais cette solution comportait un double inconvénient : d'abord il fallait s'en remettre à la loyauté de Powell, et Ashley se connaissait assez bien pour se méfier de tout le monde. Lui-même, si Elizabeth était menacée comme Leigh Ullmann l'était à présent, n'hésiterait pas à violer un pacte pour éradiquer le danger. Ensuite, c'était une reddition en bonne et due forme. Il s'agirait de capituler face à un adversaire trop fort. Bien sûr, il n'avait plus affaire à un simple encadreur, fût-il bien en cour, mais à un lord influent et pugnace ; néanmoins, admettre la défaite répugnait absolument à Ashley.

Pour couronner le tout, Elizabeth ne cessait de reparler de la discussion du vendredi précédent et des accusations ambiguës du docteur Doyle. Ashley avait hésité à tout lui raconter, puis y avait renoncé. Non pas par crainte de voir son secret entre de mauvaises mains, mais pour éviter à Elizabeth le cas de conscience qu'il avait lui-même connu un mois plus tôt. Si la décision avait été difficile à prendre pour lui, qu'en serait-il de sa femme qui, elle, avait conservé quelques scrupules moraux et avait montré une telle compassion pour les victimes de l'Éventreur ?

Confronté à ces deux problèmes, Ashley avait passé cinq mauvaises journées, et ce jeudi matin-là, il avait trouvé une solution. Une solution risquée, certes, mais qui avait l'attrait de l'aventure et du péril ; et qui, surtout, résoudrait ses deux problèmes simultanément. Il faudrait contacter au plus tôt Clive York pour lancer l'opération,

mais, auparavant, il était indispensable de prendre plusieurs précautions.

\*

Ashley arriva chez les Hallward à 11 heures passées. Ce fut Laura qui l'accueillit, Susan faisant les courses.

— Douglas est là ?

— Il est dans son bureau, avec des clients. Vous vouliez le voir ?

— Non, non, pas spécialement. Puisque vous êtes là, nous allons pouvoir parler un peu.

Ils s'installèrent dans le salon.

— Et votre sœur va mieux ? s'enquit Laura.

— Ma sœur ?

— Votre sœur, en Écosse.

— Ah oui, ma sœur. Eh bien, ça va mieux... oui, bien mieux. Cette pauvre... Evelyne était un peu grippée, c'est tout.

— J'ignorais que vous aviez de la famille en Écosse, Edward.

— Oh, c'est que... nous nous voyons peu. L'éloignement, voyez-vous. Elle a épousé un... hum... commerçant, et elle ne revient jamais en Angleterre.

— Ah, je vois.

Laura adressa à son hôte un splendide sourire, qui pouvait aussi bien exprimer une compassion polie qu'une incrédulité narquoise.

— Savez-vous, reprit la jeune femme, que le docteur Doyle a interprété votre départ comme une fuite ? Douglas, qui prend comme vous le savez tout trop au sérieux, n'a pas compris qu'il plaisantait, et il a essayé pendant trois jours de convaincre Arthur qu'il se trompait. Pourtant, il est vrai que votre départ précipité, le soir même où vous étiez accusé de complicité de meurtre, était quelque peu troublant.

— J'aimerais être sûr qu'Arthur plaisantait, fit Ashley en souriant.

— C'est en tout cas ce qu'il nous a affirmé avant de repartir pour South Norwood. Et d'ailleurs, n'était-ce pas

évident ? Qui auriez-vous pu vouloir protéger au point de taire la vérité ?

— En effet, Laura, je ne vois pas qui je pourrais absoudre de crimes aussi affreux que ceux de Jack l'Éventreur.

La décontraction de Laura n'était qu'une façade, habile certes, mais pas assez pour tromper quelqu'un d'aussi rompu à la dissimulation que Lord Ashley. Il trouvait cela presque ridicule : l'attitude de Laura, surtout après les « révélations » involontaires de Doyle, montrait assez qu'elle savait qu'il savait. Ou, du moins, qu'elle le soupçonnait. Et pourtant, ils étaient là, tous deux, seuls, à se jouer mutuellement la comédie.

— Que vouliez-vous me dire ? demanda soudain Laura, tirant le lord de sa rêverie.

— C'est à propos de ce soir. Avez-vous des projets ?

— Non, je ne crois pas. Pourquoi cela ?

— Il y a une éternité que je n'ai pas joué au bridge. Que diriez-vous de passer la soirée à la maison, pour faire un bridge avec Elizabeth et moi ?

— Eh bien... ce serait avec plaisir. Je vais en parler à Douglas. Bien que la dernière fois où vous nous avez invités à faire un bridge, les choses se soient plutôt mal terminées.

Laura lança un regard vif au lord, qui sourit au souvenir de la soirée où il avait tenté, en pure perte, de pousser Douglas dans les bras de la jeune femme.

— Cette fois, je vous le promets, il n'y a pas de guet-apens. Il ne s'agit que de bridge et en tout bien tout honneur.

— Tant mieux, Edward. Ainsi, peut-être Douglas ne s'enfuira-t-il pas.

À cet instant, une porte claqua quelque part dans la maison.

— Tiens, le voilà, précisément, dit Laura. Douglas, mon chéri, nous sommes là ! Au salon.

Le médecin fit son entrée, sa blouse de travail déboutonnée. Il avait les traits tirés, mais son visage s'éclaira en voyant Ashley.

— Bonjour, Edward. Vous avez fait bon voyage ? J'espère que ce n'était pas trop grave pour votre sœur.

— Non, non, ce n'était rien du tout. Et vous, pas trop de travail ?

— Oh si ! J'attends avec impatience le 18. L'Europe sera mon oasis de repos.

— Edward nous invite à faire un bridge, ce soir. Qu'en pensez-vous ?

— C'est très aimable, Edward, répondit Hallward, mais vous savez, le bridge n'est pas mon sport favori.

Ashley parut contrarié, bien plus d'ailleurs que ne l'exigeait la situation.

— Dans ce cas, nous pourrions... hem... faire un billard. Ou tout simplement causer.

— Eh bien, Edward, fit Laura avec amusement, auriez-vous peur de rester seul le soir ?

— Non, non, mais... Eh bien... je dois me changer les idées. Ma pauvre sœur... Je veux dire... ce n'était pas grave, mais elle était si faible, si fatiguée... c'était déchirant. Alors passer la soirée avec vous me ferait du bien.

— Soit, concéda Hallward, un peu surpris de voir son ami en apparence détresse. Si Laura est d'accord...

— Certainement, Douglas.

— Dans ce cas, c'est entendu. Nous passons chez vous vers 9 heures, ce soir. Ça vous va ?

— Excellent. Encore merci, Douglas, et à ce soir.

Ashley se leva et Hallward le raccompagna jusqu'à la porte, et là, lui dit :

— Si vous y tenez tant, nous ferons quelques tours de bridge.

— Douglas, mon ami, que ferais-je sans vous ?

\*

Une grande partie de la population de Londres était hostile à Sir Charles depuis que l'enquête sur les meurtres de Whitechapel piétinait. Ceux qui clamaient depuis toujours son incompétence étaient confortés dans leur opinion, et ceux qui, récemment encore, le défendaient, commençaient à douter. Mais Sir Charles n'était pas

homme à se satisfaire de l'à-peu-près, et, par le biais d'un article écrit dans le *Murray's Magazine*, il avait réussi à dresser contre lui ses ultimes défenseurs. La réponse ne se fit pas attendre. En effet, il reçut le 8 novembre une lettre du *Home Secretary*. Cette lettre, brutale et sèche, rappelait sans ménagement à Warren la circulaire du 27 mai 1879, interdisant aux fonctionnaires de publier des textes ayant trait au ministère sans en référer auparavant au *Home Secretary*.

La lettre était insultante, sans équivoque : Warren était acculé à la démission. Plus d'une heure, le préfet ulcéré avait tourné en rond dans son bureau comme un fauve en cage, puis, avait résolu de protester dans une lettre aigre, qui reçut deux jours plus tard une réponse laconique mais sans ambiguïté du *Home Secretary* :

*J'estime que la protestation que vous formulez en tant que préfet de police est totalement inadmissible. En conséquence, je ne puis qu'accepter votre démission.*

Mais cette lettre ne parviendrait à Sir Charles que le 10 novembre, et, entre-temps, les choses auraient encore bien évolué.

\*

La surprise la plus totale se peignit sur les traits de Lawrence Powell quand Harriett introduisit Ashley ; celui-ci, souriant, semblait très à l'aise, comme si rendre visite à l'instigateur de son propre assassinat était la chose la plus naturelle du monde. La domestique, obéissant à un ordre de Powell, se retira.

— Je vous prévien, déclara sèchement Powell quand la porte se fut refermée sur elle, que si j'appelle, elle m'entendra et avertira la police.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, Lawrence. Pourquoi crieriez-vous ? Pourquoi serais-je habité de mauvaises intentions à votre égard ? Je peux m'asseoir ? Merci.

— ...



— Ah j'y suis ! C'est à propos de l'incident de vendredi dernier que vous vous tracassez. Dans ce cas, rassurez-vous, c'est oublié. J'espère que monsieur Ham n'a pas eu trop mal au crâne depuis. Je me sentirais responsable.

— Que voulez-vous, Ashley ?

— Vous vous méfiez encore de moi ? C'est regrettable. Mais fouillez-moi donc : vous ne trouverez ni arme à feu, ni couteau de boucher ni quoi que ce soit. Si j'avais voulu vous tuer, je ne serais pas venu ici à visage découvert, alors que votre propre bonne pourrait m'identifier. Non, j'aurais fait comme vous : j'aurais envoyé un sbire pour vous occire pendant votre sommeil. C'eût été plus sûr.

— Admettons. Alors qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Rien. Je ne suis venu que pour vous parler. Mais vous m'offrirez bien à boire ?

Powell sembla réticent, puis il se décida et déposa deux verres et une bouteille de scotch sur la table. Il en servit un peu à Ashley.

— Vous ne buvez pas ?

— J'attends de savoir ce qui vous amène.

— Soit.

Ashley but une gorgée de scotch et fit claquer sa langue d'un air satisfait.

— Savez-vous, Lawrence, que vous êtes le premier à me résister. Je veux dire, à résister à mes tentatives d'intimidation.

— À votre chantage, vous voulez dire.

— Si vous voulez. Appelons un chat un chat, comme disent les Français. Donc, disais-je, vous êtes le premier à m'avoir résisté. Et même à m'avoir battu, puisque le projet de loi, pour ajourné qu'il soit, semble en passe d'être enterré. Vous me répondez que je pourrais réitérer mon chantage en me préparant cette fois à une offensive, voire en me cachant jusqu'au jour du vote. Mais je ne le ferai pas.

Il y eut trois coups à la porte ; Powell lança un bref « Entrez » et Harriett Ham pénétra dans la pièce, un manteau sur le bras.

— Vous avez encore besoin de moi, sir ?

Powell regarda sa montre, et murmura :

— Déjà 20 heures... Non, Harriett, vous pouvez partir.

— Bien. Bonsoir, sir.

Elle inclina machinalement la tête vers Ashley et sortit. Au bout de quelques instants, la porte d'entrée claqua. Ashley leva son verre de scotch et fit narquoisement :

— Et si je vous tuais maintenant, à présent que nous sommes seuls ?

— Comme vous le disiez, ce serait risqué pour vous. Et puis peut-être ai-je moi aussi pris mes précautions. Quelqu'un est peut-être au courant de vos agissements, prêt à vous dénoncer s'il m'arrivait malheur.

— Je vois avec plaisir que nous parlons le même langage, Lawrence.

— J'en doute fort, Ashley.

— Par saint George, Lawrence, je viens à vous en vaincu, alors détendez-vous !

Powell se servit un verre de scotch et regarda longuement son interlocuteur. Puis il demanda, plus calmement qu'auparavant :

— Que voulez-vous ?

— Signer une trêve. Un pacte de non-agression, si vous préférez.

— Expliquez-vous.

— Comme je vous l'ai dit, vous vous êtes montré plus pugnace que je ne m'y attendais. Me croirez-vous si je vous avoue que ça me plaît ?

— Vraiment ?

— Vraiment. J'admets que sur le coup, je n'ai guère apprécié la visite de monsieur Ham. Mais à la réflexion, je dois bien convenir que j'en aurais sans doute fait autant à votre place. Bref, tout cela m'a fait réviser mon jugement. Je crois que nous sommes faits pour nous entendre, non pour nous battre.

— Votre discours ressemble beaucoup à celui du serpent qui endort sa proie avant de l'attaquer.

— Quel poète vous faites, Lawrence. Cependant, vous avez vous-même convenu que je ne voulais sûrement pas

vous tuer. Que pourrais-je vouloir vous faire d'autre ? Vous dénoncer ? J'y aurais autant à perdre que vous.

— En effet. J'en viens à me demander si vous proposez de signer cette trêve parce que vous le voulez ou parce que vous n'avez pas le choix.

Pour la première fois de la soirée, un sourire éclaira le visage de Powell.

— Quand je vous disais, Lawrence, que nous parlions le même langage ! dit Lord Ashley en éclatant de rire.

— Et en quoi consisterait exactement ce pacte de non-agression ? demanda Powell.

— Eh bien... dites-moi, Lawrence, vous n'auriez pas une autre bouteille de scotch ? Celui-ci a un arrière-goût bizarre.

— Vraiment ?

Powell but un peu et fit la moue :

— Je ne vois pas quel arrière-goût bizarre vous lui trouvez.

— Mais si voyons. Goûtez mieux.

Et, donnant l'exemple, Ashley but une autre gorgée de scotch et grimaça.

— Franchement, je ne vois pas, protesta encore Powell.

— Pourtant Lawrence, je vous assure... En toute sincérité, je crois que vous n'avez jamais su goûter un scotch.

— Bon, bon, comme vous voulez. Je vais vider votre verre.

— Non, non, terminons nos verres. Il n'est pas si imbuvable que ça.

Lord Powell se leva et ouvrit un placard ; il en tira une bouteille de scotch, tournant le dos à Ashley, qui en profita pour laisser tomber une poudre blanchâtre dans le verre de son interlocuteur.

— Voici une autre bouteille, fit Powell en se rasseyant. Alors, Edward, ce traité de paix ?

— Nous sommes en progrès. Voilà que vous m'appellez Edward. Trinquons donc à cette première victoire sur la guerre.

Le lord leva son verre, imité de Powell, et tous deux vidèrent leur verre d'une seule lampée.

— Tiens, dit Powell, vous aviez raison. Il a un arrière-goût curieux.

— Vous voyez bien. Donc, pour ce qui est de notre pacte, je crois qu'il serait salulaire de... nous ignorer l'un l'autre. En effet, il est hélas évident que jamais nos opinions ne convergeront. Reprenons donc un combat loyal, à la Chambre des lords.

— Comme avant ?

— Comme avant.

— C'est un marché de dupe que vous me proposez, Edward. Même sans moi, vous aurez toujours grâce à toutes vos victimes une majorité confortable à la Chambre. Peut-être la prochaine fois ferez-vous directement pression sur Blythe, ou Wargrave.

— Vous ne pouvez tout de même pas m'ôter tous mes atouts, Lawrence.

Ashley se leva, fit mine de réfléchir quelque temps, et demanda :

— Savez-vous pourquoi je fais tout cela ?

— Tout cela ?

— Ces compromissions, ces méthodes que je suis le premier à réprouver...

— Goût du pouvoir, je suppose. (Powell étouffa un bâillement).

— Pas du tout. Je veux imposer mon opinion car je sais qu'elle est la bonne ! Comprenez-moi : c'est dans l'intérêt de tous, du royaume, que j'agis ainsi.

Powell voulut rire, mais ses forces le trahirent. Ses paupières commençaient à s'alourdir, et lorsqu'il étendit le bras pour ouvrir la nouvelle bouteille de scotch, celle-ci parut se troubler. Il regarda Ashley, un peu étonné.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? (sa voix résonna, impersonnelle, à ses propres oreilles ; elle semblait la voix d'un autre, venue de très loin).

— Vous vous sentez mal ?

— J'ai... mal à la tête... je... envie de dormir... qu'est-ce que c'est... c'est... c'est vous... vous m'avez drogué... c'est vous... le scotch... c'...

Powell remua encore faiblement les lèvres, muettement, et il s'écroula, la tête sur l'épaule, inconscient.

Ashley s'approcha de lui et souleva ses paupières : Powell dormait. Il était 20 h 15. Le lord quitta le salon, sortit dans la rue et siffla ; aussitôt, Clive York émergea de l'obscurité et le rejoignit.

— Tout s'est bien passé ?

— Oui. Mais vous êtes bien sûr que la dose n'était pas trop forte ?

— Certain, assura York. C'est spectaculaire car rapide, mais il ne fera que dormir pendant une quinzaine d'heures. Nous y allons ?

— Oui. Suivez-moi.

Les deux hommes regagnèrent la maison de Powell ; il faisait nuit noire, la rue était déserte.

Une fois dans le salon, York sortit de sous son manteau une sacoche ; il l'ouvrit : elle contenait un flacon de sang de bœuf, un scalpel et une vaste cape noire pliée. Ashley s'empara de la cape, l'étala sur le sol et l'aspergea de sang, puis de scotch. Enfin, avec l'aide de York, il mit la cape sur ses épaules de Powell. Celui-ci grogna indistinctement, mais sans se réveiller.

Puis Clive renversa un peu du sang restant sur la sacoche et en recouvrit la lame du scalpel. Après quoi il referma la sacoche et la déposa près du fauteuil de Powell.

Ensuite, Ashley déboucha la bouteille de scotch que Powell avait posée sur la table et, aidé par York, il la coinça entre les lèvres de Powell. Celui-ci, toujours inconscient, se débattit mollement, puis il abandonna et laissa l'alcool brûlant couler dans sa gorge. De temps à autre, Ashley baissait la bouteille pour que Powell pût reprendre son souffle, puis la levait de nouveau.

— Ah, les méfaits de l'alcool, déclara philosophiquement York.

Ashley renversa aux pieds de Powell la bouteille qui répandit son contenu sur le sol.

— Ça devrait suffire, apprécia Ashley. Pensez à prendre la canne.

La célèbre canne de Powell, avec son pommeau sculpté, reposait contre le mur du hall, près du portemanteau.

— Je crois que nous n'avons rien oublié, fit York de retour dans le salon.

— En effet. Vous savez qui... enfin, vous avez trouvé une victime ?

— Oui. Tout est prêt, vous pouvez partir tranquille.

Ashley opina.

— Nous allons fermer la porte d'entrée au verrou, dit-il. Et nous sortirons par la fenêtre. Ce sera plus réaliste.

York approuva et partit verrouiller la porte de la maison. Puis il revint ; Ashley avait déjà ouvert la fenêtre.

— N'oubliez pas le flacon de sang et la canne, fit-il en enjambant le rebord de la fenêtre.

— Oui, Lord Ashley.

L'un derrière l'autre, les deux hommes sortirent.

— Maintenant, à vous de jouer, fit Ashley.

— Comptez sur moi, sir.

Avec un sourire entendu, York disparut dans la nuit ; quant à Ashley, il se hâta vers sa maison.

Powell habitait Lambeth ; pour atteindre Miller's Court, York passa par London Bridge. Il s'arrêta quelques instants sur le pont, écoutant distraitement la Tamise clapoter en contrebas. Il n'était que 20 h 30, et la nuit promettait d'être longue, puisque tout devait se passer autour de minuit.

Quand, en début d'après-midi, Ashley était venu trouver York et lui avait demandé son aide, le lord avait été surpris de la facilité avec laquelle il avait accepté. Pourtant, la requête d'Ashley avait de quoi surprendre ; mais York avait appris à ne pas interroger son employeur. Certes, Lord Ashley n'était pas parfait, mais s'il lui demandait de commettre un meurtre et d'en faire accuser Powell, c'est qu'il avait de bonnes raisons. Et puis la dette morale que Clive avait envers Ashley eût justifié n'importe quel ordre.

Choisir la victime avait été plus difficile, puisque Ashley n'avait posé qu'une seule condition : qu'elle fût une prostituée de Whitechapel. Après réflexion, York avait

fait son choix. Il connaissait une jeune prostituée – elle n'avait que 25 ans – qui habitait Miller's Court : Mary-Jane Kelly, dite Black Mary. D'origine irlandaise, elle avait conservé toute sa grâce et sa fraîcheur, malgré une vie misérable ; bien qu'elle montrât un certain penchant pour le gin, elle n'avait pas encore été abîmée, usée, et irrémédiablement pervertie par l'East End. York avait pour elle une profonde affection et il avait toujours appréhendé de la voir dix ans plus tard vieillie d'un demi-siècle, les joues creusées, le teint terreux et l'esprit définitivement avili. Il avait vu cette métamorphose s'opérer sur sa mère : elle l'avait eu à 18 ans et elle était encore une femme heureuse, supportant sa pauvreté et obstinément gaie malgré son existence. Puis l'alcool et les années en avaient fait, à 30 ans, un fantôme de vieille femme aigrie. Une nuit, ivre morte, elle s'était noyée dans la Tamise ; mais cette nuit-là, Clive n'avait pas souffert. Ce n'était pas sa mère qui était morte, mais une prostituée usée et anonyme. Sa mère, elle, était morte de longues années auparavant, en devenant une ivrognesse.

Et York avait trop d'affection, d'amour même, pour Mary-Jane Kelly pour admettre, pour *permettre*, qu'il advînt d'elle la même chose. C'était par amour, un amour presque fraternel, qu'il avait choisi de l'assassiner ce 8 novembre 1888.

York n'avait eu aucune peine à s'introduire chez Black Mary ; celle-ci habitait un petit appartement de Miller's Court. Il s'y lisait clairement la pauvreté, et en même temps, une certaine joie de vivre, née de la nécessité de ne pas se laisser aller au désespoir. York s'était caché dans la minuscule salle d'eau pour attendre Mary.

À 22 h 45, la porte s'ouvrit et la jeune femme, pouffant de rire, entra pendue au bras d'un grand homme mal habillé.

— ...Et tu peux même passer la nuit ici, fit Mary, manifestement un peu éméchée, à l'homme qui se laissa tomber sur le lit.

Dans la salle d'eau, York serra les poings. Si l'homme acceptait, tout le plan était compromis. Mais le client de la

prostituée ne répondit pas et fit basculer Mary sur le lit ; celui-ci protesta bruyamment.

York dut assister aux ébats de Mary et de son client, pour l'une, un simple travail de routine, pour l'autre, un pur défolement physique. Enfin, l'homme, épuisé, poussa un grand soupir et s'allongea près de la jeune femme.

— Alors, tu veux rester ? murmura-t-elle.

— Non. Je roupille un peu, et je m'en irai après.

Il ferma les yeux ; peu à peu, sa respiration rauque et encore saccadée s'apaisa ; au bout de dix minutes, il dormait. Black Mary se leva, défroissa sommairement sa robe et se posta devant la fenêtre. Par l'entrebâillement de la porte de la salle d'eau, York admirait cette silhouette pleine de grâce, ces longs cheveux soyeux qui lui arrivaient jusqu'à la taille. Il pouvait presque deviner ses vastes yeux bleus scrutant la nuit, pétillants d'une joie désespérée, appelant au secours... Non seulement York avait le droit de la tuer, mais il en avait le devoir. C'était la mort que Mary-Jane appelait quand elle fixait ainsi l'obscurité, une mort qui serait aussi sa délivrance et sa rédemption.

Mary-Jane se mit à chanter, d'abord doucement, puis plus fort. Allongé sur le lit, l'homme mal habillé, à la moustache rousse, dormait tranquillement en ronflant. Dans la salle d'eau, Clive York comptait les secondes.

\*

Ashley avait décidé d'inviter William Carlisle, le précepteur de Virginia, à rester pour la soirée, afin de le présenter à Douglas et Laura. Carlisle s'était montré, en matière de peinture comme d'ailleurs sur tout autre sujet, d'une érudition sans faille et, en dépit de la nervosité qui étreignait Ashley, ce dernier n'avait pu s'empêcher d'apprécier la conversation. Quel que fût le sujet, il était intarissable. Il avait, durant plus d'une demi-heure, disserté sur la sculpture grecque et Douglas, qui n'était jamais allé à Athènes, avait l'impression de connaître le Parthénon de fond en comble. Puis on s'était mis à parler peinture. Ashley avait compris qu'Hallward aurait gain de



cause, et que la partie de bridge serait remise à plus tard, mais il n'en fut pas mécontent : bien qu'il n'en laissât rien paraître, son esprit était en ébullition, envisageant tous les contretemps qui pourraient se présenter : York arrêté et avouant la vérité, ou encore tué par sa supposée victime. Toute l'affaire éclatant au grand jour, Powell portant plainte. Il ne cessait de revivre les préparatifs, la cape recouverte de sang et d'alcool, le scalpel, la sacoche, le sang...

— Savez-vous, puisque nous parlons de Géricault, ce qu'on a appris récemment ? demandait Carlisle avec bonne humeur.

Il y eut un signe unanime de dénégation, et Ashley tenta de s'intéresser à la conversation ; se torturer les méninges ne servirait de rien, il ne restait plus qu'à attendre.

— Eh bien, poursuivait Carlisle, on a appris pourquoi il avait peint tous les personnages du *Radeau de la Méduse* en chaussettes : tout simplement parce qu'il ne savait pas dessiner les pieds.

Douglas éclata de rire, et Carlisle s'empressa d'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

— Je suis très sérieux. Il l'a lui-même avoué !

— Tant qu'il y était, ironisa Hallward, il aurait aussi bien pu les dessiner en chaussures !

Laura sourit, Carlisle opina et Lord Ashley blêmit imperceptiblement. Tout lui sembla s'effriter et tomber en poussière autour de lui ; dans sa tête avaient éclaté les derniers mots de Douglas, comme un coup de tonnerre : « en chaussures... »

\*

Il était un peu moins de 1 h 45 du matin. L'homme à la moustache rousse s'étira avec un grognement sourd. Black Mary n'avait pratiquement pas cessé de chanter jusque vers 1 h 15, puis elle avait éteint la lumière et s'était allongée ; à sa respiration, York devinait qu'elle ne dormait pas. Quand son client se réveilla, elle ralluma la lumière.

— Ça va mieux ? demanda-t-elle.

— Ouais, grogna l'homme en se levant.

Il passa ses doigts épais dans ses cheveux roux et bâilla longuement.

— T'es une chic fille, Mary.

La prostituée se contenta d'un sourire sans joie pour répondre.

— À la semaine prochaine, fit l'homme en posant quelques pièces sur la table de chevet.

Il alla jusqu'à la porte, se retourna pour sourire à Mary et sortit. York se mit debout dans la salle d'eau. Sa jambe gauche, sur laquelle il s'était assis, était si ankylosée qu'il faillit ne pas y arriver.

— Attends ! fit Mary Kelly.

York fronça les sourcils : avait-il fait du bruit ?

— Quoi ?

— Je vais sortir, me promener un peu. On descend ensemble.

Black Mary jeta un châle sur ses épaules, éteignit la lumière et sortit de la pièce avec son client. Leurs pas se firent entendre dans l'escalier, puis ce fut le silence. Clive York marmonna un juron.

\*

Vers une heure du matin, Ashley avait décrété la fin de la soirée. Ses invités étaient partis par petits groupes, Laura et Douglas d'un côté, Carlisle accompagnant Elizabeth de l'autre. Dès qu'il se fut retrouvé seul, Ashley enfila un manteau et se rua dehors, précisant à James que si on le demandait, il était couché et ne voulait pas être dérangé, sauf si le visiteur était Clive York, auquel cas il devrait attendre son retour.

Lord Ashley arriva chez Powell à 1 h 50 environ, à l'instant où, trois kilomètres plus loin, Black Mary échappait involontairement à York. Après avoir vérifié que personne ne l'observait, le lord entra par la fenêtre. Tout était comme il l'avait laissé quelques heures plus tôt et Powell, toujours sur son fauteuil, dormait avec un

ronflement bruyant d'ivrogne ; une entêtante odeur d'alcool planait dans la pièce.

Ashley s'approcha du fauteuil et baissa les yeux. Il ne s'était pas trompé : Powell portait ses pantoufles. Dire qu'à cause d'un détail aussi minime, aussi stupide, toute sa mise en scène eût pu être réduite à néant. Si un policier doté d'un peu de jugeote, comme Barton, était venu arrêter Powell, le lendemain, il n'aurait pas manqué de noter une telle anomalie.

Se traitant intérieurement de crétin écervelé, Ashley alla chercher une paire de chaussures dans le hall. Il regarda les semelles : sales et légèrement humides. C'étaient sans doute celles que Powell avait portées durant la journée. De retour au salon, il opéra la substitution, rangea les pantoufles dans le hall, sous le portemanteau, puis revint à Powell. À présent, plus aucun détail ne détonait. Comme il allait sortir, Ashley se ravisa. Il récupéra les chaussures de Powell, laissa de longues traînées de terre sur le tapis du salon. Cette fois, c'était parfait. Le cœur léger, Ashley quitta la pièce. Tout était en place pour le final.

York, lui, ne partageait pas l'optimisme d'Ashley. Après être restée absente près d'une demi-heure, Mary était revenue, accompagné d'un grand homme élégant. Une nouvelle fois, York avait dû subir dans un rôle de voyeur qui l'écoeurait, les grincements métalliques du sommier et les râles de plaisir. Quand ce fut fini, l'homme s'était attardé, avait parlé de lui. Il avait raconté sa vie à Mary : marié à une femme obsédée par le péché et qui se refusait à lui, il devait aller chercher tendresse et sensualité auprès de prostituées. Accroupi dans la salle d'eau, manquant continuellement de s'assoupir, York attendait, écoutant l'homme égrener ses malheurs, qu'il se décidât à s'en aller. Mais avec sa douceur coutumière, Black Mary consolait son client, tentait de le reconforter. En même temps que cela l'agaçait, cette attitude attendrissait York. Dans tout le Whitechapel, combien se trouverait-il de prostituées pour offrir à leurs clients, outre leur corps, leur chaleur

humaine ? Oui, décidément, il fallait tuer Mary, la tuer avant que la vie ne la pervertisse.

À 3 h 10, enfin, l'homme se rhabilla et partit.

Mary s'installa devant une coiffeuse en bois blanc, au miroir fendu, et commença à se démaquiller. York sortit de la salle d'eau. Mary se retourna et étouffa un cri.

— Clive ? Qu'est-ce que tu fais là ? Où étais-tu ?

Il ne répondit pas, mais tira de sa poche un scalpel. Black Mary le regarda s'approcher, médusée. Elle cria :

— À l'assassin !

Mais aussitôt, York la bâillonna et lui trancha la gorge d'un coup sec, pour qu'elle ne souffre pas. Puis il la prit dans ses bras, répandant du sang sur le sol. Il coucha Mary sur le lit ; par à-coups, du sang jaillissait encore, de plus en plus faiblement, de sa gorge ouverte.

« Un meurtre sauvage » avait dit Ashley.

Après avoir posé un baiser sur le front de la prostituée, Clive prit une grande inspiration et se mit à l'ouvrage.

## 25.

Vendredi 9 novembre 1888 — Vingt-neuf shillings !

John Mac Carthy n'en croyait pas ses yeux ; sa locataire, Mary-Jane Kelly lui devait vingt-neuf shillings, soit plus de quatre semaines de loyer. Ah ça, il fallait l'admettre, la Kelly avait du bagout ; elle savait comme personne embobiner son monde, et convaincre Mac Carthy d'attendre encore une semaine pour encaisser son dû. Et pourtant, en affaires, le propriétaire était inflexible, et il ne fallait pas lui en conter. Si seulement Black Mary acceptait d'abandonner son travail de prostituée pour travailler dans la boutique de Mac Carthy, elle pourrait sans doute lui faire doubler son chiffre d'affaires. Avec un sourire intérieur, il caressa l'idée d'obliger la jeune femme à travailler pour lui, en échange d'une diminution de son loyer. Ce n'était même pas vraiment du chantage ; après tout, travailler dans une boutique était bien plus respectable, et bien moins précaire que d'arpenter les rues dans la nuit en quête de clients. Et c'était même plus prudent avec ce Jack l'Éventreur. Mais tous ces problèmes viendraient en leur temps. Pour l'instant, il s'agissait d'encaisser ces vingt-neuf shillings.

— Bowyer, appela Mac Carthy.

Le commis accourut à l'appel de son patron, qui lui dit d'une voix lasse :

— Bowyer, allez au 13, Miller's Court et essayez de rapporter ce que vous pouvez comme acompte sur ce que

cette Kelly nous doit. Elle nous mène en bateau depuis des semaines. Dites-lui que, désormais, il va falloir régler comptant, et à l'avance, et que si elle ne commence pas à payer ses arriérés, je lui envoie la police. Et tâchez de ne pas revenir les mains vides !

Thomas Bowyer coiffa son chapeau, et quitta la boutique de Dorset Street. Machinalement, Mac Carthy jeta un coup d'œil à l'horloge suisse accrochée en face de lui : il était 10 h 45.

Quelques minutes plus tard, Bowyer tempêtait intérieurement contre Mary Kelly, qui, bien qu'il frappât aussi fort que possible à la porte, se refusait à ouvrir. Et bien sûr, la porte était fermée au verrou. Brusquement, une vision d'horreur naquit dans l'esprit de Bowyer : Black Mary démenageant à la cloche de bois, et lui, revenant bredouille chez Mac Carthy et lui avouant son échec... Non, c'était trop affreux ; il chassa ses terribles pensées. Et puisque la Kelly refusait d'ouvrir, il passerait par la fenêtre. À l'une d'elles, il manquait un carreau. Par le trou, Bowyer passerait la main pour ouvrir la fenêtre. Et là, Mary-Jane Kelly apprendrait qu'on ne fermait pas impunément sa porte à Thomas Bowyer, commis.

Précautionneusement, évitant de faire du bruit pour surprendre sa victime, il glissa sa main par le trou de carreau ; il écarta le rideau de mousseline, et étouffa un cri devant la scène d'horreur qui s'offrait à lui. Mary-Jane Kelly n'était pas partie. Elle était allongée sur le dos, en travers du lit, complètement nue, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. L'entaille atteignait même la colonne vertébrale. Son nez et ses oreilles avaient été coupés et son visage était méconnaissable tant il était tailladé. L'estomac et l'abdomen béaient grotesquement, le foie reposait sur la cuisse droite et toute la partie inférieure du tronc, y compris l'utérus, avait été enlevée. Le sang maculait les murs, et, sur la table se trouvaient, entre les seins que le meurtrier avait coupés à sa victime, son cœur et ses reins. Enfin, des lambeaux de chair étaient suspendus aux clous du cadre d'une gravure.

Surmontant son dégoût, sa peur et son écœurement, Bowyer se rua jusqu'à Dorset Street ; il fallait avertir Mac Carthy. Et ainsi, il pouvait fuir ce spectacle abominable. Ce ne pouvait pas être l'œuvre d'un homme. Seul un démon pouvait avoir commis une telle monstruosité !

\*

Sous la conduite de l'inspecteur chef Abberline, un essaim de détectives de Scotland Yard était arrivé au 13, Miller's Court. Déjà, à travers Whitechapel, la nouvelle se répandait comme une traînée de poudre.

Mais Sir Charles, avant de décider de démissionner, avait laissé une consigne formelle : rien sur les lieux du crime ne devait être touché avant l'arrivée des chiens policiers de Brough. Hélas, le général Warren avait négligé un détail : personne, hormis lui-même, ne savait où se trouvaient Barnaby et Burgho. Frederick Abberline et le chirurgien divisionnaire George Philips trépignaient donc d'impatience devant la porte du 13, Miller's Court tandis qu'un policier partait à la recherche d'un Sir Charles qui semblait s'être volatilisé.

À 11 h 30, Abberline décida que cette comédie avait assez duré.

— Si Warren croit à cette histoire de chiens policiers, c'est son affaire ! Mais on ne va pas rester ici indéfiniment.

Philips, qui était manifestement du même avis, se récria néanmoins :

— Vous n'allez pas faire ouvrir la porte avant son arrivée ! Vous le connaissez, voyons. Il n'appréciera pas.

— Peut-être bien.

— Certainement, voulez-vous dire.

— Bon, inutile de tergiverser davantage. Vous allez rester ici, pour monter la garde. Moi, je vais passer par la fenêtre de derrière et inspecter un peu les lieux.

— Êtes-vous sûr que ce soit bien prudent, Frederick ?

— Je l'ignore, mais je vais le faire. Et il ferait beau voir que Warren, après sa série d'échecs, ose venir me

réprimander. D'ailleurs il serait préférable qu'il n'apprenne pas que je l'ai devancé.

Philips hochâ la tête d'un air entendu.

L'inspecteur chef Abberline mit donc son plan à exécution, et il en fut bien inspiré, car Sir Charles ne ferait son apparition que deux heures plus tard.

Abberline sentit la nausée l'envahir en pénétrant dans la pièce. Il voulut détourner les yeux de l'abominable spectacle, mais celui-ci l'hypnotisait. Le policier s'approcha du lit sur lequel gisait le cadavre affreusement mutilé de celle qui avait été jusqu'à la nuit précédente Mary-Jane Kelly. C'est en arrivant au pied du lit qu'il *la* vit. Elle était sur le sol, brisée en deux, et tachée du sang de Black Mary. Une canne. Une canne d'homme, une canne qui n'appartenait vraisemblablement pas à la victime. Abberline se baissa. Le pommeau était en argent massif, comme son poids l'indiqua aussitôt. Ce pommeau, finement ouvragé, représentait une tête de chien montrant les dents. Abberline ne put s'empêcher de sourire malgré l'atroce cadavre allongé tout près de lui : une telle canne était un indice de taille car, à n'en pas douter, il n'en existait pas deux pareilles dans tout Londres.

— Docteur Philips, lança-t-il, venez me rejoindre. J'ai trouvé quelque chose.

Le chirurgien hésita quelques instants entre la peur du châtiment et la curiosité, puis ce fut cette dernière qui l'emporta. Il passa sa tête par la fenêtre, s'obligeant à ne pas regarder le carnage. Abberline le rejoignit, brandissant la moitié de la canne, qu'il tenait à travers un mouchoir.

— Ceci appartenait certainement à l'assassin, déclara-t-il fièrement.

Le visage de Philips s'allongea et il examina le pommeau. Il le soupesa : pas d'erreur possible.

— C'est sûrement un exemplaire unique, dit encore Abberline, étonné du peu d'enthousiasme de son collègue.

— Certainement, Frederick. Et savez-vous à qui il appartient ?



— ?...

— À Lord Lawrence Powell...

\*

Peu à peu, la torpeur due au sédatif de York s'était dissipée, mais, la tête encore lourde de l'alcool qu'on lui avait fait ingurgiter, Powell était resté assis, dans une semi-inconscience, au milieu de son salon. Vers midi, des coups retentirent à la porte. Ils éclatèrent comme des bordées de canons aux oreilles de Powell, le faisant grimacer de douleur. Il voulut se lever pour faire cesser cet insupportable vacarme, mais la pièce parut basculer autour de lui, et il retomba sur son fauteuil, étourdi. Les coups, cependant, se faisaient plus insistants, et, derrière la porte, Abberline décida d'en finir. Il voulut ouvrir, mais la porte était fermée à clef.

— Essayez par la fenêtre, suggéra Philips.

L'inspecteur chef hésita, puis, jugeant sans doute que la massive porte d'entrée serait trop difficile à forcer, il obéit. Avec un autre policier, il fit le tour de la maison, et brisa la vitre de la cuisine. Il pénétra dans la pièce.

Cependant, Powell s'était mis à geindre sur son fauteuil, et Abberline ne fut pas long à repérer l'origine des grognements. Quand il entra dans le salon, il vit le lord et pair du royaume, vêtu d'une cape noire tachée de sang, manifestement ivre mort. À ses pieds, il y avait une sacoche de médecin et deux bouteilles vides. Abberline ouvrit la sacoche, tandis que Powell essayait de se mettre debout, en gémissant qu'on l'aidât. Dans la sacoche, l'inspecteur chef trouva un scalpel couvert de sang séché. Il se releva, et considéra l'homme assis devant lui. Il flottait autour de lui une odeur d'alcool qui soulevait le cœur. Abberline fit à mi-voix :

— Kevin, allez ouvrir la porte au docteur Philips. Je crois que nous avons trouvé Jack l'Éventreur...

\*

L'après-midi, au cabinet du docteur Hallward, avait été relativement calme. À 15 heures, devant l'absence de clients, il avait abandonné sa blouse blanche, et avait rejoint Laura dans son atelier. Ce qui s'y était alors passé n'avait aucun rapport avec la peinture.

À présent, ils étaient couchés sur le lit qui avait été celui de Shelley durant plusieurs années, goûtant paisiblement la douceur de la journée ; le temps s'était radouci, et Laura avait même ouvert largement la fenêtre. C'est pourquoi, quand le crieur de journaux passa dans la rue, ils l'entendirent très distinctement.

— Édition spéciale ! Un nouveau crime de Jack l'Éventreur ; plus sauvage que jamais ! La dernière victime a été tuée chez elle ! Tous les détails ! Édition spéciale.

Les deux amants se dressèrent d'un même mouvement. La première pensée d'Hallward fut qu'il venait de gagner cent livres, et aussitôt, il eut honte de songer à cela. Laura, elle, blanche comme un linge, regardait devant elle, en remuant les lèvres silencieusement. Si Douglas avait été plus observateur, il aurait pu déchiffrer qu'elle disait : « Non, ce n'est pas possible ». Mais il n'en eut pas le loisir, car la jeune femme, comme soudain terrorisée, s'était levée, renversant la table de nuit.

— Laura, qu'est-ce que ?...

Mais la jeune femme ne prêta même pas attention au médecin. Elle se rua hors de l'atelier, et courut jusqu'à sa chambre. Douglas se lança sur ses talons, mais quand il arriva à son tour dans la chambre, Laura s'était réfugiée dans la salle de bains. Il voulut y entrer, mais le verrou était tiré.

— Laura ? Vous êtes là ? demanda-t-il stupidement.

Seul un bruit de sanglots étouffés lui répondit.

— Mais enfin, vous...

— Laissez-moi.

La voix de Laura lui était parvenue déformée, méconnaissable.

— Mais enfin...

— Laissez-moi, je vous en supplie.

À nouveau, des sanglots se firent entendre. Hallward hésita, puis il obéit, et s'en alla. Éberlué, stupéfait, il se laissa tomber sur le lit de l'atelier. Qu'avait-il bien pu se passer dans la tête de Laura ?

À peine un quart d'heure après la subite crise de folie de Laura, Lord Ashley arriva. Il fut accueilli par un Hallward hagard, qui lui raconta l'incompréhensible réaction de la jeune artiste.

— Je ne comprends pas, répétait-il. Elle paraissait terrifiée. Je ne comprends pas.

— Où est-elle ?

— Elle s'est enfermée dans la salle de bains.

— Dans la salle de bains ? Mon Dieu, pourvu qu'elle n'ait pas commis une bêtise !

— Vous croyez que ?...

— Je n'en sais rien. Venez.

Les deux hommes se rendirent dans la chambre. Avec soulagement, ils entendirent la respiration saccadée de Laura derrière la porte.

— Laura, fit Ashley. C'est Edward. Que se passe-t-il ?

— C'est inutile, murmura Hallward.

— Je voudrais vous parler, Laura. Laissez-moi entrer.

— Vous n'y arriverez pas, Edward.

— S'il vous plaît, Douglas, voudriez-vous sortir ?

— Quoi ?

— Laissez-moi seul.

— Mais... pourquoi ?

— Si vous êtes là, elle n'ouvrira pas. Faites-moi confiance.

Hallward n'avait jamais été capable de résister à Ashley, et une nouvelle fois, il céda, et quitta la pièce. Ashley s'approcha de la salle de bains.

— Douglas est parti, Laura. Ouvrez-moi.

— ...

— Laura, je sais ce que vous pensez. Mais je vais tout vous expliquer. Laura, ouvrez.

— ...

— Ouvrez, Linda. Vous m'avez entendu ? Ouvrez, Linda.

Il y eut un bruit de pas sur le carrelage, et un claquement de verrou. La porte s'ouvrit, et Laura fit signe à Ashley d'entrer. Elle avait les yeux rouges, et fuyait le regard du lord. Elle referma la porte, et s'assit sur la baignoire. Il y eut un long silence, et elle dit finalement :

— Je le savais. J'ai su que vous saviez quand vous avez renoncé à votre enquête.

Dans la cuisine, Hallward regardait d'un œil vide Susan qui, en face de lui, plumait une volaille.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda la jeune femme.

— Si je le savais ! Mais Edward est avec elle. Il devrait pouvoir la raisonner.

— Espérons.

— Je n'avais au monde que ma mère. Pour elle, je comptais plus que tout. Il n'était pas rare qu'elle se prive de manger pour m'offrir un vêtement qui me plaisait. Et depuis ma naissance, elle accumulait un peu d'argent, économisant sur chacun de ses clients. Elle espérait pouvoir m'emmener loin de Londres, dans le Sud, avant que je ne sois assez grande pour comprendre ce... qu'elle était. Mais l'argent filait si vite que nous n'en avons jamais eu assez avant que j'aie 12 ans. Ce jour-là, nous avions décidé de partir. Ma mère était si heureuse... je peignais déjà, à l'époque, et elle pensait que nous recommencerions une nouvelle vie, moi faisant des tableaux qu'elle ensuite vendrait. C'était son grand rêve : monter une galerie d'art, Prills & Cie. Et puis, ces quatre putains apprirent que ma mère avait sur elle une très grosse somme. Oh, elles savaient pertinemment que pour nous aussi, cet argent était important, indispensable. Mais elles s'en moquaient. Une nuit, elles sont arrivées chez nous, et elles ont volé l'argent. Ma mère et moi les avons surprises. Alors elles l'ont tuée. Elles se sont acharnées sur elle, parce qu'elles la haïssaient depuis toujours. Ma mère avait honte d'être ce qu'elle était, elle se méprisait et méprisait toutes les autres putains de Whitechapel. Je suis sûre qu'elles ont été heureuses de pouvoir la tuer. Moi, je

les connaissais toutes les quatre. Comme tout le monde. Dans le quartier, tout le monde connaissait tout le monde. J'aurais voulu les empêcher, mais au lieu de ça je me suis enfuie. Sinon, elles m'auraient tuée, moi aussi. Durant des années, j'ai ruminé ma vengeance. J'ai essayé d'oublier, mais ça revenait. Je les revoyais égorgeant ma mère, s'acharnant sur elle...

Les yeux de Laura brillaient, mais elle luttait pour ne pas pleurer.

— Un jour, je n'y ai plus tenu. J'ai décidé de revenir à Londres, et de me venger. D'abord, j'y suis venue régulièrement, tous les mois, pour me préparer. Une à une, je les ai retrouvées. Pas une seule d'entre elles n'était morte. Sur le coup, je n'ai pas su si je trouvais ça injuste ou si j'étais soulagée de pouvoir les tuer moi-même. Quand je les ai eues toutes retrouvées, je suis venue m'installer ici. Et j'ai commencé par tuer Mary Nichols. Pourquoi celle-là d'abord, je l'ignore.

» Puis Annie Chapman. Mais j'ai eu peur. Tant de forces se déployaient contre moi : la police, les habitants de Whitechapel, les étudiants. Heureusement, je connaissais parfaitement le quartier pour y avoir vécu, mais je craignais que quelqu'un ne comprenne pourquoi je tuais. Il fallait détourner les soupçons. Comme tout le monde parlait d'un fou sadique, j'ai décidé de leur donner raison. J'ai créé Jack l'Éventreur, j'ai écrit à la police. Et j'ai été entraînée malgré moi : chacun de mes meurtres était un peu plus sauvage que le précédent. Comme j'ai été soulagée lorsque la dernière est morte !

Laura se laissa aller contre la baignoire, épuisée.

— À ce moment-là, j'ai tout fait disparaître ; le scalpel, le costume, et tout le reste.

— Pas tout, Laura.

— ?...

— Votre tableau. La rue de Whitechapel, signée d'un L. PRILLS maquillé en L. BRALES. C'est ce qui m'a convaincu. Je n'arrivais pas à y croire, mais après ça, le doute n'était plus possible. Il faut détruire ce tableau, Laura.

— Jamais !

— Si. C'est lui qui m'a alerté, c'est lui qui ensuite m'a convaincu. Il faut qu'il disparaisse ! Brûlez-le, le garder est trop dangereux.

— Peu importe. N'avez-vous pas appris la nouvelle ? Un nouveau meurtre a été commis. Et ce n'était pas moi !

— Je le sais. C'est pourquoi je suis ici.

— Alors vous savez. Un fou, un vrai cette fois, a pris à son compte la folie de Jack l'Éventreur. Un monstre va tuer des innocentes, et c'est moi qui l'aurais créé !

— Ne dites pas ça...

— Et pourquoi ? N'est-ce pas vrai ?

— Non. J'ai un ami, dans la police. Il m'a appris que l'assassin d'hier soir avait été arrêté. Ça n'a pas tardé. Moins habile que vous, il avait laissé des traces derrière lui.

— Et qui est-ce ?

— Vous ne le croirez jamais : Lord Powell.

Laura écarquilla les yeux, stupéfaite.

— Et oui. Le malheureux était étrange, mais, semble-t-il, plus que nous ne le croyions. Le monstre dont vous parliez a été muselé.

— Mais... pourquoi la nouvelle n'a-t-elle pas été...

— Elle n'est pas encore officielle. On le croit aussi coupable des quatre crimes précédents. Il est probable que la nouvelle ne sera jamais divulguée. On fera une enquête expéditive et on classera le dossier. On le fera d'autant plus aisément que Jack l'Éventreur aura fini de nuire.

— Peut-être. Mais si un autre faisait comme Powell, et voulait devenir Jack l'Éventreur.

— Ça n'arrivera pas, Laura. Croyez-moi.

Il était manifeste que la jeune femme ne demandait pas mieux que de croire Ashley. Celui-ci n'eut même pas à user de toute sa persuasion. En quelques instants, Laura était convaincue.

— Il ne reste plus, conclut Ashley, qu'à brûler votre tableau. Alors, tout sera oublié, définitivement. J'ai moi-même fait disparaître le dossier concernant la mort de

votre mère. Une fois votre tableau en cendres, personne ne pourra plus remonter jusqu'à vous.

Elle hésita et finit par répondre :

— Vous avez raison, Edward. Et Douglas ?

— Douglas ?

— Vous lui avez dit la vérité ?

— Grands dieux non ! Vous seule savez ce que je sais.

Pour ce qui est de Douglas, c'est à vous, et à vous seule de le lui avouer, si vous en décidez ainsi.

Elle hocha la tête.

D'un pas lent, elle alla dans son atelier et rapporta la *Rue de Southampton* ; elle déposa le tableau dans la baignoire, Ashley lui tendit une allumette. Laura mit le feu à la toile. D'abord, celle-ci se refusa à brûler, puis, d'un seul coup, elle s'enflamma et en quelques instants, Edna Prills disparut définitivement de ce monde. Laura récupéra le cadre, nettoya la baignoire des résidus calcinés du tableau et quitta la salle de bains. Sur le pas de la porte, elle regarda Ashley et déclara gravement :

— Je ne dirai rien à Douglas. Il vaut mieux qu'il ne sache jamais.

Ashley acquiesça.

— Vous avez raison, Laura. J'aurais pris la même décision.

Ashley et Laura descendirent rejoindre Hallward qui faisait les cent pas au salon.

— Ça va mieux ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, Laura l'embrassa ; puis elle se dirigea vers la cuisine pour donner ses directives à Susan.

— Qu'est-ce qu'elle avait ? fit Douglas à mi-voix.

— Trois fois rien. Une petite crise d'hystérie. Elle est si pressée de partir pour l'Europe.

— Tout de même. Si tous les gens pressés s'enfermaient dans leur salle de bains...

— Que voulez-vous. L'esprit féminin est un inépuisable vivier de curiosités. Je dois y aller. Au revoir.

Ashley allait partir, mais le médecin l'arrêta :

— Un instant. À quel propos étiez-vous venu ?

— Oh pour rien. Je passais par hasard.

— Ah, je vois. C'est curieux, cette propension que vous avez à toujours passer *par hasard*. Surtout quand on a besoin de vous.

Ashley fit écho au rire de son ami et ébaucha un mouvement vers la porte. Mais, de nouveau, Hallward l'arrêta.

— Edward, vous n'oubliez rien ?

— ?...

— Jack l'Éventreur a fait une nouvelle victime.

Ashley grimaça, et, de mauvaise grâce, il sortit cent livres de sa poche et les remit à Hallward.

— C'est la dernière fois que je fais un pari avec vous, grogna-t-il.



## ÉPILOGUE

Ils étaient cinq dans la grande salle : Sa Majesté Victoria Ière, Sir Melville Mac Naghten de Scotland Yard, l'inspecteur chef Abberline, le docteur George Philips et le policier qui avait assisté à l'arrestation de Lord Powell. On avait prudemment écarté des débats Sir Charles, tombé définitivement en disgrâce depuis que ses expériences canines n'avaient donné aucun résultat. Les quatre hommes étaient impressionnés de se trouver face à la reine, et seul Sir Melville parvenait quelque peu à le dissimuler.

Ce fut Sa Majesté qui parla la première. Son petit visage bouffi ne s'anima pas : seule sa bouche remua, comme indépendante du reste de sa physionomie.

— Il ne faut surtout pas que la nouvelle s'ébruite. Un pair du royaume commettant des actes pareils, c'est impensable. J'imagine déjà ce que diraient les Français ! Non, l'arrestation de Lord Powell doit absolument rester confidentielle.

— Que dirons-nous à l'opinion publique ? demanda Sir Melville.

— Rien. Nous dirons que l'assassin n'a pas été arrêté. Vous ferez mine d'enquêter quelque temps, disons un an, ou même plus, pour que vos conclusions ne puissent être mises en doute, et ensuite, vous fermerez le dossier.

— Sous quel prétexte ?

— Raison d'État. Vous scellerez le dossier pour un siècle.

— Et pour ce qui est de Powell ?

— Vous le ferez incarcérer seul, au secret. Et à perpétuité, naturellement. À ses proches, vous ferez savoir qu'il a quitté l'Angleterre sans donner d'explication ni d'adresse.

— Mais personne n'y croira, Votre Majesté.

— Seriez-vous en désaccord avec moi ? s'exclama la reine, stupéfaite.

— Certes pas, Votre Majesté. Mais...

— Alors la discussion est close. Vous donnerez cette explication, et il faudra bien qu'on l'accepte. Je suis prête à tout, vous entendez, *à tout*, pour que nul n'apprenne jamais la forfaiture d'un pair de mon royaume.

Les quatre hommes opinèrent.

— Vous allez tous prêter serment de ne jamais révéler la vérité à quiconque.

L'un après l'autre, ils jurèrent. Satisfaite, Sa Majesté Victoria Ière déclara la séance levée.

\*

Quand elle était allée rendre visite à son amant, le samedi matin, Leigh Ullmann s'était heurtée à un policier qui gardait la maison. Celui-ci lui avait dit que Lord Powell avait quitté l'Angleterre sans donner d'explication ni d'adresse. Elle avait eu beau insister, Leigh n'avait rien pu tirer d'autre du policier ; de toute façon, le factionnaire n'aurait pu la renseigner : il ne savait que ce qu'on lui avait ordonné de répondre. Elle avait fini par abandonner et était rentrée chez elle.

Malgré le mutisme du policier – ou peut-être grâce à ce silence –, elle avait compris. Lawrence ne serait jamais parti sans lui dire pourquoi. Et la présence d'un policier était elle aussi des plus explicites. Lawrence avait été assassiné, c'était clair ; et pour une raison quelconque, on ne voulait pas le faire savoir. Mais cela importait peu. Tout ce qui comptait était que Lawrence avait été tué.

Quand elle se fut repue de larmes, Leigh se rappela la lettre que lui avait donnée son amant, quelque dix jours auparavant. Une lettre, avait-il précisé, à n'ouvrir que s'il lui arrivait malheur. Elle se leva, alla jusqu'au secrétaire que lui avait offert Powell cinq ans plus tôt, et l'ouvrit. La lettre était là. Réprimant le tremblement convulsif de ses mains, Leigh décacheta l'enveloppe et lut...

\*

En quittant le palais, Abberline et Philips échangeaient quelques propos.

— Et comment réagit-il ? demanda le médecin.

— Comme c'était prévisible, il nie.

— En effet, c'était prévisible. Mais comment explique-t-il alors la cape pleine de sang, le scalpel et la canne ?

— Coup monté, bien sûr. Il affirme que c'est un coup monté pour se débarrasser de lui. Et savez-vous qui il accuse d'être derrière ce complot ?

— ?...

— Lord Ashley. Edward Ashley lui-même.

— Non ? Et bien, si Sa Majesté savait ça ! Deux lords au lieu d'un inculpé dans cette histoire !

— Oh, elle ne risque pas de l'apprendre. Quoi que Powell puisse inventer pour se défendre, il n'est pas question d'en parler.

— Tout de même, au procès...

— Pas de procès, Philips ! Vous avez entendu Sa Majesté. Il ne faut pas que la vérité s'ébruite. Alors vous imaginez, s'il fallait organiser un procès sans que l'opinion publique l'apprenne. Et de toute façon, à quoi servirait un procès ? Tout est clair, les indices sont nombreux et limpides. Après avoir commis son crime, Powell est rentré chez lui, s'est saoulé. Seulement il n'avait pas prévu que nous le surprendrions avant son réveil. Je ne vois pas où est le problème.

— Ce sont peut-être précisément les indices qui posent problème.

— Comment ça ? Ils sont on ne peut plus explicites.

— Justement. Jack l'Éventreur a perpétré quatre crimes sans commettre la moindre erreur et justement pour celui-ci, il laisse derrière lui une trace qu'il nous a suffi de suivre. Curieux, non ? Et si sa propre employée était arrivée avant nous et l'avait trouvé comme nous l'avons trouvé ? Avec ou sans canne, il se condamnait en s'enivrant après son crime, sans même se changer et cacher ses vêtements tachés de sang.

— Tous les criminels finissent par faire des bêtises, Philips. Ne me dites pas que vous croyez à cette histoire de coup monté !

— Je ne sais pas...

— Vous feriez mieux de ne pas insister, Philips. Sa Majesté a été claire sur ce point. À présent que le mystère est élucidé, il faut se hâter de tout oublier. Dans l'intérêt de tous. Et puis vous ne me ferez pas croire que quelqu'un comme Lord Ashley est capable de malhonnêteté.

— Bien sûr que non, mais...

— Écoutez, Philips, il y a un bon moyen de nous départager : il nous suffit d'attendre un mois ou deux. Et si Jack l'Éventreur ne frappe pas à nouveau, ce sera bien la preuve que Powell était l'assassin.

Le docteur Philips se mordilla la lèvre puis hochait la tête.

— C'est d'accord. Rendez-vous dans un mois.

\*

Ayant remporté son pari avec Ashley et ayant soif de repos, Hallward avait résolu, avec la bénédiction de Laura, d'avancer leur voyage d'une semaine. Le dimanche 11 novembre, donc, Lord Ashley, avec à ses côtés Elizabeth, agitait un grand mouchoir blanc, alors même que, sur le bateau, Douglas et Laura ne pouvaient plus le voir depuis longtemps.

À les voir partir pour l'Europe, heureux, Ashley s'était senti fier. Il y avait laissé mille deux cents livres, de nombreuses nuits blanches et un grand coup de fatigue, mais c'était lui qui avait créé leur bonheur de toutes pièces, à partir de rien, et il était aussi content de lui

qu'un peintre ou un sculpteur devant une œuvre enfin et parfaitement achevée.

— Ils ne vous voient plus, déclara Elizabeth.

— Plaît-il ?

— Ils ne vous voient plus, Edward. Alors rangez donc votre mouchoir.

— Oui, vous avez raison.

Ashley rempocha son mouchoir et, escorté de sa femme, il fit demi-tour et quitta les quais.

Comme il faisait signe à une voiture, Ashley vit une femme s'approcher de lui. Son visage rappela quelque chose au lord, mais il n'arriva pas à se souvenir... il rencontrait tant de monde... La femme eut un signe de tête pour Elizabeth et elle demanda :

— Vous êtes bien Lord Ashley ? Lord Edward Ashley ?

— Oui, Madame. Que puis-je pour vous ?

Sans répondre, Leigh Ullmann sortit un pistolet de sous son manteau. Quand Elizabeth eut réalisé ce qui se passait, elle avait déjà tiré. Sur le pavé, Ashley serrait ses mains sur sa poitrine. Elizabeth se mit à appeler au secours, à réclamer un médecin, puis elle s'agenouilla, et prit le visage de son mari entre ses mains.

— Edward, mon ami... balbutia-t-elle.

Les mots moururent sur ses lèvres ; déjà, le regard d'Ashley se voilait, sa main se crispait sur l'épaule d'Elizabeth et, dans un râle inarticulé, il mourut, emportant avec lui le secret du tueur de Whitechapel.

